NAZ.
manuele III
XLII
C
52
NAPOLI

ARLIQUINIANA
OU
LES BONS MOTS,
LES HISTOIRES PLAISANTES
ET AGRE'ABLES.

RECUEILLIES

DES CONVERSATIONS D'ARLEQUIN.

Seconde Edition augmentée.

A PARIS,
Chez FLORENTIN & PIERRE DELAULNE, devant l'Eglise de Sorbonne, à l'Empereur.
ET
Chez MICHEL BRUNET, à l'entrée de la grande Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.

JE vais dire en peu de mots quelques Articles qui regardent ce Livre. Le principal c'eſt que je prie le Lecteur de ne faire aucune application des Contes que j'y rapporte, il s'y tromperoit infailliblement. La plûpart des perſonnes dont je parle ſont mortes, & de celles qui vivent, je n'en dis que des choſes avantageuſes ou indifférentes. Sur tout qu'on ne s'arreſte pas aux premieres Lettres que j'ay miſes pour marquer les Noms, parce qu'il y a pluſieurs Noms qui commencent par les mêmes Lettres, & on appliqueroit certains Contes à des gens qui n'y ont aucune part. Bien plus, j'ay donné le Manuſcrit à lire à cinq ou ſix hommes du monde, pas un n'a pû deviner de qui je parlois, excepté que je les aye indiqué; ce que je n'ay fait que dans les

avantures qui ne pouvoient les offenſer. J'ajoûte que la même peut eſtre arrivée à deux ou trois perſonnes ; ainſi il ne faut point l'appliquer à une en particulier, car ce ſeroit peut-eſtre celle dont je ne parle point.

Ce que j'oſe aſſeurer, c'eſt que tous ces Contes ſont véritables. Arlequin les faiſoit quelquefois à ſes amis particuliers ; & Monſieur P....m'en a dit quelques-uns que j'avois oubliez. Des avantures qu'il raconte, les unes ſont arrivées depuis pluſieurs années, & les autres quelque temps avant ſa mort. On luy en a dit, & il en a vû luy-même ; par exemple celle de l'Opéra où il eſtoit préſent. Je cite cette avanture par une raiſon particuliere. On verra l'emportement d'un vieillard & de deux femmes qui aimoient deux jeunes hommes de l'Opéra. On a déſigné leurs noms par un P. & par un E. Dans ce Conte le Vieillard qui n'aimoit que

le chant, ne pouvoit ſouffrir la danſe, & c'eſt pour cela qu'il parle ſottement de ces perſonnes, quoiqu'ils danſent tous deux auſſi-bien & peut-eſtre mieux que tous ceux qui ſe ſont jamais meſlez de cet exercice. Ce que je viens de dire doit perſuader le public avec quel ſoin & quelle circonſpection je ménage dans ces Contes la réputation de tous ceux dont j'y parle, & cela parce qu'il ne faut jamais rire aux dépens d'autruy. Après cela je ne crois pas que perſonne ſoit d'aſſez mauvaiſe humeur pour ſe fâcher; car puiſqu'on ne nomme qui que ce ſoit, pourquoy vouloir ſe trouver dans un Livre, qui aſſeurément ne dit rien de nous?

Mais, dira quelqu'un, vos Contes ne ſont pas ſi bons que vous croyez, quelques-uns manquent même de vray-ſemblance. Cela eſt autre choſe; Cependant je réponds qu'ils ſont tous vrais, & que s'il y a quelque petite circonſtance qui paroiſſe

difficile à croire, je l'ay ajoûtée pour dépayser le Lecteur, non pas de l'aventure, mais de la personne à qui elle est arrivée; & cela pour cacher ce qu'il ne doit pas sçavoir. Je sçay bien que ces Contes seroient excellens si on en connoissoit les intéressez; mais qu'on me permette de taire ce que je ne puis dire sans indiscrétion.

Enfin, dira-t'on; d'où vient mettre des Histoires sérieuses, comme celle des deux Religieuses qui sortirent de leur Couvent? Cela répond-il à Arliquiniana *? Je ne me suis pas obligé de ne mettre sous ce Titre que des plaisanteries. Puisque j'ay rapporté plusieurs réponses morales que m'a fait autrefois Arlequin; j'ay bien pû écrire ces deux Histoires. Arlequin estoit deux hommes: Sur le Théatre avec son masque, rien de plus agréable ni de plus divertissant: Mais rien de plus sérieux que luy, démasqué & hors du Théatre. Ceux qui ne le voyoient qu'à la Comédie*

le croyoient incapable de triſteſſe, & les perſonnes qui le voyoient à ſon ordinaire ne le trouvoient pas fort ſenſible à la joye. Il n'eſtoit pourtant pas Miſantrope, bien loin de cela; mais il n'eſtoit pas gay, & la mélancolie dominoit.

Pour ce qui eſt du reſte; j'avouë qu'il y a des Contes meilleurs les uns que les autres; mais on n'en trouvera pas un où l'on ne ſente quelque trait plaiſant, ou par la réponſe qui eſt au bout, ou par les manieres extraordinaires de ceux dont on y parle. Après cela tout le monde ſçait que nous trouvons les choſes bonnes ou mauvaiſes, non-ſeulement par rapport à elles-mêmes, mais très-ſouvent par rapport à la ſituation d'eſprit où nous ſommes en les liſant. Dans des temps Horace trouvoit ſes Vers admirables, & dans d'autres il les plioit & les jettoit ſous ſa table dans la pouſſiere, ſans pouvoir les ſouffrir. Je ne dis pas cela pour comparer

mes plaisanteries à des Ouvrages excellens, mais seulement pour donner au Lecteur lieu de faire cette réflexion. Tous ceux qui lisent sentent ce que je dis. Le moyen que des Contes plaisent, ou à des gens qui ont reçeu quelque revers de fortune, ou à ceux qui sont dominez d'une humeur noire excitée par un temps sombre, ou par des obstacles impréveus qu'ils trouvent dans leurs plaisirs ou dans leurs affaires? Dans ce moment rien ne plaist; la plus belle Musique impatiente un homme qui est dans la douleur: Mais qu'on les lise à divers temps, qu'on se mette dans l'esprit que ce ne sont que des Contes, peut-estre n'en sera-t'on pas entierement dégoûté.

Que si on apporte dans cette lecture un visage sourcilleux & philosophique, & qu'on ouvre le Livre au sortir d'une profonde méditation sur le Flux & le Reflux, ou sur le mouvement de la matiere globuleuse, mes

Contes ſont frits : Le Cartéſien crachera deſſus, & ira ſur le champ examiner le point de ſa naiſſance, pour voir ſi ſon eſtoile le menaçoit d'un Livre ſi impertinent. Les hommes ſont quelquefois injuſtes ; ils ne veulent ou ne ſçavent point s'accommoder aux diverſes choſes qu'ils voyent. C'eſt pourtant une penſée auſſi peu judicieuſe, que ſi ſur le Théatre ils cherchoient le héroïſme dans les diſcours d'une confidente. Après tout cela, j'abandonne ces Contes comme des Chevaliers errans. Je ne doute pas qu'ils n'ayent des avantures bien différentes ; mais Arlequin dans ſon Apparition m'a promis de me les venir raconter, & j'uſeray le plus ſagement qu'il me ſera poſſible des avis qu'il me donnera.

TABLE DES DIALOGUES.

Premiere Apparition d'Arlequin. page j
Seconde Apparition d'Arlequin. xxix

DIALOGUE I. 3

DIALOGUE II. 24

DIALOGUE III. 53

DIALOGUE IV. 90

DIALOGUE V. 112

DIALOGUE VI. 130

DIALOGUE VII. 161

DIALOGUE VIII. 178

DIALOGUE IX. 194

DIALOGUE X. 215

DIALOGUE XI. 234

DIALOGUE XII. 265

Fin de la Table des Dialogues.

PREMIERE APPARITION D'ARLEQUIN.

SAMEDI dernier 30. du mois, ſur le minuit, en ſortant de mon cabinet, Arlequin m'apparut. Il avoit ſon petit chapeau, ſon maſque, & l'habit qu'il portoit ſur le Théatre. Je fus d'abord ſurpris de le voir; mais un moment après je me raſſuray, perſuadé que je ne devois rien craindre d'un homme que j'aimois encore au-de-là du tombeau. N'appréhendes point, me dit-il, je ſuis ravi de te voir. A ce mot, je courus pour l'embraſſer: Non pas cela, reprit-il: Mon corps n'eſt plus que de matiere ſubtile, mal propre à recevoir ces marques de ton amitié. Quelle folie te porte à publier les choſes que

nous avons dites enſemble, quand je vivois ? Crois-tu réjouïr le monde par mes Contes ? ai-je eſté d'un caractere aſſez conſidérable pour recueillir mes paroles ? Tes Contes, luy dis-je, plairont toûjours à ceux qui ſçavent, ou qui veulent ſçavoir les intrigues du monde ; peut-eſtre quelque bizarre n'y trouvera point de gouſt, mais ces ſortes de gens, peuples des eſpaces imaginaires, ne ſe rempliſſent que d'idées chimériques, auſſi ce n'eſt pas pour eux que je les publie. Eſtois-je, ſi connu, reprit Arlequin, que mon nom ne ſoit pas encore oublié ? Ton nom, luy dis-je, ſe conſervera plus long-temps que celuy de tels prétendus grands hommes. Autrefois on a traverſé l'Allemagne pour te venir voir à Paris, & tu ſçais que le Comte de Serin te dit que tu eſtois aimé dans toute l'Europe: Aimé, reprit-il ? oüi, mais

par l'endroit de la Comédie, & c'eſt là un mauvais endroit. Pourquoy, luy dis-je, la Comédie t'a-t'elle oſté ta probité? On t'a veu en pluſieurs affaires plein de juſtice & de modération; aucune débauche n'a déreglé ta conduite; les malheureux ont trouvé auprès de toy du ſoulagement à leur néceſſité. Tu n'es plus en eſtat de tirer vanité de mes paroles, croismoy, tel qui fait aujourd'huy l'homme de bien, eſt plus comédien que tu ne le fus de ta vie. Cela peut-eſtre, dit-il, mais ſur l'amas de ces Contes, ne crains-tu point que le public ne te faſſe le même compliment que fit autrefois un Prince Italien à l'Arioſte, lorſqu'il luy préſenta Roland le Furieux: *Doue diavolo hay radunato tante Coglionerie ?* Non, luy répondis-je, je ne crains pas cela; ton nom & ta figure que je mets à leur teſte les rendront agréables.

Je ne me plaindrois pas, reprit-il, ſi tu imprimois ce que nous avons dit de bon. Par exemple, nos réfléxions ſur pluſieurs choſes du monde; nos penſées ſur les diverſes ſectes des Philoſophes; les Interprétations particulieres que nous avons données à pluſieurs Vers des Poëtes anciens; la conduite que l'on doit ſuivre pour vivre avec les perſonnes conſidérables; une infinité de traits d'Hiſtoire dont nous avons rempli nos converſations; au lieu de cela, tu ne racontes que des plaiſanteries. Voyons ſi j'ay tort, repris-je, toute l'Europe te connois ſur le pied d'un homme divertiſſant: Quelle apparence que je trompe l'idée générale, en te repréſentant comme un homme ſérieux? Voudrois-tu que je ne te fiſſe paroiſtre qu'avec des maximes de morale, & des raiſonnemens de Philoſophe? on ne te reconnoiſtroit

point ; mais attends, peut-eſtre que dans la ſuite je te feray tel que tu eſtois en particulier ; je te rendray tout ton ſérieux, & je rapporteray tes penſées, qui divertivertiront peut-eſtre autant que tes Contes. Je pourrois bien même écrire les jugemens que tu as fait de certains Livres, qui ne ſont eſtimez que par la prévention que l'on a de leur mérite. Enfin attends, tu ſeras contens de moy. Je t'ay appris par cœur, comme tu ſçais, & à quelque choſe près, j'ay tout le reſte auſſi préſent à la mémoire, que ſi tu me le racontois tous les jours. Au moins, me dit-il, ne t'aviſes pas de critiquer perſonne, c'eſt un mauvais métier, je ne te le conſeille pas, on ſe fait des ennemis. Ma critique ne ſera pas outrée, luy dis-je ; & puis, je ne feray que rapporter ton ſentiment. Non pas, je t'en prie, reprit-il, contentes-toy de dire le

tien; je ne veux point me broüiller avec ceux qui écrivent; ces gens-là ne pardonnent jamais, & je vois par expérience qu'ils ſe perſécutent juſques dans les Enfers.

Je voudrois bien ſçavoir, luy demanday-je, à quoy s'occupent Flautin & Speſſafer. Speſſafer vend de l'eau-de-vie, & des peaux de conin, & Flautin ſifle les Serins des champs Eliſées. C'eſt luy qui m'eſt venu dire que tu imprimois mes Contes; je t'avouë que cette nouvelle ne m'a point plû, & encore moins de les intituler *Arliquiniana*, comme ſi c'eſtoit un Recueil de Sentences de quelque grand homme qu'il fallût conſerver avec ſoin; cependant je n'ay eſté que Comédien. Quoy, luy dis-je, tu y reviens encore? Ouï, reprit-il, & j'auray toûjours cela ſur le cœur. Que ne laiſſois-tu mourir avec moy mon nom & ma mémoire, ſans rappeller mon idée?

idée ? Je ne puis comprendre, luy dis-je, ta délicateſſe ſur le fait du Théatre; tu ſçais pourtant bien, puiſque je ne l'ay appris que de toy, qu'il y a eu un peuple de la Grece qui ne choiſiſſoit ſes Ambaſſadeurs que parmi les Comédiens. Il eſt vray, repliqua Arlequin, mais les Romains ne les ont point eſtimez, au contraire ils les ont condamnez par leurs Loix, comme des gens qui donnoient des leçons de débauche. Tu as oublié, repartis-je, que ces Loix ne condamnoient que les *Mimes*, Farceurs publics, qui par leurs poſtures laſcives jettoient dans le cœur du peuple des ſémences de corruption; & pourquoy auroient-ils condamnez les Comédiens, eux qui repréſentoient ſi ingénieuſement les défauts des hommes? Souvent la peinture du vice nous en retire plûtoſt que ne fe-

roit une ſévére correction ; & les hommes ſe ſoucient moins de la vertu, qu'ils ne craignent le ridicule. Avec tout cela, reprit Arlequin, les Comédiens paſſent pour des gens, qui..... Il ſe peut faire, interrompis-je, qu'ils ayent de mauvais endroits, mais c'eſt leur faute, plûtoſt que celle de la Comédie. Quand tu as repréſenté les friponneries des Praticiens, les contorſions des femmes, les fourberies des Banqueroutiers, les impertinences des Bourgeois; crois-tu avoir fait un grand mal? Tel qui s'eſt reconnu dans ta Comédie, eſt peut-eſtre devenu moins fourbe & plus honneſte homme. Soit, reprit-il, je ne t'en parleray pas davantage; en voilà aſſez là-deſſus.

Apprens-moy, je t'en prie, luy dis-je, quelque choſe de ce que tu fais dans les Champs Eliſées. Es-tu toûjours reſveur comme tu

l'eſtois ſur la terre ? Aſſez, me répondit-il ; cependant mon chagrin eſt un peu adouci, & cela parce que dans l'endroit où je ſuis, chacun paroiſt tel qu'il eſt, ſans pouvoir plus déguiſer ſes ſentimens. Quand je vivois, j'eſtois toûjours en furie contre les faux honneſtes gens, & ſur tout contre ces prudes, qui au travers de mille intrigues, s'érigeoient en ennemis déclarées de leur compagnes, qu'elles inſultoient plûtoſt, qu'elles ne réformoient par leurs corrections. Tu entends bien de qui je veux parler : Non, luy dis-je. As-tu oublié l'hiſtoire de cette femme qui avoit juſqu'à vingt-deux Amans ? toy-même en écrivis la liſte chez le.....un ſoir pour te divertir : Je m'en ſouviens, luy dis-je. Cette femme, reprit Arlequin, avoit des intrigues de toutes les manieres, jamais perſonne n'a mieux fait

ſon perſonnage, ny mieux ménagé ſes deux douzaines d'Amans. Il y en avoit de malades, & d'autres qui ſe portoient bien; quand elle craignoit que les malades ne revinſſent trop toſt en ſanté, & qu'ils n'appriſſent de ſes nouvelles, elle leur rendoit des viſites ſecrettes, qui ne manquoient jamais de les faire retomber, après quoy elle marquoit une douleur apparente de leur recheute, pendant qu'elle venoit augmenter leur indiſpoſition. Cette femme dont la vie n'eſtoit qu'un tiſſu de libertinage, publioit les moindres foibleſſes de ſes amies, pour ſe mettre à l'abri du mauvais bruit que luy attiroit ſon déreglement.

Ne te ſouvient-il pas auſſi combien long-temps toy & moy avons eſté les dupes du C. D.... Nous ne pouvions aſſez loüer ſa généroſité, d'avoir envoyé ſecrettement une ſomme conſidérable à

ſon ami pour avoir une Charge qui faiſoit ſa fortune ; cependant tu ſçais que c'eſtoit bien moins pour obliger cet ami, que pour l'oſter à un autre dont il vouloit ſe vanger. Sa généroſité n'eſtoit qu'un piége pour ſurprendre l'eſtime de ceux qui ne pénétroient pas ſes véritables ſentimens. Mille exemples de fauſſe vertu me mettoient tous les jours en colere, & je ne pouvois ſouffrir que des perſonnes indignes ſe jouaſſent de ma crédulité. Préſentement je ne vois plus de cœurs maſquez ; un homme généreux paroiſt tel qu'il eſt, un fourbe ne peut tromper perſonne, on diſtingue d'un coup d'œil une coquette d'une honnête femme, & je ſuis charmé de cette ſincérité.

A propos de coquette, luy dis-je, tu en vois arriver une belle quantité, ſur tout depuis quelques années : Pas tant, me répon-

dit-il, que tu te l'imagines. Comme dans le monde chaque femme veut plaire, & ſouvent ſans aller plus avant, elles paſſent preſque toutes pour avoir de la coqueterie : mais tu ſeras étonné de ce que je te vais raconter ; Je l'entendis ces jours paſſez par occaſion en me promenant ſeul dans un bocage des Champs Eliſées. Il nous arriva une femme aſſez jeune, qui peſtoit fort contre les Parques, d'avoir ſi-toſt coupé le fil de ſa vie ; je croyois que c'eſtoit une coquette qui demandoit ſon Amant. Rien moins que cela, me dit-on, elle a aimé ſon mari, & c'eſt luy ſeul qu'elle regrette ; ſa paſſion n'a point diminué par le nombre des années. Souvent la nuit elle faiſoit laiſſer dans ſa chambre une bougie allumée ; & quand ſon mari dormoit, elle ſe faiſoit un plaiſir de le conſidérer à la lueur de cette

bougie avec une attention extrême ; elle le trouvoit ſi aimable, qu'elle ne pouvoit ceſſer de le regarder. Mon Dieu, diſoit-elle, qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant ; y a-t'il au monde une femme plus heureuſe que moy ? Cela eſt-il bien vray luy demanday-je ? La tendreſſe d'une femme peut-elle aller juſques-là ? On me l'a aſſuré, répondit-il, & la choſe n'eſt pas impoſſible.

Après qu'il eut fini de parler, il voulut diſparoiſtre. Me quitter ſi-toſt, luy dis-je, cela n'eſt pas juſte. Je ſens en moy, reprit-il, une impreſſion qui m'appelle : Impreſſion tant que tu voudras, tu demeureras encore un peu de temps avec moy. J'ay toûjours eu envie de ſçavoir quelque choſe de certaines gens de ma connoiſſance, & tu peux m'en donner des nouvelles. Dis-moy, je te prie, ce que fait Moliere depuis

plus de vingt ans qu'il eſt mort. Térence & Plaute, me répondit-il, le perſécutent toûjours pour avoir diminué leur réputation, & je le vois quelquefois dans des prez qui ſe divertit à attraper des grillons. Et Corneille? Il cauſe, dit-il, avec les Héros qu'il a repréſentez dans ſes Tragédies; ces Héros admirent ſon eſprit, & le remercient toûjours des grands ſentimens qu'il leur a donnez. Et Lully? Celuy-là, reprit Arlequin, peſte toujours contre voſtre Muſique. La ſienne raviroit tous les Enfers, ſi nous eſtions dans un eſtat à nous payer de chanſons. Vous pourriez bien tous enſemble, repartis-je, faire des Spectacles d'une beauté parfaite. Vous autres mortels, repliqua Arlequin, qui ne voulez voir que des apparences, vous vous contentez des Spectacles, mais nous qui ſommes dans les véritez,

tez, nous n'avons pas beſoin de Comédies. Tu es donc bien philoſophe, repris-je? A propos de Philoſophe, ne vois-tu point Deſcartes noſtre bon ami? A tout moment, me dit-il, il eſt toûjours avec Epicure & Ariſtote, qui ſont appliquez à détruire ſes principes; & luy pour les leur prouver d'une maniere ſenſible, les menaces jours paſſez ſur le bord d'une grande ciſterne où il cracha dedans toute l'apreſdinée pour faire des ronds, dont il ſe ſervit afin de leur expliquer le mouvement & l'étenduë de ſes tourbillons. Je me réjouïs ſouvent à les entendre diſputer avec une opiniâtreté que je crois commune à tous les Philoſophes.

Il y a quelque temps qu'il nous arriva un jeune homme de condition, bon philoſophe, qui diſpute avec eux toute la journée, c'eſt le Chevalier de Venaſque. Venaſ-

que, luy dis-je ? on m'a dit qu'il avoit eſté tué pour une choſe aſſez plaiſante. La ſçais-tu, repartit Arlequin? Non, luy dis-je ; Ecoute-moy, je vais te la raconter.

C'eſtoit un jeune homme fort emporté. Un jour eſtant avec deux ou trois de ſes amis, ils parlerent de courage. Chacun d'eux ſe donnoit pour homme qui n'entendoit pas raillerie ; Venaſque loüa la valeur d'un ami abſent : un de la compagnie ſe ſentant bleſſé de ſes loüanges, luy dit que ſon ami n'eſtoit pas tel qu'il le faiſoit. Venaſque imprudemment : Je parie cent piſtoles, dit-il, qu'il eſt plus brave que toy. Parie que non, répondit l'autre. Ils convinrent que Venaſque viendroit voir ſon ami, & qu'il l'obligeroit à ſe battre contre luy. Cet-ami luy repréſenta qu'il eſtoit ridicule à luy d'inſulter un homme ſans raiſon. Parbleu, répon-

dit Venaſque, je ne veux pas perdre mes cent piſtoles, je les ay pariées pour ſoûtenir ton courage, & il faut que tu te battes ou contre luy, ou contre moy. Cet ami ſurpris de ſon extravagance, de l'engager dans un combat pour une choſe auſſi impertinente, luy répondit avec un dédain qui bleſſa ſa fierté. Peu de temps après cet étourdi l'ayant attaqué dans la ruë, reçeut deux coups d'épée qui luy ouvrirent le chemin des Champs Eliſées.

Ce jeune homme, ajoûta Arlequin, tout fou qu'il eſt, ne laiſſe pas d'eſtre Philoſophe, & de diſputer aſſez ſubtilement pour embaraſſer quelquefois nos Maiſtres; ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'il s'emporte toûjours. Il faut avoir bien peu de jugement, luy dis-je, que de ſe faire un point d'honneur pour ſoûtenir opiniâtrément ſa penſée. Que les gens

de College ayent des opiniâtretez là-dessus, à la bonne heure, c'est leur mestier ; mais que les personnes du monde s'en fassent une affaire, c'est ce que je ne puis comprendre. La Philosophie de nous autres mortels ne consiste qu'à poser des principes, vrais ou faux, qui seront toûjours bons, pourveu que par eux nous puissions expliquer les effets de la nature. Puisque la vérité nous est inconnuë, quand on a dit ce qu'on croit, pourquoy se faire une vanité d'attirer les autres dans nôtre sentiment ? Peut-estre est-il mauvais, & ne paroist véritable que par le tour que nous luy donnons, ou par l'ignorance de nôtre adversaire, qui n'a pas assez d'esprit pour le combattre.

Un des plaisirs de ce jeune étourdi, me dit Arlequin, c'est d'aller quelquefois tourmenter Timon le Misantrope. Ces jours

paſſez il le railla ſi fort ſur ſa férocité, qu'il penſa eſtre payé de ſes plaiſanteries. Que pouvoit-il tant luy dire, repris-je? Il le fit ſouvenir de la brutalité qu'il répondit à Apemante. Comme je demeuray court: Parie que tu ne ſçais dequoy je te parle. Je l'avouë, luy répondis-je, j'ay oublié ce que tu m'as dis autrefois de Timon; comme je n'aime point les miſantropes, je n'ay guere fait d'attention aux choſes qui le regardoient, cependant je t'en prie, redis-les moy.

Apemante, reprit-il, dont je viens de te parler, eſtoit le ſeul homme avec qui Timon eût commerce, parce qu'il eſtoit le ſeul Philoſophe qui ſuivît ſes ſentimens. Un jour Timon ſe trouvant à un feſtin avec luy, Apemante crut luy plaire en luy diſant que le feſtin eſtoit beau: Il le ſeroit bien plus, luy dit Timon, ſi tu n'y eſtois pas.

Une autrefois rencontrant Alcibiade qui venoit de faire recevoir une Loy nuiſible au peuple d'Athenes, il l'embraſſa au milieu de la ruë. Un homme ſurpris de ces careſſes, luy en demanda la cauſe. C'eſt, répondit-il, que je regarde ce jeune homme comme la ruïne des Athéniens.

Voici, continua Arlequin, le trait à mon ſens le plus brutal de ce miſantrope. Un jour le peuple eſtant aſſemblé, il s'aviſa de monter dans la Tribune aux harangues. Tout le monde étonné de la nouveauté fit un grand ſilence, & voici comment il leur parla: Peuple Athénien, j'ay dans ma maiſon un figuier, où pluſieurs de vos Concitoyens ſe ſont pendus, je vais faire réparer la maiſon, & peut-eſtre faudra-t'il abattre le figuier; je vous en avertis de bonne heure, ſervez-vous de la commodité, & que ceux qui en ont envie

ſe hâtent de s'y venir pendre.

Après qu'il fut mort, Callimaque, ſi je ne me trompe, fit ſon Epitaphe. J'ay oublié les vers, écoutes le ſens: *Paſſant*, dit Timon, *on m'a mis ici ; Va-t'en & laiſſe-moy en repos. Plains-moy, ou ne me plains point, cela m'eſt indifférent, pourveu que tu t'en ailles.*

Tu m'as fait plaiſir, luy dis-je, de m'avoir redit tout cela, je te promets de ne l'oublier de ma vie ; mais à ce que je vois nous gardons nos mêmes inclinations après la mort, & nous ſommes brutaux ou polis, ſuivant que nous l'avons eſté ſur la terre. Tel, reprit Arlequin, que la Parque nous trouve, tel nous demeurons dans les Champs Eliſées. L'une regrette toûjours ſon Amant, l'autre ſon mari ; celuy-ci la bonne-chere, celuy-là ſon bien ; le Procureur ſes procez, l'Avocat ſon ſac ; le Médecin ſes ordonnances, &

l'Apoticaire ſes cliſterés. Mais parmi vous, repris-je, n'y a-t'il pas quelqu'un qui ait envie de revenir au monde ? Non, me répondit Arlequin, Mercure a beau marquer avec ſa baguette les ombres qu'il voudroit renvoyer dans les corps, preſque perſonne ne demande la métempſicoſe. La vie n'a rien qui nous touche, nous vous la laiſſons à vous autres mortels qui n'avez que des plaiſirs imaginaires, & des agitations continuelles. Cependant, repliquay-je, il y a quelque repos ſur la terre; on trouve des perſonnes raiſonnables qui vivent ſans aucune paſſion, & crois-tu que ces gens-là ne ſoient pas dans le calme ? Il te le paroiſt, reprit Arlequin; mais crois-moy, leur calme eſt comme celuy de la mer, qui n'empeſche pas qu'elle ne demeure ſalée, & qu'elle ne retienne ſon amertume. Telle eſt la tranquillité

du monde, jamais pure, & toûjours meſlée de mille dégoûts.

Cependant, ajoûta-t'il, malgré cela je vois un jeune Allemand qui pétille de retourner à la vie, mais à condition qu'il rentrera dans le corps d'un Valet-de-chambre. Quel goût, luy demandai-je, a-t'il pour cet eſtat? C'eſt, me répondit Arlequin, pour la raiſon que je t'ay dite, que nous gardons preſque toûjours nos inclinations; il eſt mort Valet-de-chambre, & il veut encore le redevenir, c'eſt Merlin de Straſbourg. Ah, Merlin? Oüi, reprit-il, depuis qu'il eſt venu dans les Champs Eliſées, il m'a fait pluſieurs contes. Tu ſçais qu'il ſervoit un enfant de qualité dans un College, dont le Principal ne ſe nourriſſoit les jours maigres que de langues de carpes. Son Maiſtre eſtoit malin. Un jour le Principal outré contre luy l'envoya chercher pour le châ-

tier, c'eſtoit un Samedi. Le Principal dînoit quand il entra; auſſi-toſt il le détacha, & luy fit mettre les deux doigts ſur la table, qui dans ce College-là étoit la poſture des patiens. Pendant la punition, qui fut aſſez longue, le fripon mangea les langues de carpes, & le Principal qui s'attendoit à faire un repas excellent, fut ſurpris de ne les plus trouver. Peu de jours après il ſçeut qu'il les avoit mangées; & depuis, quand il le châtioit les jours maigres, ou c'eſtoit l'apreſdîné, ou il enfermoit auparavant dans ſon cabinet ſes langues de carpes.

Dans la ſuite, ajoûta-t'il, Merlin eut envie d'eſtre Moine. Il ſe mit dans un Couvent, d'où trois mois après on fut obligé de le chaſſer pour ſon eſprit de diviſion & de libertinage. Au ſortir de là il rentra avec ſon Maiſtre, qui l'avoit toûjours bien aimé.

On l'appelloit alors le Marquis de ..... qui a esté tué depuis peu d'années. Il le menoit tous les ans dans ses Terres, où il y avoit des Payſannes assez jolies. Merlin les regardant d'un œil de convoitise, cherchoit tous les moyens de les attraper. Il fut à la fin décrié, & perſonne ne le voulut plus ſouffrir. Dans ce temps-là il en aimoit bien fort une qui ſe mocquoit de luy. Il remarqua qu'à certain jour de la ſemaine elle alloit garder ſes moutons à la campagne. Un matin l'ayant apperçûë de loin aſſiſe au coin d'un buiſſon ; pour eſtre ſûr de ſon coup, il ſe gliſſa derriere une haye fort longue, qui alloit juſqu'à l'endroit où étoit la petite Bergere, & afin qu'elle ne ſe défiaſt de rien, il faiſoit de temps en temps du bruit avec une ſonnette à vaches qu'il avoit à la main. A peine cette fille le vit qu'elle ſe mit à fuïr. Merlin l'at-

trapa & l'auroit pouſſée à bout ſi elle n'eût eſté ſecouruë. Cette inſulte fit grand vacarme dans le Païs, & ſon Maiſtre fut obligé de le renvoyer à Paris: cependant il ne le chaſſa pas, ne pouvant ſe paſſer de luy dans ſes expéditions amoureuſes, une deſquelles luy a eſté funeſte. La voici :

Dans ce temps-là une Provinciale, femme de condition, & d'une beauté achevée, parut à la Cour. Tu entends bien de qui je veux parler; Oüi, luy dis-je, elle ne devoit pas mourir d'une maniere ſi cruelle. Juſte, reprit Arlequin, tu y es. Ecoute la ſuite qui a fait la cataſtrophe de Merlin. Tous les jeunes gens aimoient cette femme, & ne jugeoient de leurs bonnes qualitez qu'autant qu'ils avoient part à ſes bonnes graces. Le Marquis de.... luy trouvant du goût pour luy, voulut chaſſer tous les autres, & eſtre le

ſeul aimé. Il dit ſon deſſein à Merlin, & luy ôtant tous les emplois qu'il avoit auprès de luy, il ne luy laiſſa que celuy de veiller à la conduite de ſa Maiſtreſſe. Merlin faiſoit fort bien ſon devoir. Peu de temps après le Comte de..... vint à la Cour. Il étoit beau & bien fait. A peine eut-il veu cette femme, que le bruit courut qu'il en eſtoit aimé; le Marquis penſa mourir de jalouſie. Merlin eſtoit obligé de rôder toutes les nuits autour de ſon logis pour obſerver ſi quelqu'un ne la venoit point voir ſecrettement. Une fois prenant garde que vis à vis de ſa maiſon on avoit mis un grand tas de fumier, il ſe mit dedans, & ſe cacha ſi bien, qu'on ne le pouvoit voir. Deux heures après un Jardinier de Marêts paſſa avec ſa charette vuide, & trouvant l'occaſion de la charger de fumier, il prend ſa fourche & la plante dans

le tas où Merlin eſtoit caché ; à peine l'eut-il fourrée, qu'entendant un grand cri, il ſe ſauva tout effrayé, & laiſſa ſa charette. Merlin qui étoit bleſſé à la cuiſſe ſe leva, & ſe l'eſtant bandée avec un mouchoir pour arrêter le ſang, il ſe traîna chez luy. Peu de jours après la gangrene ſe mit à ſon mal, & il mourut.

Voilà une belle mort, luy dis-je. Malgré tout cela, reprit Arlequin, il tourmente Mercure pour redevenir Valet-de-chambre. Et ſon Maiſtre, repris-je, qu'eſt-il devenu ? Son Maiſtre, repliqua-t'il, diſſipa tout ſon bien après cette Maiſtreſſe, qui dans la ſuite le traita avec beaucoup de froideur.

Mais tu m'amuſes toûjours, adieu, il faut que je m'en retourne, mon congé n'étoit point pour ſi long-temps. Encore un moment, je t'en prie, luy dis-je,

promets-moy de m'apprendre tout ce qu'on dira de tes Contes. Je te le promets. Promets-moy auſſi, repris-je, de me venir voir quelquefois pendant la nuit, & à l'heure qu'il eſt; mon cabinet eſt fort ſolitaire, comme tu vois, & nous pourrons parler en repos; tu me diras des nouvelles des Champs Eliſées, & je t'en dirai de ce monde. Ton entretien me ſera plus utile qu'il ne me l'eſtoit autrefois; & comme tu vois les Héros tels qu'ils ſont, tu m'inſtruiras de leur gloire & de leur vertu. Il fut un moment ſans parler; après quoy, les Héros des Champs Eliſées, reprit-il, ne ſeront jamais propres qu'à ſervir de ſujets de Comédie, adieu. Ce mot achevé, il diſparut tout à coup, comme un fantôme qui deſcend dans la terre, & je rentray dans mon cabinet pour écrire tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

SECONDE APPARITION D'ARLEQUIN.

ARLEQUIN dans son Apparition me promit de me venir voir pour me dire les diverses avantures qu'auroient mes Contes; il m'a tenu sa parole : Si tu sçavois, me dit-il, le fracas que ce Livre a fait dans le monde, tu en serois surpris. Le Titre d'*Arliquiniana*, a étonné d'abord, puis il a réjouït tous ceux qui l'ont entendu après l'avoir lû. Les uns le relisoient, & s'y divertissoient encore, Les autres se desespéroient de l'avoir acheté, & vouloient faire supprimer la Boutique du Libraire, qui abusoit le monde par de si mauvaises plaisanteries. Le public est encore partagé là-dessus avec un acharnement extraordinaire.

Je ſçavois quelque choſe, luy dis-je, de ce que tu viens de m'apprendre ; cependant quelque application qu'on ait eu à décrier mes Contes, ils ont eſté débitez en un mois de temps ; & apparemment que les Rieurs ont eſté pour moy. On m'a bien aſſeuré que la lecture a fait de plaiſans effets dans pluſieurs perſonnes. On t'a dit vray, reprit Arlequin, & Madame de..... toute grave qu'elle eſt, ne laiſſa pas de rire juſqu'aux larmes, & l'eau ne ſortit pas ſeulement de ſes yeux (c'eſt elle-même qui l'a raconté à une de ſes amies ;) En vérité, luy dit-elle : en liſant l'avanture de M. Prépetit, je piſſay dans mes chauſſes, & pour le coup tous les pores étoient ouverts. Elle ajoûta qu'elle ne pouvoit comprendre pourquoy on ne vouloit pas trouver ce Livre divertiſſant. En effet, luy dis-je : Je ne comprens pas comment des

gens d'eſprit peuvent avoir ſur la même choſe des ſentimens ſi oppoſez. Pourquoy trouver parfaitement mauvais, ce que les autres trouvent parfaitement bon ? Il y a ou de la malignité, ou de l'ignorance. L'un & l'autre, reprit Arlequin ; l'un plein d'orgueil, décide ſans diſcernement & ſans goût ; l'autre qui a l'eſprit bouché, veut auſſi avoir part à la déciſion, & l'amour propre luy donnant de grands ſentimens de ſa capacité prétenduë, luy fait prendre un parti où il entre ſans pouvoir dire la raiſon qui l'y a conduit. Il y en a quelques-uns, ajoûta Arlequin, qui ont trouvé la choſe mêlée, pluſieurs bons Contes avec d'autres qui ne ſont pas d'une égale plaiſanterie. A la bonne-heure, luy dis-je, ceux-là ſont les plus raiſonnables. Je l'ay ſi bien ſenti moy-même, que j'en ay averti le public. Mais je redis ici ce que

j'ay déja dit, que le peu de goût qu'on trouve dans certains Contes vient de ce qu'on ne ſçait pas les noms des perſonnes intéreſſées; & quand je les ay nommées à quelques amis, ils y ont eu un plaiſir tout différent. Après cela chacun eſt maiſtre de ſon ſentiment. Tu ne me conſeillerois pas de former une conteſtation là-deſſus; le Parnaſſe eſt déja aſſez broüillé, ſans aller groſſir les nuages. Il y a déja long-temps qu'on voit s'élever au-deſſus de ce Mont un amas de vapeurs noires & épaiſſes, qui nous menacent d'une terrible tempête; nous ſommes à la veille de voir quantité de fievres chaudes, & de tranſports dont les ſuites ſeront peut-eſtre très-dangereuſes. Mais revenons; apprens-moy ce qu'à penſé de noſtre Livre Monſieur d..... Couſſi, couſſi, me dit Arlequin; tu le connois, c'eſt un eſprit dans le ſublime, qui a tou-

te la peine du monde de penſer humainement ; Aléxandre & Céſar ſont toûjours préſens à ſon imagination, & il les fait entrer juſques dans ſes reſveries. Tant pis pour luy, luy dis-je. Ce n'eſt pas, reprit-il, qu'il trouve nos Contes mauvais ; au contraire, il les a lûs avec plaiſir, mais ce plaiſir a eſté médiocre, & il ne s'eſt récrié qu'à l'endroit de ce Vice-légat, qui répondit avec hauteur aux deux Cardinaux qui dans l'affaire que tu racontes, vouloient l'emporter avec une hauteur qui bleſſoit ſon autorité. Il s'eſt encore arreſté à quelques-unes de mes réponſes, qui ſentent un peu l'Héroïſme, tout le reſte luy a eſté aſſez indifférent ; ſans pourtant le condamner ; car comme tu ſçais, ſa critique eſt ſage, il ne donne pas ſon goût pour un modele de perfection dans les Ouvrages, il veut bien avoir la liberté de dire qu'

n'aime pas une choſe ; mais il ne prétend pas perſuader que cette choſe eſt mauvaiſe, parce qu'il ne l'aime pas. Il ſeroit à ſouhaiter, luy dis-je, que tous les Critiques fuſſent de ſon caractere ; on ne verroit pas tant de fauſſes déciſions. Il faut avoir bien peu de jugement, & eſtre bien préſomptueux, pour décrier un Livre, ſeulement parce qu'il ne nous plaiſt pas ; au moins quand noſtre orgueil diminuë, & qu'il nous vient quelque intervalle de bon ſens, nous devrions penſer que ſouvent ce n'eſt pas la faute du Livre. Cependant, reprit Arlequin, demeurons d'accord entre nous qu'on a cenſuré dans le tien deux ou trois endroits avec raiſon. J'en conviens, luy dis-je, auſſi je n'ay pas balancé à les oſter ; quelques autres gens ſans prévention & ſans intéreſt, me les ont fait voir ; j'ay trouvé leur avis raiſonnable, & je

l'ay ſuivi, comme je ferai toûjours. Mais pour un bon avis on m'en a donné vingt mauvais, & cela avec une hauteur & un air d'expérience qui excitoit tout à la fois la pitié & l'indignation. Par exemple, en la page 17. où je parle de la ſtatuë d'albâtre de cet homme nud, qui avoit certain endroit couvert de deux feüilles de vigne: tu ſçais que la Demoiſelle Eſpagnole à qui on demandoit ce qu'elle en penſoit, répondit que *la ſtatuë eſtoit belle, mais qu'elle le ſeroit encore plus à la chute des feüilles.* Un homme de conſidération, & qui paſſe pour avoir de l'eſprit, me dit ces jours paſſez en bonne compagnie, qu'il ne voyoit pas où eſtoit le mot pour rire dans cette réponſe, & que c'eſtoit l'ordinaire des Sculpteurs de couvrir certains endroits avec des feuilles; qu'ont de commun, dit-il, ces feuilles d'albâtre avec des feuilles de vi-

gne ? les feüilles de vigne tombent tous les ans,& les feüilles d'albâtre ne tombent jamais ; il ne faut pas avoir beaucoup d'eſprit pour voir que cela n'eſt pas juſte ; & ainſi cette réponſe ne vaut rien. Il décida ſi impérieuſement, que tout le monde fut de ſon avis. Cette déciſion me penſa faire créver de dépit. Il n'y a pas moyen de répondre à des gens qui penſent & qui parlent ainſi ; je ne puis pas donner du goût à ceux qui n'en ont point, & je ne voudrois pas faire le tort au public de luy prouver l'agrément de la réponſe de la Demoiſelle Eſpagnole, car je ne crois pas qu'il y ait perſonne, même parmi le peuple qui ne la ſente. Tu t'oublies, me dit Arlequin,& tu ne penſe pas que ce que tu me dis ici peut eſtre ſçeu de l'homme de qui tu parles ; & je ne ſçai ſi tu fais bien de ménager ſi peu ſon ſentiment. Tu dis vray, repris-je ; mais je ſuis

comme Paſquin, à qui on avoit mis un cadenat à la bouche, *io crepo*, je ne puis me taire, je ne nomme point l'homme, & tant pis pour luy s'il ſe nomme luy-même par quelque reſſentiment.

L'autre endroit que l'on a critiqué, c'eſt l'hiſtoire que je raporte page 53. où je parle d'un dévot à grimaces, qui ne vouloit pas qu'une troupe de Comédiens joüât dans une Ville de Guyenne. Je dis que pour cela il convia à dîner le Juge de la Ville, pour l'empêcher d'aller à la Comédie, & que ce Juge l'en remercia. J'ajoûte que ſix mois après ce dévot, pour augmenter ſa réputation, racontoit ſon zéle à un de ſes parens, ſe plaignant en même temps du peu de cas que ce Juge avoit fait de ſon honneſteté; & là-deſſus: Vrayment mon couſin, luy a dit ce parent, ce Juge ne vous connoiſſoit gueres, de ne pas vous préférer à une troupe de Comédiens.

médiens. Il eſt vray, dit Arlequin, j'ay oüi cenſurer cet endroit à deux ou trois perſonnes; à la vérité un homme le défendit bien. Peut-on ne pas voir, repliquai-je, que la réponſe ſignifie, que la vertu du dévot n'eſt qu'une comédie, & que le parent ne pouvoit mieux, ny plus finement que par là, luy faire ſentir ſon caractere. Il y a cinq ou ſix autres endroits qu'on a critiquez avec auſſi peu de diſcernement que ceux que je viens de te dire. J'en ſçay quelques-autres, reprit Arlequin; mais te voilà trop émeû pour que je te les diſe; je vois bien que tu es Auteur par quelque endroit; tu as beau faire le docile, tu es ſenſible à la touche. Je n'ay jamais refuſé, luy dis-je, les avis des puiſſances judicieuſes; mais veux-tu que je me livre au premier venu, comme un ſot, ſans faire réfléxion à l'avis: Quoy? parce que celuy qui me le

donne eſt homme de condition, riche, d'autorité, je recevray ſa déciſion à genoux? Mais l'homme qui parle fait des Livres. Qu'il en faſſe; il y a bien de la différence entre faire des Livres, & écrire en honneſte homme; on peut avoir pour les bons mots, & pour la maniere de les dire, un goût de cabinet & d'étude, & n'avoir point celuy du monde; je ne dis pas qu'il faille ignorer les regles, on doit au contraire en eſtre pénétré; mais l'uſage & le commerce du monde doit les ſaſſer & les reſſaſſer, pour ainſi dire, juſqu'à-ce qu'on les *ait couchées en ſoy*, comme dit Montagne, d'une maniere ſi aiſée, qu'elles perdent tout ce qui ſent l'étude, & qu'il ne leur reſte qu'un air facile & naturel. Ne dogmatiſons point, je t'en prie, me dit Arlequin; je vois bien que tu ſçais ce qu'on dit icy de nôtre Livre: Mais ſçais-tu qu'il a ré-

joüi tous les Champs Eliſées? Ces paroles me frapperent d'abord: Les Champs Eliſées, répondis-je? Ouï, reprit-il, les Champs Eliſées; crois-tu que nous ne nous divertiſſions-pas quelquefois de la Comédie que vous nous donnez vous autres mortels? Il y a quelques années que Homere, Ovide, Virgile, & Horace rient à gorge déployée de vos conteſtations. Mais pour revenir à l'*Arliquiniana*, Mercure nous l'apporta ces jours paſſez; on le lut, le bruit s'en répendit, tout le monde s'y divertit, juſques-aux perſonnes intéreſſées, chacun me donna des Contes pour y ajoûter; Homere même tout ſérieux qu'il eſt, veux que tu y inſeres la cauſe de de ſa mort. Tu ſçais que c'eſtoit un homme incomparable, & que ſes Ouvrages luy donnerent une grande réputation, il en devoit eſtre content; cependant voici ce qui dérangea

ſa félicité, & qui luy coûta la vie. Un jour ſe promenant ſur le bord de la mer, il apperçeut de loin quelques peſcheurs, il prit ſa promenade où ils eſtoient, & les approcha; après je ne ſçay quels diſcours, ces peſcheurs qui le connoiſſoient, luy firent des queſtions, à quoy il répondit. Voyons, dit le dernier, ſi vous pourrez deviner ce que j'ay à vous dire : *Je vais à la chaſſe avec cinq chiens, ce que je prends je le perds ; ce que je ne prends pas, je l'ay.* Homere chercha long-temps, & inutilement l'explication de l'Enigme : Enfin le peſcheur le voyant court, inſulta un peu à ſa réputation : La chaſſe où je vais, luy dit-il, c'eſt ſur ma teſte, les cinq chiens ſont mes cinq doigts; je perds ce que je prends, & j'ay ce que je ne prends point. Ses camarades rirent de l'Enigme, & ſe mocquerent d'Homere, de ne l'avoir pû

deviner. Il en eut tant de chagrin, qu'il en mourut. Vrayment, luy dis-je, voilà une belle cauſe de mort; pour le coup les modernes valent mieux que les anciens: A la vérité ils ſe diſent des injures, mais pas un ne mourra pour ſoûtenir ſon ſentiment. Venons aux hiſtoires, reprit-il: N'as-tu point connu la C. D. N.... Ouï, répondis-je, rien de plus joli; elle n'eſtoit pas une beauté, mais c'eſtoit un amas d'agrément qui plaiſoit beaucoup. Parmi ſes bonnes qualitez, repliqua Arlequin, elle avoit le cœur tendre, & ne manquoit pas par elle, ou par les conſeils de ſa mere de moyens pour donner des marques de tendreſſe à ſes Amans; ſon mari eſtoit incommode, il la chicanoit ſur tout; à la vérité il n'avoit pas toûjours tort, mais ſes précautions eſtoient inutiles. Une nuit elle commença une partie qu'elle devoit continuer le lendemain; le

mari le ſçeut ; ſur les huit heures du ſoir il vint en ſa chambre avec un air peu gracieux, dans le temps qu'elle eſtoit à ſa toilette, & après deux ou trois tours, il prit & emporta tous ſes habits & ſes pierreries, & les alla enfermer dans un coffre. Dans ce temps-là ſa mere entra, qui la venoit voir, & qui au moment alla chercher d'autres habits pour luy envoyer. Après le vacarme, le mari ſortit, s'applaudiſſant de cette expédition ; & perſuadé que ſa femme n'ayant point d'habits, n'iroit point au rendez-vous ; cependant elle y fut en femme d'honneur & de parole. Le hazard fit que le Galant avec qui elle eſtoit, la mena dans une maiſon ſituée en un Fauxbourg de Paris. Elle eſtoit à une vieille amie, femme naturelle, qui n'aimoit pas le libertinage, mais qui contribuoit autant qu'elle pouvoit à donner un air de viſite aux ga-

lanteries préméditées. Comme ils s'amuſoient tous trois à cauſer, on entendit frapper à la porte, & on vint dire que c'eſtoit le Comte de..... Sa femme qui eſtoit là avec ſon Amant, penſa mourir de peur, croyant que ſon mari l'avoit fait ſuivre pour voir ce qu'elle deviendroit. Pas un mot de cela, dit la vieille amie, il devoit venir hier ici avec Madame de..... Il n'y vint pas, & ſans doute qu'il vient aujourdhuy. On fit cacher l'Amant, & la Dame alla ſeule ſe promener dans le Jardin. Le Comte de..... qui, comme vous voyez, eſtoit ſujet à de petites fragilitez, ſurpris que ſa Maiſtreſſe n'eſtoit pas encore arrivée, alla tout naturellement faire un tour dans le même Jardin, y eſtant attiré par un air frais & par un beau clair de Lune. A peine y fut-il entré, qu'il apperçeut au bout d'une allée une femme bien faite qui tâchoit

de ſe cacher. La curioſité l'anima, il redouble ſes pas & la joint. Elle eſtoit maſquée, & marchoit poſément ſans rien dire. Le lieu où il eſtoit luy fit imaginer que cette femme eſtoit comme luy en bonne fortune. Dans cette penſée, il luy dit pluſieurs galanteries, qu'elle luy rendit malicieuſement: Mais comme il la voulut preſſer, elle ſe démaſqua, & il penſa mourir de confuſion en voyant ſa femme. Elle fit un bruit épouvantable, luy faiſant mille reproches des duretez qu'il avoit pour elle, pendant qu'il la ruinoit par ſes intrigues. Elle le menaça de ſe plaindre à ſes parens, & le fit; ce qui cauſa au moins pour un temps leur ſéparation, qui fit un aſſez grand éclat dans le monde. Enfin on les remit enſemble; & depuis ce temps-là, quelque choſe qu'il ait ſoubçonné, il n'a jamais oſé luy donner le moindre chagrin.

Un moment bien ménagé, luy dis-je, produit de grands effets, & les femmes excellent dans ces occaſions. Mais ce qui te ſurprendra, me dit-il, c'eſt que cette coquette avoit aimé ſon mari avec paſſion au commencement de leur mariage. Je ne ſuis point étonné de ſon changement, ſuy dis-je: Ne te ſouvient-il pas du C. D. G. il eſtoit paſſionné de Mademoiſelle de..... tant qu'elle fut ſa Maîtreſſe; & dès le moment qu'il l'eût épouſée, il ſe fit un honneur de ne la plus regarder. Voici un endroit, reprit-il, qu'on m'a bien recommandé de te dire, il vient au changement dont nous parlons. Monſieur de..... touché de la beauté de Madame de..... luy parla, & il fut écouté. Il n'eſtoit plus queſtion que du temps que dureroit leur amour; l'Amant la voulut rendre éternelle, mais la Dame ne voulut s'obliger que pour

trois mois, & encore comptoit-elle pour un trait d'Héroïsme en fait de galanterie, de la continuer si long-temps ; & cela me fait souvenir de ce que dit un mari à sa femme le jour de ses nôpces : il la pria de l'aimer fidélement, & sans mélange seulement pendant deux ans, afin qu'il pût estre assuré que les enfans qu'elle luy feroit pendant ce temps-là fussent à luy. Il eut bien de la peine à obtenir cette grace ; elle luy fit sentir que quelque empire qu'ayent les maris sur leurs femmes, ils n'ont pas droit d'éxiger d'elles des choses si difficiles. Au bout de cela, ajoûta-t'il les maris sont souvent cause des égaremens de leurs femmes ; ils sont la plûpart si malhonnestes, ils ont tant de dédain pour elles, ils les traitent avec tant de froideur & d'indifférence, qu'ils pousſent à bout leur fidélité. Quand on voit d'un costé, un mari

mépriſant & dur ; & de l'autre, un Amant doux & agréable, toujours preſt à leur plaire ; en vérité elles ne balancent point ; & quelque ſage que ſoit une femme, ſa vertu eſt bien avanturée.

Là-deſſus, ajoûta-t'il, il faut que je te diſe encore une choſe d'une jeune femme qui aimoit beaucoup ſon mari. Elle le ſoubçonna d'une intrigue qui la chagrinoit beaucoup ; il la traitoit de folle : elle, pour s'éclaircir, ſe déguiſa en Laquais ; & montant derriere le carroſſe de ſon mari à l'entrée de la nuit avec le Laquais confident qu'il menoit, & qu'elle vouloit mettre dans ſes intereſts, elle vit clair. Le Laquais apprit à ſon Maiſtre le tour de ſa femme ; le Maiſtre luy donna un ſignal pour l'avertir en cas qu'elle continuaſt ſon déguiſement. Une nuit qu'elle eſtoit derriere le carroſſe, le Maître averti, fit arrêter ſous quelque

prétexte ; & eſtant deſcendu, il luy donna ſept ou huit coups de canne, comme à un filoux, ſans faire ſemblant de la connoiſtre. Dans la ſuite elle fit quelque bruit dans le monde, & on l'empêcha de pouſſer les choſes, mais elle perdit peu à peu la tendreſſe qu'elle avoit pour luy ; & par un droit de repréſailles, elle chercha ailleurs dequoy ſe conſoler. Tu vois bien par là, continua-t'il, que les femmes ont quelquefois raiſon, & que leurs égaremens ne ſont pas toûjours fort injuſtes.

Après qu'Arlequin eût eſté quelques momens ſans parler ; Crois-tu, me dit-il, que je vienne toûjours te voir ſans prétendre que tu me rende au moins une viſite. Ma foy, luy dis-je, la viſite me coûteteroit trop, & je n'ay nulle envie de voir les Champs Eliſées. Tu ne mourras point pour cela, reprit-il, & j'ay aſſez de crédit pour

t'y conduire *incognito*. C'eſt un lieu digne de ta curioſité ; je t'en feray voir les plus beaux endroits, & tu auras le plaiſir de t'entretenir avec ces Ombres importantes dont les actions & le nom font encore tant de bruit dans le monde. Pour cela, dis-je, très-volontiers ; tu m'as déja dit qu'il n'y a plus de diſſimulation parmi elles, mais une grande ſincérité. Elles te découvriront les véritables ſentimens qu'elles ont eu ſur la terre ; & tu n'auras pas un petit plaiſir, de voir le mépris qu'elles ont pour vous autres mortels, de vous eſtre laiſſez abuſer par l'apparence de leur vertu. A peine Arlequin eut achevé ces derniers mots qu'il diſparut,

AVIS
ſur cette ſeconde Edition.

JE n'ay qu'un mot à ajoûter, qui eſt que je recevray toûjours avec plaiſir l'avis des gens ſenſez ; mais ils me permettront bien de les peſer, & de ne pas m'abandonner aveuglément à tout ce qu'ils me diront, ſans conſidérer les raiſons qui pourroient les faire revenir eux-mêmes de leur ſentiment. Cela eſt trop juſte. Pour ceux qui ne ſçavent ſouvent ce qu'ils liſent, & qui louënt ou mépriſent par caprice, par ignorance, ou par jalouſie, je ne m'en ſoucie pas beaucoup; il y a long-temps qu'on a dit qu'un Livre eſt eſclave né de quiconque l'achete ; *je ne prétends pas que le mien ait un ſort différent. Ces jours paſſez me trouvant chez M. le Maréchal de Bouflers, j'entendis deux Valets qui jugeoient du mérite de Davila, &*

qui disoient qu'il leur en vouloit bien faire accroire. Après cela je ne dois pas me plaindre que l'on s'attache à décrier mes Contes. J'en ay entendu des Critiques si déraisonnables, que je voudrois pour ma défense les avoir sur le papier pour les publier. On s'amassoit au Palais dans les Boutiques des Libraires pour dire du mal du Livre, & peut-estre de l'Auteur. On n'y vouloit pas trouver un mot de bon sens. Ce n'étoit qu'un amas de sotises ; & il m'est revenu que chez ..... un bel esprit, qui, à ce qu'il dit, ne lit jamais les Livres que le crayon à la main, déplora le goût déteſtable d'aujourd'huy, & le déplora d'un ton si déciſif, que perſonne n'osa luy répondre. Malgré toutes ces censures, les honnestes gens font à mes Contes tout l'accueil que je pouvois souhaiter. Ils en ont parlé avec estime, & les Critiques les plus emportez ont avoué que depuis plus de vingt ans aucun

Livre n'avoit tant fait de bruit. Après cela qu'ils diſent tout le mal qu'ils voudront, l'Ouvrage n'eſt pas aſſez important pour me faire un point d'honneur de le défendre. De plus, je ne ſçai point dire d'injures; ce langage m'a toûjours eſté inconnu, & apparemment je ne le parlerai jamais. Je trouve bon tout ce que je lis, au moins je n'en dis point de mal, me réſervant la liberté d'en penſer ce que je crois raiſonnable. Je voudrois bien qu'on me traita ainſi. Que ſi on veut continuer la Critique, on en pourra trouver une matiere nouvelle dans cette ſeconde Edition. Je l'ay remplie de tout ce que j'ay pû choiſir de plus joli & de plus vif tant en vers qu'en proſe, que j'ay retenu des converſations d'Arlequin. Et comme j'y ay apporté un ſoin particulier, je ſuis ſûr que les gens d'eſprit y trouveront dequoy paſſer quelques momens ſans ennuy. Au reſte je ne me ſuis proposé que de donner un

recueil

recueil de plusieurs choses plaisantes & agréables qu'on puisse dire en compagnie pour se divertir ; on verra si j'y auray réüssi. J'ay réduit cette nouvelle Edition en Dialogues parce qu'on l'a souhaité ainsi. On verra pourtant bien que ces Dialogues ne sont pas fort exacts, ne m'étant pas proposé dans mon premier projet cette maniere d'écrire. Ainsi je n'ay fait que couper les matieres où elles le pouvoient estre plus naturellement, sans chercher de faire les Dialogues égaux, mais seulement afin que l'esprit trouve des endroits pour se délasser.

*

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Privilege du Roy donné à Paris le 8. Janvier 1694. Signé par le Roy en son Conseil, DE LA RIVIERE, & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis à FLORENTIN DELAULNE Libraire-Imprimeur à Paris, d'imprimer ou faire imprimer en un ou plusieurs volumes, un Livre intitulé, ARLIQUINIANA, &c. pendant le temps & espace de *six années* consécutives, à commencer du jour que chaque volume dudit Livre sera achevé d'imprimer ; iceluy vendre & débiter par tout le Royaume. Pendant lequel temps deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, ou chaque volume dudit Livre, sous quelque prétexte que ce soit, le vendre ou distribuer sans le consentement dudit DELAULNE ou de ses ayans cause, à peine de trois mille livres d'amande, de confiscation de tous les Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérests, &c. ainsi qu'il est porté plus au long dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Février 1694.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Ledit Florentin Delaulne a fait part du Privilege cy-dessus à Michel Brunet, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Mars 1694.

ARLIQUINIANA;

OU

LES BONS MOTS

D'ARLEQUIN.

ARLIQ.

ARLIQUINIANA

MON deſſein eſt de faire ici un Recueil, non-ſeulement de quantité de mots plaiſans qu'Arlequin diſoit en repréſentant ſon perſonnage à la Comédie Italienne, mais encore de rapporter pluſieurs Hiſtoires agréables, qu'il racontoit à ceux avec qui il eſtoit libre. Je diray auſſi les choſes ſérieuſes, & les maximes de Morale dont très-ſouvent il rempliſſoit la converſation. Tout le monde ſçait qu'il eſtoit honneſte homme, qu'il avoit de la probité & de l'honneur, & qu'il ne s'eſt jamais attiré une

mauvaiſe réputation par une conduite déreglée. De plus, il eſtoit ſçavant, ſur tout dans la nouvelle Philoſophie, & il avoit pluſieurs connoiſſances particulieres des ſecrets de la nature. Comme il liſoit un jour dans une Bibliotheque, un illuſtre Magiſtrat y entra par occaſion, & l'ayant approché ſans le connoiſtre, il lia converſation avec luy; il fut ſi ſatisfait de ſa capacité, qu'il voulut ſçavoir qui il eſtoit, le Bibliothequaire luy répondit que c'eſtoit le ſieur Dominique, autrement Arlequin de la Comédie Italienne, le Magiſtrat l'alla rejoindre, il luy fit mille amitiez, & depuis ce temps-là il luy conſerva toûjours ſon eſtime & ſa protection. Je ne crains pas que les gens de bon ſens me ſçachent mauvais gré de publier ce que je ſçay de luy. C'eſt dans cette veuë, que je vais rapporter les Mots plaiſans qu'il diſoit ſur le

Theatre, & les ſentimens de probité qu'il a conſervez toute ſa vie.

DIALOGUE I.

Dans une Comédie Arlequin cherche condition, Cinthio luy demande qui il eſt, & d'où il eſt ? il répond qu'il eſt *di Bergamo*, & qu'il s'appelle Arlequin Marquis de Sbrofadel. *à chi fu maritato tuo padre*, reprend Cinthio *? non l'é mai ſtato*, luy dit Arlequin : Fy ſe marier, jamais perſonne de ma famille ne l'a eſté, & je veux ſuivre leur exemple. *Io veddo*, repliqua Cinthio, en ſe moquant de luy, *che tu ſei un galant' huomo. Sicuro ſon un galant' huomo*, répond-il d'un ton de colere, *qu'en voulez-vous dire ?* là-deſſus il détache ſa ſangle, & fait ſauter ſur le Theatre Cinthio, qui enfin eſt contraint de fuïr. Puis Arlequin revenant tout ému : Cet animal, dit-il, cet ignorant, qui croit que le monde finiroit, s'il n'y avoit point de mariage.

Dans une autre Comédie, il eſt Roy, & diſtribuë les Gouvernemens de ſon Royaume à ſes Courtiſans; Speſſafer ſe préſente pour eſtre Gouverneur d'une Place frontiere, prétendant qu'il la garderoit bien : Ho oüy, luy répond Arlequin, tu la garderas bien, toy qui depuis vingt ans ne peux garder ta femme.

Dans une autre Scene il eſt Amant d'Iſabelle, qui fait ſemblant de l'aimer. Il ſe fait un Siege ſur le Theatre, la Place aſſiegée ſe défend, Arlequin habillé en Général d'Armée fuit, Iſabelle le va prendre par le bras, & le veut faire approcher : Madame, luy dit-il, vous n'y ſongez pas, vous me ferez tuer; Et là-deſſus il fait battre la Chamade, & demande compoſition avec la Ville. Les Aſſiegez luy ordonnent de s'en aller, & il s'en va.

En parlant des Enfans légiti-

mes, il les appellent *des Enfans de commande*, & il disoit qu'ordinairement ils n'estoient ny beaux ny bienfaits, parce qu'on ne les faisoit que par maniere d'acquit.

Dans une autre Comédie il y a une Scene, où il veut vendre sa maison. Il dit à l'acheteur qu'afin qu'il n'achete pas chat en poche, il luy en veut faire voir un échantillon, & là-dessus tirant de la basque de son casaquin un gros plastras: voilà, dit-il, l'échantillon de la Maison que je veux vous vendre.

Dans une Scene d'une autre Comédie il fait le gueux, Octave luy demande ce qu'il veut de luy; Arlequin le prie de luy donner l'aumône. Octave pour le plaisanter l'interroge sur plusieurs choses, entr'autres, combien il a de peres? Arlequin luy répond qu'il n'en a qu'un. Octave faisant sem-

blant de ſe fâcher contre luy, *per che non hay che un padre*, luy demande-t-il ? je ſuis un pauvre homme, luy répond Arlequin, je n'ay pas moyen d'en avoir davantage.

Dans une autre Scene, les Archers le veulent mener en priſon pour quelques fourberies qu'il a faites, il dit qu'il n'y veut pas aller, & que les volontez ſont libres.

Dans une autre Comédie il feint le Malade. Un Medecin le guérit, après quoy il luy demande ſon payement ; Arlequin ne prétend point luy donner la ſomme qu'il veut avoir. Le Medecin le fait aſſigner ; comme Arlequin eſt devant le Juge, il dit, qu'il ne veut point de la ſanté qu'il luy a donnée, il offre de la luy rendre, autrement qu'il eſt preſt de la dépoſer au Greffe, que le Medecin y dépoſe la maladie qu'il luy a oſtée, & que chacun reprendra ce qui luy appartient.

Il y a une Scene où il fait le Valet ſobre. Paſquariel le veut mener au Cabaret, Arlequin n'y veut pas aller : Le verre, dit-il, eſt la boëte de Pandore, & c'eſt de là que ſortent tous les maux.

Tout le monde ſçait la plaiſante Scene qu'il fit dans la Chambre de M. de S... Il avoit envie d'avoir quelques vers latins de luy, & il l'alla voir habillé de Ville, mais S... ne le voulut point connoiſtre. Arlequin peu de jours après y retourna dans ſon habit de Theatre, avec ſa ſangle, & ſon épée de bois, il prit un Manteau qui le couvroit juſqu'aux talons, ayant caché ſon petit Chapeau, il ſe mit dans une Chaiſe ; quand il fut à la porte de la Chambre il heurta, en entrant il jetta ſon Manteau à terre, & ayant mis le petit Chapeau, il courut ſans rien dire d'un bout de la Chambre à l'autre en faiſant des poſtures plai-

ſantes. S... étonné d'abord, & enſuite réjoüi de ce qu'il voyoit, entra dans la plaiſanterie, & courut luy-même dans tous les coins de ſa Chambre, puis ils ſe regardoient tous deux, faiſans chacun des grimaces pour ſe payer de la même monnoye: un moment après S... s'aviſa de le pourſuivre à coups d'Aumuſſe, & Arlequin le faiſoit ſauter à coups de ſangle. La Scene ayant duré un peu de temps, enfin Arlequin leva ſon maſque, & ils s'embraſſerent tous deux avec les ha, ha, de deux amis, qui ſe revoyent après une longue abſence. M. de S.... luy fit des Vers tres-beaux, & le renvoya fort ſatisfait de ſa Poëſie & de ſa bonne humeur.

Dans le temps que la Troupe Italienne joüioit les Procureurs, il me dit un ſoir dans ſa Loge, après la Comédie, une plaiſanterie que feu M. le Duc de Ne-

mours fit à la chaſſe. Ce Prince, dit-il, avoit chaſſé toute la matinée ſans rien prendre, fâché de cela, il vit venir de loin un homme, maniere de Bourgeois, monté ſur un aſſez bon cheval, quand il fut à portée de veuë, il connut que c'eſtoit le Procureur d'une femme qui plaidoit contre luy, au moment il mit ſes chiens après, diſant que c'eſtoit la meilleure Chaſſe qu'il euſt jamais faite. Le Procureur, qui ne s'attendoit pas à cela, ſe mit à fuïr à toutes jambes, pour éviter les chiens, qui l'auroient dévoré. Le Duc de Nemours, & ceux qui eſtoient avec luy, éclatoient de rire, entendans crier le Procureur, qui ſe tenoit aux crains du cheval, & qui demandoit miſéricorde à tous les paſſans. Enfin par bonheur, trouvant ouverte la porte d'une baſſe-court, il ſe jetta dedans, & fut obligé de courir juſques dans

la cuiſine pour ſe garentir des chiens qui le pourſuivoient.

Un jour il nous raconta une avanture qu'il eut avec un Gaſcon en revenant de Bourgogne dans le Carroſſe ordinaire. Je trouvay, dit-il, dans le Carroſſe trois ou quatre perſonnes ſociables, avec qui je m'entretins pendant le chemin, je m'attachay principalement à un Danois, qui venoit de voyager en Pologne, & en Allemagne, qui avoit veu une partie de la France, & qui venoit à Paris; je luy demanday des nouvelles de ſes Voyages, après quoy je luy fis pluſieurs queſtions ſur le Dannemarк: ayant répondu à toutes, il me parla des forces de ſon Roy, de ſes Armes, & du nombre de Vaiſſeaux qu'il a toûjours ſur l'Ocean. Le Gaſcon écoutoit cela avec une attention extrême ſans dire un mot; Quand le Danois eut ceſſé de parler, le Gaſcon,

comme revenant d'un profond ſommeil, *Monſieur*, dit-il, s'adreſſant au Danois; *le Roy de Dannemark a-t'il Carroſſe ?* Cette queſtion ſurprit tellement les perſonnes qui l'entendirent, qu'il leur fut impoſſible de s'empeſcher de rire. Le Danois croyant que le Gaſcon luy avoit fait cette queſtion pour ſe mocquer du Roy de Dannemark, le voulut tuer; le Gaſcon qui ne comprenoit pas la ſottiſe qu'il venoit de dire, demandoit au Danois pourquoy il ſe fâchoit contre luy? Enfin on eut toute la peine du monde d'empeſcher le Danois de le maltraiter. Le lendemain au ſoir comme on fut arrivé à Paris, tout le monde deſcendit de Carroſſe, mais le Gaſcon n'en ſortit point, craignant, comme il m'avoit dit tout bas, *l'irruption ſur luy de ce malhonneſte Eſtranger.* Quand le Danois eut pris congé de la compagnie,

& qu'il fut loin, le Gascon sentant revenir son courage, *J'ay voulu attendre*, dit-il, d'un ton fier, *si le faquin me diroit quelque chose, je le défie, luy & son Roy de Dannemark d'oser jamais me regarder entre les deux yeux.*

Il trouvoit que les hommes avoient tort de faire leurs Testamens de la maniere qu'ils le faisoient: Ils laissent, disoit-il, tous leurs biens aux uns & aux autres après leur mort, c'est le vray moyen que leurs heritiers souhaittent de les voir enterrez pour posseder l'heritage. Là dessus il me dit un jour à la promenade qu'il avoit connu un Prieur gascon, homme d'esprit, qui pendant une maladie dangereuse avoit fait un Testament d'une maniere bien différente : il avoit mis que s'il mouroit, il ne laissoit rien à ses valets, mais que s'il revenoit en santé, il léguoit à celuy-là, telle

ſomme; à celuy-ci, tels meubles. Ce Teſtament, ajoûta-t'il, penſa coûter la vie au Prieur, car chaque valet, pour avoir ſon legs, eſtoit toûjours au chevet de ſon lit, malgré qu'il en euſt, & ils luy rendirent tous des ſervices ſi continuels, & quelquefois ſi peu néceſſaires, qu'ils penſerent le tuer de l'envie qu'ils avoient de luy faire recouvrer la ſanté.

Il diſoit en parlant de l'avarice, que ce vice avoit quelque choſe de bizarre, & de bien oppoſé aux autres. Un débauché, ajoûtoit-il, cherche une belle femme pour l'aimer, un Yvrogne a boit à la premiere occaſion le vin près lequel il a long-temps ſoûpiré, & un avare ne ſe ſert jamais du bien qu'il a acquis avec beaucoup de fatigues. Ne ſçavez-vous point, continua-t'il, l'hiſtoire d'Opimius riche & avare, qui ſe refuſoit les choſes les plus néceſſai-

res à la vie. Horace rapporte qu'il tomba dans une ſi profonde léthargie, que ſon heritier le croyant mort ſe ſaiſit de toutes ſes clefs, pour voir au plûtoſt l'argent qui eſtoit dans ſes coffres. Son Médecin, qui eſtoit ſon ami, ayant envie de le tirer de ſa léthargie par un prompt remede qui convinſt à ſon avarice, fit porter au chevet de ſon lit une table, ſur laquelle il verſa des ſacs d'argent qu'il compta à grand bruit, afin que le ſon le fiſt revenir. En effet, il revint un peu, le Médecin ſe ſervant de ce moment, luy dit, que s'il ne prenoit garde à ſes treſors, ſon heritier eſtoit venu pour les emporter: le malade luy demanda d'une voix foible, ce qu'il devoit faire pour l'en empeſcher; Voſtre corps, luy répondit le Médecin, eſt épuiſé faute de nourriture, & vous n'avez plus de force, mangez ce que je vous préſente.

Le Malade ouvrant les yeux à demi pour voir ce qu'il luy donnoit : Cela, coûte-t'il beaucoup, luy demanda-t'il ? L'a-t'on acheté bien cher ? trois sols, luy répondit le Médecin : Helas ! reprit le Malade, qu'importe que je meure de maladie, ou de la misere dans laquelle me va précipiter cette dépence.

Un jour il alla voir un de ses amis, & il trouva chez luy un homme qui se piquoit de joüer du Luth admirablement bien, quoy qu'il en joüast fort mal ; quand il fut sorti on demanda à Arlequin si cet homme joüoit bien du Luth : *Je trouve*, répondit-il, *que c'est le Luth qui joüe de l'homme.*

Une autrefois il me disoit que tout le monde se tourmentoit pour amasser dequoy vivre, que pour luy il songeoit à amasser dequoy mourir ; Tant qu'on est jeune, ajoûtoit-il, ou qu'on se porte bien,

on trouve toûjours dequoy vivre; mais quand on eſt malade, & qu'on approche de la mort, le bien eſt alors néceſſaire pour eſtre malade joyeuſement, & pour mourir ſans inquiétude.

Dans une autre occaſion, où nous parlions de l'attention qu'ont pluſieurs perſonnes à faire une chere délicate, il me dit, qu'il faudroit envoyer tous les gloutons voyager en Eſpagne pour les bien punir. Je me ſouviendray toute ma vie, me dit-il, d'un voyage que j'y fis. Avant que de venir en France, je débarquay à Roze, par où j'entray dans la Catalogne. Dans preſque toutes les Hôtelleries où je fus, l'hoſte me vint faire des complimens en termes magnifiques, enſuite dequoy il me promettoit de me bien traiter; Un entr'autres me demanda ſi j'aimois les Perdrix? je dis que oüi; ſi j'aimois les Poulets? je dis encore

que

que oüi; ſi j'aimois les Cailles? oüi, luy dis-je; mangez-vous des Artichaux? tres-bien, luy répondis-je: & des Champignons? encore mieux, repliquay-je. Je croyois faire le meilleur repas de ma vie. Je vous demande pardon me dit cet hoſte dénaturé, je n'ay rien de tout cela; mais je vais vous donner un excellent morceau de lard que je garde depuis deux ans.

N'avez-vous jamais ſçû la réponſe plaiſante d'une jeune demoiſelle Eſpagnole? Pluſieurs femmes de qualité ſe promenoient dans un beau Jardin aux environs de Madrit. Dans le Jardin il y avoit une grotte, où l'on apperçut la ſtatuë d'un homme nud. Elle eſtoit d'Albaſtre, & parfaitement bien faite; le Sculpteur luy avoit couvert certain endroit, avec deux ou trois feüilles de vignes: toutes ces Dames furent long-temps à admirer cette ſtatuë, &

prenant garde que la jeune Demoiſelle ne diſoit rien, elles luy demanderent ce qu'elle en penſoit : *Elle eſt très-belle*, dit-elle, *mais elle le ſera encore plus à la chute des feüilles.*

Un des plaiſirs des Dames Eſpagnoles, ajoûta-t'il, c'eſt de ſe donner tour à tour du Chocolat. Un jour ſe rencontrant cinq ou ſix enſemble, elles trouverent le Chocolat ſi bon, que l'une de la compagnie dit qu'elle voudroit bien qu'il y euſt du peché à en prendre, afin qu'elle le trouvaſt plus excellent.

Une femme de qualité qui eſtoit Françoiſe, ſe trouva obligée d'aller en Eſpagne pour des raiſons importantes. Comme elle fut à Sarragoçe, Capitale de l'Arragon, elle envoya un valet-de-chambre chez un Cordonnier Eſpagnol, pour luy dire de luy venir prendre la meſure de quelques ſou-

liers qu'elle vouloit avoir : *çapatos çapatos*, luy dit le Cordonnier gravement, *por la ſignora Prenceſſa muy bien embia mi un coche.* Il dit au valet-de-chambre, qu'il iroit tres-volontiers, mais qu'il falloit que la Princeſſe luy envoyaſt ſon Carroſſe.

Un Allemand, ajoûta-t'il, eſtimoit ſi fort la Nobleſſe des Chanoines de Cologne, qu'il diſoit que ſi le Grand Seigneur ſe faiſoit Catholique, & qu'il demandaſt pour luy une Prébende dans cette Egliſe, on ne le trouveroit pas d'aſſez bonne Maiſon pour l'obtenir.

Je luy dis ſur l'enteſtement de Nobleſſe, que j'avois veu chez une Dame, un Eſpagnol qui ſe glorifioit d'eſtre deſcendu d'une Maiſon ſi ancienne, qu'il payoit encore, diſoit-il, la rente d'une ſomme que ſes Prédeceſſeurs emprunterent, pour aller dans la Ju-

dée adorer Jesus-Christ dans la Crêche de Bethlehem. Il n'y a rien de plus beau, reprit Arlequin, qu'une naissance noble, mais il n'y a rien de plus injuste que d'en tirer vanité. La Noblesse est la seule chose où les hommes n'ont aucune part, ils naissent nobles sans leur participation, & si leur Mere accouchoit d'un monstre, il seroit d'aussi bonne Maison qu'eux.

Il y a quelque temps, ajoûta-t'il dans la même conversation, qu'un bel Esprit de profession alla porter son ouvrage à l'Examinateur que Monsieur le Chancelier le Tellier avoit commis. Cet Examinateur, qui estoit chargé de lire un long Manuscrit, ne luy rendit pas son ouvrage si promptement qu'il le souhaitoit. Le bel Esprit prenant le délay pour une injure : *Sçavez-vous bien, Monsieur,* luy dit-il, *que je suis Gentilhomme?* L'Examinateur luy répondit en

soûriant, *qu'il l'expediroit auſſi-toſt qu'il auroit vû ſa généalogie.*

Il me dit une autre fois qu'un Gaſcon qui ne prenoit aucun gouſt aux Operas depuis la mort de Lully, ſe trouva dans une Compagnie où l'on parloit de la Simphonie de France, & de celle d'Italie, on y loüoit auſſi l'excellence des inſtrumens, & chacun ſuivant ſon gouſt eſtimoit le Luth, le Claveſſin, le Theorbe, ou le Violon; le Gaſcon aprés avoir écouté long-temps la converſation, *Ha, Meſſieurs*, dit-il gravement, *le bel inſtrument qu'un tourne-broche.*

Je ſuis bien aiſe, luy dis-je, que vous m'ayiez parlé d'Inſtrumens de Muſique, cela me fait ſouvenir d'un Rondeau fort plaiſant, qui fut fait à l'occaſion d'une Guitarre rompuë. Voici comment la choſe ſe paſſa: Monſieur C.... eſtoit chez une Dame de

ſes amies, qui joüe parfaitement bien de la Guitarre. Mademoiſelle N.... y eſtoit auſſi avec quelques autres perſonnes de l'un & l'autre ſexe. On s'amuſa à joüer à un jeu qui obligea M. de C.... à aller baiſer cette Demoiſelle. Elle voulut faire quelque réſiſtance, & en ſe debatant elle rompit la Guitarre de la Dame du logis, qu'elle tenoit pour lors entre les mains. M. de C... en fit ſes excuſes à cette Dame, & luy envoya le lendemain ce Rondeau.

L'Inſtrument dont Iris ſe ſert d'un air ſi tendre,
Pour ſoûtenir les ſons de ſa charmante voix,
Se caſſa l'autre jour dans les mains de Caſſandre:
La belle ſans raiſon tâchant de ſe défendre
D'un larcin de baiſers qui ne montoit qu'à trois.

Comment ſe fit le tour? je ne le puis comprendre
Crac, & puis une fente apparut ſur le bois,
Et je fus du malheur dont je penſay me pendre
L'Inſtrument.

Que faire ? en enrager ? jurer, mordre, ſes doigts ?
Car d'en donner un autre on n'y veut point entendre,
Au moins en cas pareil cet échec doit m'apprendre
Que de peur d'y tomber une ſeconde fois,
Avant de la baiſer, il faut d'abord luy prendre
L'Inſtrument.

La Dame qui entendoit raillerie receut les excuſes & le Rondeau d'une maniere fort agreable. Quelques jours après il fut lû dans une aſſemblée où l'on en rit bien.

Vous m'avez fait plaiſir, me dit Arlequin, & je n'avois pas ſçû cette avanture. Je voulois vous dire la galanterie du Duc d'Albe, lorſque vous m'avez interrompu ſi agreablement avec voſtre Rondeau, peut-eſtre ne la ſçavez-vous pas. Le Roy d'Eſpagne donnoit un Bal, & le Duc d'Albe y menoit une Dame. Un de ſes amis le rencontrant comme il entroit dans

la Sale ; que *dize l'alba*, luy dit-il, *Dize*, répondit le Duc, *que las estrellas se aparten que vien el sol*, si vous n'entendiez pas la Langue Espagnole, je ne vous aurois pas dit cette réponce. Le nom *d'Albe* fait allusion à l'*Aube du jour*, & son amy luy demandant, que dit l'*Aube*, le Duc parla galamment pour la Dame qu'il menoit, en répondant que l'Aube disoit que toutes les Estoiles, qui estoient les Dames du Bal, devoient disparoistre à la venuë du Soleil, qui estoit celle qu'il menoit.

Dialogue II.

Un jour à la Comédie, je luy fis voir dans une Loge une femme, qui sans avoir une grande jeunesse conservoit un beau teint, bien naturel, & de beaux traits qui la rendoient plus agreable que ne l'est une fille de vingt ans. Cette femme, luy dis-je, a une véritable vertu, mais elle se sent toûjours,

&

& a quelque penſée de ſe remarier. Son fils, âgé environ de vingt-cinq ans, qui veut ſe marier auſſi, craint que le Mariage de ſa mere ne lui ſoit nuiſible, & c'eſt pour cela que pour la faire paroître âgée, il ſe laiſſe croiſtre la barbe; ſa mere ne le peut ſouffrir, & cette barbe eſt toûjours la cauſe de leur conteſtation. Enfin ils ont conclu l'accommodement, qui eſt que la mere donne par année cent francs à un Barbier, à condition qu'il ira tous les jours faire la barbe à ſon fils; & le traité s'execute.

Il me montra auſſi un homme de condition qui a beaucoup d'eſprit, & un peu plus de vivacité qu'il n'en devroit avoir. Un jour ſe trouvant dans une compagnie de gens ſages, qui parloient de certaines perſonnes qui avoient la mémoire heureuſe: La mienne, dit-il, eſt encore meilleure que

celle de tous ceux dont vous venez de parler. Comment cela, Monſieur, luy demanda un homme de la compagnie ? c'eſt répondit le jeune homme, que je me ſouviens fort diſtinctement d'avoir vû danſer ma mere dans un Bal avant qu'elle fuſt mariée. On ne peut ſe ſouvenir de plus loin.

Je luy dis que les François avoient l'injuſtice de croire les femmes fort portées à la fragilité. Si les hommes, repris-je, ne leur diſoient rien, elles demeureroient en repos. Il me ſouvient d'un bon mot que me dit un jour un homme de mérite : Les femmes, diſoit-il, ſont froides, elles ſont comme le beurre dans la poeſle, avant que ce beurre ſoit ſur le feu, il ne ſe fond point, & ne fait aucun bruit, mais pour peu qu'il ſente la chaleur, il petille ; que les hommes ne diſent aucune galanterie aux femmes, elles ne ſongent à rien, mais

qu'ils échauffent leur cœur par la tendreſſe, elles petillent, cela eſt naturel : mais c'eſt toûjours les hommes qui commencent à chercher noiſe, & qui penſent les premiers à les broüiller avec leur bonne réſolution.

Dans une Comédie Italienne Arlequin fait le perſonnage de Titus, & il recite les vers que M. Racine luy fait dire dans ſa Bérénice: Arlequin tourne ces vers en plaiſanterie, non pas pour les cenſurer, mais en les appliquant à un ſujet Comique. Quand les Italiens joüerent cette Comédie, M.... qui a fait quelques Tragedies avec ſuccès, ſe mit en très-mauvaiſe humeur contre eux, *Quel abus*, diſoit-il, *de ſouffrir que des Bâteleurs rendent ridicules les ſentimens heroïques que les Auteurs s'attachent à mettre dans les Tragedies ! ſi on tourne en plaiſanterie ces ſentimens, où eſt-ce que le Roy trouve.*

ra des Miniſtres pour ſon Conſeil, & des Généraux pour ſes Armées ? Il faut eſtre bien Poëte, me dit Arlequin, pour avoir une telle imagination, & pour croire que les lumieres des Miniſtres, & que le courage des Généraux d'Armées ne ſe prend que dans les Pieces de Theatre. Monſieur Racine ne prit pas la choſe ſi fort à cœur, il vint à la Comédie, il y rit, & s'en retourna ſans le moindre reſſentiment.

Un jour un des amis de Monſieur de Vivonne luy demanda cent piſtoles à emprunter, il luy répondit qu'il n'avoit point d'argent : mais que s'il vouloit, il luy preſteroit une terre de vingt mil livres de rente. En parlant de Monſieur de Vivonne, il ajoûta la plaiſanterie qu'il dit à ſon Cheval, dans le temps que les François paſſerent le Rhein vers Tolus ; quand M. de Vivonne fut au

milieu du Fleuve, ſon Cheval fit un mouvement qui le penſa deſarçonner. Luy ſe retenant, *Au moins*, luy dit-il en riant, *ne t'aviſe pas de faire mourir un Amiral dans l'eau douce.* Il faut avoir l'eſprit bien préſent & bien ferme, pour plaiſanter dans un pareil danger.

A propos de guerre, ajoûta-t'il, vous vous ſouvenez de la derniere action qui ſe paſſa en Flandres, il y a quelques années; Oüi, luy dis-je, je m'en ſouviens. Un jeune homme de qualité, reprit-il, âgé au plus de dix-ſept ans y fit des choſes aſſez remarquables, après l'action il en voulut faire la Rélation, & il l'envoya à Paris à un de ſes amis: Il avoit écrit cette Relation le mieux qu'il avoit pû, cependant elle n'eſtoit point exacte, & même il y avoit des choſes oppoſées qu'on ne pouvoit accorder. Un homme de qualité, & aſſeurément de beaucoup d'eſprit,

l'ayant leuë, & ne pouvant comprendre certains endroits : *En verité*, dit-il, *M. de ..... devoit ſe contenter de mediter l'action où il a eſté, & non pas l'écrire : Ceſar n'écrivit ſes Commentaires que longues années aprés avoir fait ſes Conquêtes.*

Le meſme homme de qualité ſe trouvant dans une compagnie où un de ſes amis juroit ſouvent en racontant une choſe qui luy eſtoit arrivée ; cet homme de qualité, dis-je, luy dit en riant, que ces juremens ne faiſoient rien à l'Hiſtoire ; Ce ſont, luy dit ſon amy, les ornemens du diſcours : *Hé, Monſieur le Comte*, luy dit-il d'un ton grave, *ne voyez-vous pas que vous mettez tout en ornemens ?*

Un jour parlant des gens qui aimoient le jeu, je luy dis que j'avois connu une femme qui aimoit ſi fort à joüer, & qui en même temps eſtoit ſi avare, qu'elle pouſſa l'avarice au delà du tombeau. Cette

femme, ajoûtay-je, tombant malade à la campagne, dans un Village où elle avoit beaucoup de bien, fit venir le Curé, à qui elle proposa de joüer, le Curé qui joüoit volontiers aussi, receut la proposition avec plaisir. Ils joüerent tous deux, & le Curé perdit; aprés luy avoir gagné son argent, elle luy proposa de joüer contre luy les frais de son enterrement, en cas qu'elle mouruſt, il les joüierent, & le Curé perdit encore. Elle l'obligea de luy donner une promesse pour argent prêté, de la somme à laquelle ils taxerent au moment ses frais funeraires. Cette femme se sentant plus mal remet cette promesse à son fils, & elle mourut huit ou dix jours après. Le Curé l'enterra gratuitement en retirant sa promesse.

Un jour je rencontray Arlequin au Palais à la Grand'-Chambre, où l'on plaidoit pour une Reli-

gieuſe, que ſes parens avoient obligée d'entrer dans un Monaſtere. Je diray ſon Hiſtoire, mais auparavant je vais raconter celle d'une autre Religieuſe que j'appris d'Arlequin au ſortir de l'Audience. Vous verrez, me dit-il, la prudence admirable d'un Evêque.

Dans une ville d'Italie, une jeune fille, belle & bien-faite, & pour cela haïe de ſa mere, qui eſtoit veuve, & qui avoit encore des Amans, fut contrainte d'entrer dans un Monaſtere, & de prendre l'habit pour ſe délivrer des mauvais traittemens qu'on luy faiſoit tous les jours. Sa mere aimoit un Gentilhomme bien fait, & elle eut l'imprudence de l'envoyer à ſa fille, pour la porter à faire des vœux; cette mere croyoit que ce Gentilhomme s'acquitteroit bien de la Commiſſion pour ſon intereſt particulier, puiſqu'elle

le vouloit épouſer, & luy donner tout ſon bien. Un jour que le Gentilhomme preſſoit cette fille de s'engager dans la Religion, elle luy demanda les larmes aux yeux, pourquoy il vouloit qu'elle ſe ſacrifiaſt à une maniere de vie pour laquelle elle avoit de l'horreur, & continua de luy parler avec tant de force que l'homme fut attendri, ſur tout quand elle luy dit qu'elle ſçavoit que ſa mere l'aimoit, & que c'eſtoit elle ſeule qui ſe trouvoit la victime de leur amour. Le Gentilhomme luy propoſa un expédient, qui eſtoit de l'épouſer; elle fut d'abord ſurpriſe de la propoſition, un moment après elle y conſentit, mais d'une maniere à faire croire au Gentilhomme que c'eſtoit moins par inclination, que pour ſe tirer de l'état où elle eſtoit. Ils convinrent que la nuit ſuivante il luy jetteroit par deſſus les murailles du

Jardin un habit d'homme, qu'elle le prendroit dans sa Cellule, qu'il l'attendroit pour la recevoir, & qu'il la conduiroit dans un lieu de seureté, où ils pourroient achever leur dessein; la chose fut ponctuellement executée, à la conclusion près. Quand cette fille fut au pouvoir du Gentilhomme, il la deshonora, & ensuite il fut frappé d'un remords secret qu'il ne put vaincre. Il feignit d'avoir oublié sa bourse à son logis, & luy dit de l'attendre au même endroit. La fille attendit, mais voyant que l'Aurore commençoit à paroistre, & que le Gentilhommme n'estoit pas revenu, elle crut, comme il estoit vray, qu'il avoit fait des reflexions aux suites fâcheuses de son enlevement, & qu'il l'avoit abandonnée. Voici le moyen dont elle s'avisa pour reparer sa faute. Elle alla au Palais de l'Evêque, & demanda à parler à luy, son

Maiſtre de Chambre dit que ce n'eſtoit pas l'heure de le voir. Elle preſſa & redoubla ſi fort ſes empreſſemens, en faiſant entendre qu'il s'agiſſoit d'une affaire de grande conſéquence, que le Maiſtre de Chambre crut à propos d'éveiller l'Evêque, à qui il dit qu'un jeune homme preſſoit fort pour luy parler d'une choſe très-importante. On le fait entrer; quand elle fut dans ſa chambre, elle le pria de faire ſortir tous ſes gens; ſe voyant ſeule elle ſe jetta à ſes pieds pour ſe confeſſer & luy raconta ſon avanture, le conjurant d'avoir ſoin de ſon honneur & de ſon ame. L'Evêque qui avoit de la vertu & de la prudence, voyant que la choſe venoit preſque d'arriver, & qu'elle ne pouvoit eſtre ſçûë de perſonne, fit mettre au moment les chevaux à ſon carroſſe, & la mena au Couvent, où aucune Religieuſe n'é-

toit encore levée ; il ordonna à la Portiere, ſous peine d'excommunication, de ſe retirer dans ſa Cellule, ſans dire mot à perſonne. Quand l'Evêque fut ſeul & maître de la porte, il fit deſcendre la fille, qui attendoit dans le Carroſſe, il la mena en ſa Cellule, où il luy fit quitter les habits d'homme, & les ayans mis ſous ſon manteau, il remit les clefs à la Portiere, & s'en retourna à ſon Palais, ſans dire à qui que ce ſoit un mot de ce qu'il venoit de faire. La choſe demeura toûjours ſecrette, juſqu'à ce que cette fille, qui dans la ſuite fut remiſe en liberté par le Pape, l'apprit elle-même à quelques-uns de ſes parens, qui de l'un à l'autre répandirent l'hiſtoire dans toute la Ville. Ce qui eſt ſingulier, ajoûta Arlequin, c'eſt que le Gentilhomme, qui avoit donné lieu au déguiſement, preſſé de ſa mauvaiſe action, ſortit de

la Ville, & entra peu de temps après dans un Ordre, où il a toûjours veſcu ſagement.

Lorſque nous fuſmes arrivez chez lui : racontez-moy préſentement, ajoûta-t'il, l'hiſtoire que vous m'avez promiſe. Je l'ay leuë, luy dis-je, dans un Livre qui paroiſt depuis quelques années, & j'ay trouvé un homme de mérite, qui a connu les perſonnes à qui les avantures ſont arrivées, qui m'en a dit des circonſtances qu'on a oubliées, & qui cependant me paroiſſent fort ſingulieres, vous en allez juger.

Dans une Ville de France, une Religieuſe âgée d'environ vingt-deux ans, qui avoit eſté forcée par ſes freres de prendre cet engagement, trouva moyen une nuit de ſe ſauver de ſon Monaſtere; elle vint à Paris habillée en fille du monde, & ſe plaça par une rencontre heureuſe chez la femme de l'Ambaſſadeur d'Angleterre.

Elle ſuivit ſa Maiſtreſſe à Londres, & comme elle eſtoit jolie & bienfaite, à peine y fut-elle arrivée qu'elle y eut un Amant. C'étoit un jeune homme de famille, Proteſtant, avec un bien médiocre, il la demanda en Mariage & elle y conſentit. Environ ſix mois après le mari tomba malade, les Miniſtres le venoient voir tous les jours, & l'exhortoient à eſtre fidele dans ſa Religion. Leurs viſites faiſoient de la peine à cette femme, qui avoit dit à ſon mari avant le mariage, qu'elle eſtoit Catholique. Elle réſolut un jour qu'elle ſe trouva ſeule avec luy, de luy marquer la douleur qu'elle avoit de le voir mourir dans l'Hereſie, & comme elle vit que ſon mari l'écoutoit, elle luy dit tant & de ſi bonnes raiſons, & le Ciel benit ſi fort ſon deſſein, qu'il connut ſon erreur ; & ſoit par complaiſance, ou par un véritable

deſir de ſe convertir, il fit peu de jours après une abjuration ſécrette entre les mains d'un Aumônier de la Reine d'Angleterre. Cet homme eſtoit jeune, ſon âge, & ſon bon tempéramment le tirerent de danger, il revint en convaleſcence, & enfin dans une parfaite ſanté. Alors il voulut vivre avec ſa femme comme auparavant. La femme luy dit qu'elle luy alloit découvrir un ſecret qui le ſurprendroit, & là deſſus elle luy dit qu'elle eſtoit Religieuſe, Profeſſe dans un Couvent de France, d'où elle s'eſtoit ſauvée, ajoûtant que ſes parens l'avoient portée par des violences à cet engagement, que même ils avoient précipité ſa Profeſſion avant l'âge, qu'elle avoit entre les mains les preuves de ce qu'elle diſoit, & que s'il vouloit la mener à Rome elle ſe feroit relever de ſes vœux par le Pape. Cet homme fut fort étonné de ce

qu'il entendoit : mais comme il eſtoit Catholique, il vécut ſagement avec elle. Eſtant à Rome elle préſenta une Supplique au Pape, qui déclara ſes vœux nuls ; après cela ils revinrent tous deux à Paris, prétendant entrer dans la portion du bien qui leur appartenoit. Comme elle eſtoit à Paris à conſulter des Avocats, pour ſçavoir quelle voye elle devoit prendre pour ſoûtenir ſon droit, elle apprit que ſon frere & ſon beau-frere, qui tenoient le bien entier, avoient eu des conteſtations ſur quelques intéreſts, qu'ils en étoient venus à des paroles fâcheuſes, & enſuite aux mains, qu'ils avoient tiré l'épée, & qu'ils s'étoient tuez ſur le champ. Je veux croire qu'elle fut touchée de ce malheur, qui neanmoins la mit en poſſeſſion d'un bien dont on l'avoit chaſſée. Elle le poſſede encore tranquillement avec ſon ma-

ri,

ri, qui vit avec elle dans une grande douceur.

J'ay connu cette fille, me dit Arlequin, elle eſtoit aimée tendrement d'un jeune homme pour qui elle n'avoit aucun penchant. Lorſqu'elle ſe retira dans le Couvent, elle ne voulut point luy faire connoiſtre qu'elle y eût eſté forcée par ſes parens; mais bien qu'en prenant ce party elle ſuivoit ſon inclination. Cet Amant en eut un chagrin mortel, il vit bien qu'il ne luy ſeroit plus permis de la voir; c'eſt pourquoy il chercha tous les moyens de luy faire tenir de ſes Lettres. Un jour entre autres il luy envoya de fort beaux vers qu'il avoit fait ſur ſa retraite. Je les ay encore, me dit-il, en les allant prendre dans ſon cabinet, & je crois que vous les lirez avec plaiſir. Il me les donna, & je lus.

DAMON A OLYMPE dans un Convent.

VOus que Dieu fit exprès pour l'ornement au Monde,
Charmante Olympe, vous dont l'esprit & le corps
Epuiserent tous les trésors,
Pourquoy démentez-vous sa sagesse profonde ?
Et pourquoy dès vostre vivant
Vous aller enterrer dans le fonds d'un Couvent?

Avez-vous des plaisirs dans ce lieu Solitaire
Qui conviennent à vos beaux jours ?
Y trouve-t'on les Jeux, les Ris & les Amours ?
Est-il là des Galants qui cherchent à vous plaire ?
Entendez-vous souvent ces discours, ces soupirs
Qui flatent si bien les desirs
D'une fille à l'âge où vous estes ?
Les Beguines parfois content-elles fleurettes ?
Sçavent-elles causer de tendres embarras ?
Enfin dans ces tristes retraites
Avez-vous reconnu l'effet de vos appas ?
Ciel ! qui n'auroit pitié des pertes que vous faites.

Car enfin ces momens si chers, sitôt passez,
Et dont mille Amans empressez
Pourront demander compte avec tant de justice,
Helas, sont employez aux entretiens fâcheux
Ou de quelque sotte Novice,
Trop jeune pour sentir tout le poids de ses vœux,
Qui croit que le plus rude est de dire l'Office,

Ou pour un plus cruel ſupplice,
De quelque Mere au front hideux,
En qui ſoixante ans de Cilice
Auront à peine éteint les feux,
Et qui vous parlera d'en faire un ſacrifice
Comme de quelque effort qui peze un jour ou deux.

Si dans le plus beau de noſtre âge,
Le cœur ſçait peu gouter les converſations,
Un eſprit qui du monde a déja quelque uſage,
Ne ſe plaiſt gueres davantage
Aux eſtranges expreſſions
Dont les devots ont orné leur langage;
Vous n'entendez parler que de componctions,
De ſyndereſſes, d'onctions,
D'attritions, de tribulations,
Il faut à chaque mot des explications.

Enfin pour reſpirer des Sermons de vos Meres,
Toûjours triſtes, toûjours ſéveres,
Et que l'on entend trop ſouvent:
Si vous cherchez les filles du Couvent,
Qui n'y ſont que Penſionnaires,
Vous n'en eſtes de gueres mieux:
Toutes y ſont en dépit d'elles.
Toutes l'eſprit rempli des cauſes trop cruelles,
Qui les releguent en ces lieux,
En rendent le ſéjour encore plus ennuyeux.
Les unes en pleurant des Amans infideles,
Les autres des Amans qu'on crut trop dangereux,
Ou peut-eſtre, helas, trop heureux.

Encore le ſort de ces dernieres,
Eſt plus doux que le voſtre en toutes les manieres,

Et leur cœur peut s'entretenir,
De ce qui les oblige à faire pénitence ;
Mais vous ne trouvez point dans vostre souvenir,
Ce doux sujet de repentance.

Or puisque vous n'avez ni plaisir, ni raison
Qui vous y flatte, ou qui vous y retienne,
Sortez donc de cette prison.
Car que ce soit simplement l'Oraison,
Je vous crois trop bonne Chrestienne,
Mais il n'en est pas la saison,
Il est temps pour tout dans la vie,
Lorsqu'on n'a qu'environ vingt ans,
Il faut joüir des biens où l'âge nous convie.
On ne doit point risquer la retraitte en ce temps.
On outre la sageſſe en cet effort extrême,
La jeuneſſe a des droits dont on doit s'aquiter,
Et la Magdelaine elle-même
Joüit long-temps du monde avant de le quitter.

Heureuſe une fille innocente,
Elevée au Couvent dès l'âge de dix ans,
Qui n'eut jamais les objets trop preſens,
Pour y ſentir naiſtre une pente !
Qui d'un heureux tempérament,
N'a point cet eſprit vif qui penetre aiſément ;
Que la nature enfin peut ſouffrir ignorante.

Formée au zele ſaint que l'on prêche en ce lieu,
Quand d'autres mouvemens pourroient troubler ſon ame,
Elle ſçait ſe tromper à l'ardeur qui l'enflamme,
Et fait tout rapporter au ſeul amour de Dieu.

Elle n'a point à se deffendre
Des charmes trop pressans de son ressouvenir,
Un Eloge flateur, des serments, un air tendre,
Un desordre, un transport qu'on eut peine à punir,
Sont-ce-là des objets qu'on en puisse bannir ?

Enfin son esprit imbécile
Ne se sent jamais dégouté
De l'indolente obscurité
Qui regne dans ce triste azile.
Mais entrer au Couvent sans ces précautions,
C'est mesler le saint au profane.
Toûjours la guimpe ou la sultane
Couvrent les mêmes passions.
On a beau fuir un objet trop aimable,
On l'aproche du cœur en l'éloignant des yeux,
L'Imagination le saisit toûjours mieux.
La distance le rend encore plus agréable.
Rentrez au monde, Olympe, il est moins redoutable,
Qu'il ne le paroist de ces lieux.

Ces Vers son admirables, luy dis-je, en les luy rendant, & vous venez de m'aprendre des circonstances de la vie de cette fille que je ne sçavois pas encore.

Puisque nous sommes en humeur de dire des histoires, reprit Arlequin, il m'en vient dans la

mémoire une qui eſt arrivée à l'Opéra, & que j'ay veuë. Le lieu de l'avanture vous fait bien juger qu'elle eſt différente des deux que nous venons de raconter, elle eſt plaiſante : La voici ; Une Dame âgée d'environ ſoixante-deux ans, aimoit P..... une autre à peu près de même âge, aimoit l'E..... & un bon griſon qui approchoit ſoixante-dix-ſept ans, eſtoit amoureux de la R..... Ces trois perſonnes alloient à toutes les repréſentations de l'Opera, chacun pour y voir l'objet de ſa paſſion, & ils ſe mettoient au Paradis. Un jour ſe trouvans tous trois près l'un de de l'autre, P..... vint à danſer une entrée, ſa danſe tranſporta ſa Maîtreſſe de ſoixante-deux ans, qui ne pouvoit s'empeſcher de ſe récrier d'admiration, & qui demandoit, *S'il y avoit encore un Mortel ſur la terre qui dançaſt comme luy?* Ses applaudiſſemens trop conti-

nuez incommodoient l'autre Dame, qui aimoit l'E..... cependant elle ne disoit mot : mais quand elle entendit encore placer P..... au dessus de tous les mortels, elle ne put tenir contre l'emportement amoureux de cette femme, à qui elle répondit avec aigreur, *Qu'il falloit que l'E..... ne fust pas au monde ;* les voilà toutes deux à s'échauffer de paroles, & à se dire des injures, qui retomboient sur leurs Amans ; l'une disoit que P..... n'estoit qu'un mauvais baladin, & que l'E..... dansoit en homme de qualité ; l'autre ne parloit pas mieux de l'E..... Le bon grison, dont je vous ay parlé se trouvoit au milieu de ces deux femmes, & il estoit étourdy de leur contestation, il les voulut faire taire, les traitans toutes deux de folles, de s'imaginer que l'on vinst à l'Opera pour voir des danseurs de Village. Il pré-

tendoit luy, qu'on n'y devoit aller que pour entendre chanter & pour admirer la R..... Ces deux femmes ſe voyant injuriées ſe mirent contre le griſon, chacune le tirailloit d'un coſté, luy ſe deffendoit de ſon mieux; elles luy arracherent ſa Perruque, & la jetterent dans l'amphitéatre; & luy, jetta leurs Commodes dans le partere. Le tintamarre augmenta ſi fort, que l'Opera ceſſa, toutes les Loges ſe réjoüiſſoient de la Scene que ces trois perſonnages leur donnoient dans le Paradis. Le Parterre accompagna le ſpectacle de cris & de ſifflets, qui firent un bruit épouventable. Lully qui vivoit encore, monta au Paradis pour ſçavoir la cauſe de la conteſtation, après quoy eſtant revenu ſur le Théatre, il dit à l'E.... à P.... & à la R..... d'aller accorder trois perſonnes, qui ſe vouloient égorger pour eux; enfin le bruit

bruit eſtant ceſſé, on continua l'Opera, pendant lequel on entendoit de temps en temps un reſte de colere amoureuſe, qui ne s'éteignoit point dans le cœur de ces trois Amans.

Voilà, luy dis-je, une plaiſante Hiſtoire ; J'aurois bien voulu eſtre ce jour là à l'Opera, J'en aurois bien ry. Cependant à travers tout le ridicule qu'il y avoit dans leurs emportemens, je trouve qu'ils rendoient juſtice chacun en particulier au mérite de ces trois Acteurs. J'ai connu un homme qui avoit pour Loüiſon M.... la même paſſion que ce bon griſon avoit pour la R... mais ſans en faire aucun éclat. Il ne pouvoit ſe laſſer de la voir, de l'entendre & de l'admirer. Son chant luy ſembloit plus agreable que celuy des Roſſignols, & je me ſouviens encore des vers qu'il luy envoya le jour de ſa feſte. Ils eſtoient accompa-

gnez d'une petite boëte de vermeil doré, dans laquelle il y avoit de la mangeaille de Rossignols. Les voici:

A MADEMLLE LOÜISON M.....
En luy envoyant le jour de sa Feste de la mangeaille de Rossignol.

DAns le temps des Métamorphoses,
Il arrivoit d'étranges choses,
On dit que malheureusement
Une certaine Demoiselle
Que l'on appelloit Philomelle,
S'y vit en Rossignol changée en un moment.

Que ce soit Fable, ou que ce soit Histoire,
On en croira ce qu'on en voudra croire;
Mais il est bien certain qu'on a vû de nos jours
La métamorphose à rebours.
Oüi, dans le tems, dis-je, où nous sommes,
Quand l'aimable Loüison de sa charmante voix,
Veut bien faire parmi les hommes,
Ce que les Rossignols ne font que dans les bois,
On croit avec bien moins de peine
Qu'elle est un Rossignol sous une forme humaine.

Quant à moy je le crois tout net:
Or de cette Loüison c'est aujourd'huy la feste,
Il luy faut offrir un bouquet.
Et sur ce que j'en crois je me suis mis en teste

Que celuy-ci ſeroit ſon fait,
Et la choſe eſt fort vrai ſemblable,
Puiſqu'on y voit meſlé l'utile & l'agréable.
N'offrir que des Fleurs ſeulement,
Le preſent ſeroit trop vulgaire,
Et pour ſortir de l'ordinaire,
J'y meſle un aſſaiſonnement
Qui doit luy plaire apparemment;
Car c'eſt des Roſſignols la plus exquiſe chere.
Cœurs de Mouton, Perſil, & Jaune d'œufs,
C'eſt leur ragout le plus délicieux,
Je n'ay pas crû pouvoir mieux faire.

Il faut pour apreſter ce repas excellent,
Faire un hachis du cœur, & meſler tout enſemble,
Mais je luy laiſſe faire, & fais bien ce me ſemble:
Faire une ſauce aux cœurs eſt bien mieux ſon talent;
Mais ſi par la même avanture
Qui la fit changer de nature,
Son gout s'eſtoit rendu quelque peu different:
Que quelque cœur humain luy parût plus friant,
La choſe changeroit de face,
Ce bouquet auroit moins de grace:
Mais le malheur n'en ſeroit pas fort grand,
D'autres cœurs de bon cœur ſe mettroient à ſa place.
Pour un ſi glorieux repas,
Quel eſt le cœur qui ne s'offriroit pas?

Vous m'avez fait plaiſir, me dit Arlequin, & ſi je ne craignois de

vous incommoder je vous demanderois une coppie de ces Vers. Je les luy promis.

Dans ce temps-là nous viſmes paſſer une bonne femme qui avoit près de cent ans ; Arlequin la ſalua. Après qu'elle fut paſſée, il me dit que ſon mari avoit eſté Cocher de la Reine Marie de Medicis. Il me raconta une plaiſanterie qui luy eſtoit arrivée il n'y avoit pas long-temps. Elle loge à la ruë Taranne, continua-t'il, dans la maiſon d'une perſonne de mérite. Un ſoir à l'entrée de la nuit, un homme de qualité alloit rendre viſite à cette perſonne, & pendant qu'un de ſes laquais frappoit à la porte, l'homme s'aviſa d'abaiſſer la portiere de ſon Carroſſe & de faire de l'eau ; cette bonne vieille entendant frapper un grand coup courut ouvrir avec ſa chandelle & ſon baſton. En ouvrant le hazard fit que l'homme

de qualité, qui n'avoit pas encore achevé, luy piſſa ſur le viſage; elle outrée de l'affront, levant ſon baſton l'attrapa à la teſte, & luy fit tomber ſa perruque. Cela fit grand bruit, la Maiſtreſſe de la maiſon deſcendit pour en apprendre la cauſe, la bonne vieille luy racontant l'avanture : *J'ay veſcu*, diſoit-elle, *quatre-vingt-dix-ſept ans, s'il a plû à Dieu, & Dieu me garde, je n'avois jamais rien vû de ſemblable;* & en diſant cela elle mettoit ſes lunettes ſur le nez, comme ſi elle euſt dû encore revoir la même choſe.

Dialogue III.

Une autre fois en parlant d'un Devot à grimaces. Ce Devot, me dit-il, ſe trouvant dans une Ville de Guyenne, où il venoit d'arriver une Troupe de Comédiens, fit tous ſes efforts pour empeſcher qu'ils ne joüaſſent, & n'en pouvant venir à bout, il fut prier le

Juge de la Ville de venir disner avec luy, afin de l'empescher d'aller à la Comédie, le Juge le luy promit, sans prétendre luy tenir parole. Comme six mois après, ce Devot, pour augmenter sa réputation, racontoit à un de ses parens, les efforts qu'il avoit faits pour empescher que les Comédiens ne joüassent, & qu'il luy dit le manque de parole du Juge; Vrayment mon cousin, luy dit son parent, ce Juge vous connoissoit mal, de ne pas vous préferer à une Troupe de Comédiens.

Estant le même jour avec luy à la Comédie, il me fit remarquer dans une Loge un homme de consídération, qui aimoit depuis longtemps une femme âgée, laide, & d'une naissance fort douteuse & fort incertaine. Cependant, me dit-il, il a une femme, jeune, belle, riche, & de bonne Maison, qu'il ne peut regarder. Pour la re-

galer, il luy dit tous les jours que ſi elle n'eſtoit pas ſa femme, il feroit tout ſon poſſible pour avoir ſes bonnes graces, mais que l'ayant épouſée, il ne pouvoit aimer comme un plaiſir, une choſe qui ne luy donnoit point de peine; c'eſt le langage qu'il luy tient; neanmoins voici ce qui luy arriva avec elle ces jours paſſez. Le mari a la veuë fort baſſe, il ſe trouva aux Tuilleries avec un de ſes amis, pour faire ce qu'on y fait, qui eſt de cenſurer les habits, la beauté, l'air, & tres-ſouvent les mœurs, & la conduite. Ce mari cenſuroit comme les autres, & ne trouvoit ce ſoir-là aucune femme digne de ſes regards. Comme il parloit avec ſon ami, il en paſſa une très-belle & très-bien faite à ſon gré, qu'il ne connut point, & qui eſtoit ſa femme. Son ami la ſalua, & l'autre luy demanda s'il la connoiſſoit; cet ami, qui eut envie de ſe

divertir, luy dit que c'eſtoit une Provinciale qu'il avoit veuë autrefois à Montpellier, & qui eſtoit venuë ici pour plaider contre ſon mari qui avoit d'autres inclinations. Il approuva le deſſein de la femme, il dit qu'elle eſtoit trop jolie pour vivre avec un tel animal, & en même temps il offrit de la ſervir de ſon crédit, & de ſa bourſe, après quoy il preſſa ſon ami de le préſenter à elle pour la ſaluer. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficulté, luy diſant que cette femme eſtoit fort retirée, que ſon mari la faiſoit épier, & que la moindre viſite qu'elle recevroit d'un homme, ſeroit un préjugé contre elle de ſa mauvaiſe conduite, cependant que pour le ſatisfaire, il alloit luy demander ſi elle agréroit ſes offres & ſes complimens. Au moment il alla raconter à la Dame tout ce que ſon mari venoit de

luy dire, ſans oublier l'ardeur qu'il ſentoit pour elle, la prenant pour une femme de Montpellier. L'ami revint, & luy dit, qu'elle eſtoit trop heureuſe de trouver un homme comme luy, qui vouluſt entrer dans ſes intéreſts. Là-deſſus, il courut luy faire beaucoup de mauvais complimens, qu'elle écouta ſa coëffe baiſſée pour n'être pas ſi-toſt reconnuë, & pour faire durer plus long-temps la Comédie. Enfin elle ſe découvrit le viſage, & il reconnut ſa femme. Elle le railla ſans luy donner le temps de luy répondre. Les Dames qui eſtoient avec elle le plaiſanterent à leur tour, & ce jour, contre ſon ordinaire, il entendit aſſez raillerie. Il trouva ſa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'oſa faire paroiſtre ſa tendreſſe. Voici ce qu'il fit; Il quitta ſon ami, & courut chez luy: il fit auſſi-toſt appeller ſes gens pour

le mettre en robe-de-chambre, & en bonnet de nuit; puis il dit à un d'eux de courir aux Tuilleries dans une telle allée, où ſa femme ſe promenoit, & de luy dire qu'il avoit une affaire très-importante à luy communiquer. Le valet-de-chambre, qui ne ſçavoit rien de l'hiſtoire, s'acquita de la commiſſion. La Dame craignant qu'il ne luy fuſt arrivé quelque choſe de fâcheux, demanda ſi ſon mari eſtoit ſeul, il luy dit qu'il eſtoit en robe-de-chambre & en bonnet de nuit; toutes ces femmes ſe mirent à rire, & devinerent d'abord dequoy il s'agiſſoit. Elles allerent toutes enſemble voir le mari, qu'elles recommencerent à railler comme auparavant. Elles voulurent faire une nouvelle Nopce, & on prépara un ſouper magnifique, après quoy on coucha la Mariée avec autant de cérémonies que la premiere nuit

de ſon Mariage. Le lendemain ce mari retomba dans le dégouſt pour ſa femme, avec qui il vit pourtant honneſtement, mais ſans luy donner aucune marque d'inclination. Le jour après il alla voir ſa Maiſtreſſe, qui ſçavoit l'avanture ; à peine fut-il entré, qu'elle prit des pincettes, avec quoy elle le pourſuivit dans ſa chambre, le menaçant de l'aſſommer s'il ne luy juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité, il le jura à genoux, & ſa repentance finit la conteſtation ; auſſi, luy dis-je en riant, il faut eſtre bien coquet, & avoir le cœur bien tendre pour aimer juſqu'à ſa femme. Vous debitez-là, reprit-il, une morale aſſez commode, c'eſt dommage que les gens mariez ne ſoient inſtruits de ces maximes ; ils vivroient joyeuſement enſemble, & chacun auroit ſes petites intrigues pour éguiſer ſon gouſt,

& pour tenir toûjours ſon cœur en haleine.

Ecoutez-moy, repris-je, il vient de me tomber dans l'eſprit une hiſtoire d'un bon mari. Ce mari n'entroit jamais chès luy qu'il ne fiſt grand bruit, afin de donner le temps à ſa femme de faire cacher ſon Amant. Un jour elle avoit mis ſa Demoiſelle en ſentinelle ſur le Perron. Cette fille s'amuſoit avec le Maiſtre d'Hoſtel; (car chacun a ſes affaires en ce monde;) pendant qu'ils cauſoient enſemble, le mari vint, & trouvant la Demoiſelle ſurpriſe, & fort embarraſſée de le voir, il s'en retourna ſans entrer dans la chambre de ſa femme, de peur de tomber dans l'avanture du *Curieux Impertinent*. Mais quand il revint le ſoir, il l'avertit de mettre une ſentinelle plus attentive; ſi je fuſſe entré tantoſt dans voſtre chambre, luy dit-il, nous nous ſerions

donné vous & moy une plaiſante Scene.

Je viens de me ſouvenir, me dit Arlequin, de quelques Vers qui regardent la froideur que les maris ont pour leurs femmes. Ces Vers furent faits à Bourbon par un homme d'eſprit, qui prenoit les eaux, il mena avec luy ſa femme, qui eſt toûjours belle. Un malade, homme de qualité, mit pour elle quelques Vers à la fin d'un Sonnet, à quoy le mari répondit par ceux que je vous diray dans un moment, mais il faut vous dire auparavant que le mari commença par faire le Sonnet que vous allez voir ſur la vie ennuyeuſe qu'on mene à Bourbon pendant qu'on y prend les eaux.

SONNET.

Toûjours boire ſans ſoif, faire mauvaiſe chere;
Du Medecin Grifet demander le conſeil,
Voir de mille perclus le funeſte appareil,
Se trouver avec eux compagnon de miſere,

Si-toſt qu'on a diſné, ne ſçavoir plus que
faire,
Eviter avec ſoin les rayons du Soleil,
Se garder du ſerain, réſiſter au ſommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire.

Quoy qu'on meure de faim, n'oſer manger
ſon ſou,
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Deſſous un robinet auſſi chaux que la braiſe,

Ne manger aucun fruit, ny paſté, ny jambon,
S'ennuyer tout le jour aſſis dans une chaiſe,
Voilà, mes chers amis, le plaiſir de Bourbon.

Le malade de qualité dont je vous ay parlé, voyant ce Sonnet, & penſant que le mari ſe plaignoit injuſtement de la vie ennuyeuſe qu'il menoit à Bourbon, & de la mauvaiſe chere qu'il y faiſoit, répondit par un Sonnet, dont voici les ſix derniers Vers,

Ces contraintes pour vous n'ont rien de cha-
grinant,
Certain ami par fois vous conſole en joüant;
Et quand vous vous plaignez de la mauvaiſe
chere,

Liſandre, c'eſt à tort, & vous n'y penſez pas,
On voit que vous avez un ſi bel ordinaire,
Qu'on feroit après vous encor de bons repas.

C'eſt à ces Vers, faits pour ſa femme, que le mari fit la réponſe ſuivante, dont le dernier dixain marque le dégouſt que l'on trouve ordinairement dans le Mariage.

Penſez-vous qu'on ſoit fort aiſe,
Tandis qu'on eſt à Bourbon,
De n'avoir ny pois, ny fraiſe,
De ne manger rien de bon,
N'oſer ſortir en campagne,
Voir ny valon, ny montagne,
Et toûjours le Medecin,
Qui preſque point ne vous quitte,
Et pour voir ſi l'eau profite,
Examine le baſſin.

Quant au petit ordinaire,
Par vous, Seigneur, tant vanté,
On dit qu'ici cette affaire,
Eſt contraire à la ſanté.
Mais d'ailleurs quoy que l'on s'aime,
Auſſi-toſt qu'on eſt à même,
On ſe laſſe de façon,
Qu'on laiſſe ſa terre en friche.
On quitte la tendre miche,
Pour le gros pain de cuiſſon.

D'où vient, luy demanday-je, ce travers dans l'eſprit des maris? C'eſt, me répondit-il, que

par tout où ils ne trouvent point de peine, ils ne trouvent point de plaiſir; c'eſt que le cœur eſt ſi déreglé, qu'il ne peut aimer les choſes permiſes; il ſemble qu'on bleſſe ſon gouſt de luy propoſer des plaiſirs légitimes: il ne veut pas qu'on les luy permette, il veut ſe les choiſir, & il veut les poſſeder par des voyes injuſtes. Son plus grand gouſt vient du mal qu'il y trouve, & il ſeroit inſenſible à tout, s'il n'avoit apporté en naiſſant, un fond de déreglement & de corruption.

Nous fuſmes interrompus par un Laquais du Marquis de Rhodes, qui venoit m'apporter une Lettre de la part de ſon Maiſtre. Quand il s'en fut allé, Arlequin me dit que ce Laquais paroiſſoit bien ſot; plus ſot, luy dis-je, que vous ne penſez, mais dans ſa ſottiſe, il a une naïveté fort plaiſante, vous l'allez juger.

Il y a quelque temps que ſon Maiſtre l'envoya de Verſailles à Paris pour je ne ſçay quoy ; il partit à ſix heures du ſoir, avec deux piſtolets dans ſes poches, deux autres dans les baſques de ſon juſte-au-corps, & une épée fort longue. Quand il fut au Bois de Bologne, il s'égara du chemin. A l'entrée de la nuit il apperçut de loin un Laquais, qu'il connut à la livrée eſtre au Comte de Rouſſy ; il l'appella, le Laquais l'attendit, & quand il l'eut joint, il luy demanda le chemin de Paris. Le Laquais du Comte de Rouſſy, qui ne put comprendre qu'un Laquais de Verſailles ne ſçuſt pas le chemin de Paris, prit la demande pour une injure, & luy diſant qu'il vouloit faire le plaiſant, il luy donna une douzaine de coups de baſton, & puis il continua ſon chemin ; l'autre receut les coups avec beaucoup de docilité. Un

moment après il rencontra un Païsan, qui se retiroit à Chaillot, & qui le laissa presque à la porte du Cours. En marchant il luy demanda si les Laquais de ce païs-ci estoient bien méchans, le Païsan luy répondit, qu'il croyoit qu'il y en avoit de bons & de mauvais. Je viens, luy dit l'autre, d'en trouver un dans le Bois de Bologne qui n'a gueres de civilité, & qui asseurément ne sçait pas vivre, il ne s'expliqua pas davantage. Quand il eut fait ses commissions à Paris, & qu'il fut retourné à Versailles, Monsieur de Rhodes qui parloit quelquefois avec luy pour se divertir, luy demanda s'il n'avoit trouvé personne en chemin? il luy répondit qu'il eust bien mieux valu, qu'il eust esté seul, il crut qu'il avoit esté volé; Non pas cela, luy dit-il: mais il m'est arrivé une avanture dont je me serois bien passé, il ne la vouloit

pas dire. Son Maiſtre, qui crut que ce ne pouvoit eſtre que quelque choſe de ridicule, le preſſa, & il la luy dit; quand il eut fini ſa narration, il luy demanda s'il n'avoit pas ſon épée & ſes piſtolets? A propos, luy répondit-il, vous m'y faites penſer, vrayment je les avois, mais je n'y ay pas ſongé; au moins, reprit-il, tu devois dire au Laquais du Comte de Rouſſy que tu eſtois à moy. Hé, oüy, dit-il, qui ſe ſeroit ſouvenu de voſtre nom, mais je l'avois oublié; Monſieur de Rhodes, qui juſqu'alors s'eſtoit retenu pour ſçavoir toute l'hiſtoire, éclata de rire. Cette avanture réjoüit toute la Cour, & je ne ſçay même ſi on n'en a point diverty le Roy.

Après que j'eus achevé ce conte, il m'en vient un dans l'eſprit, me dit-il, que je vous veux raconter. Vous connoïſſez Monſieur G... c'eſt un parfaitement honneſte

homme; il eut un jour envie d'aller à Verſailles, & il prit un Carroſſe pour toute la journée, c'étoit un Dimanche. En paſſant par Chatou devant la porte de l'Egliſe, voyant qu'on alloit commencer Veſpres, il deſcendit de Carroſſe, & entra dans l'Egliſe pour les entendre; il manquoit un Chappier, à cauſe que le Maître d'Ecole, qui avoit accoûtumé de porter la chappe, eſtoit tombé malade une heure auparavant. Le Cocher de M.... s'offrit pour remplir ſa place, il laiſſa ſon Carroſſe devant l'Egliſe, & Veſpres commencerent. Comme on les continuoit, il prit envie aux chevaux de s'en aller; on le vint dire au Cocher, qui ſans penſer qu'il portoit chappe, courut après pour les arreſter: ils eſtoient déja aſſez loin, mais enfin il les attrapa, & monta ſur ſon ſiege, toûjours avec ſa chappe pour les reconduire de-

vant la porte de l'Egliſe. Comme il revenoit, Monſieur le Card..... de..... s'en alloit en quelque endroit; il avoit alors un Cocher, apparemment fort ſimple, qui ayant toûjours oüi donner au Pape le nom de *Saint Pere*, s'eſtoit imaginé que ſes gens ne devoient le ſervir qu'avec des habits ſemblables à ceux que l'on porte dans les cérémonies de l'Egliſe. Comme ce Cocher vit venir l'autre avec une chappe, il s'arreſta auſſitoſt, & deſcendant de ſon ſiege il ſe mit à genoux; Monſieur le Card..... de..... mettant la teſte hors de la portiere luy demanda ce qu'il faiſoit en cette poſture: *Monſeigneur*, luy répondit-il, *je vois venir le Cocher du Pape, & je me ſuis mis à genoux pour recevoir ſa benediction.* Un moment après le Cocher à chappe, qui ſe haſtoit de venir finir Veſpres paſſa, & toute la compagnie rit de cette avanture.

Quand Arlequin eut fini le conte de M. G.... je luy demanday s'il connoiſſoit M..... il me dit que oüi, qu'il eſtoit parfaitement honneſte homme, & non ſeulement très-habile dans ſa profeſſion, mais d'un gouſt admirable pour les ouvrages d'eſprit. Ce n'eſt pas un homme ordinaire, il a le plus beau feu qu'on puiſſe imaginer, & il a fait pour le Roy des Vers pleins de penſées & d'expreſſions, qui ſoûtiendront bien l'idée avantageuſe que vous pourrez prendre de ſon mérite. J'ay oüi dire pluſieurs fois, repris-je, ce que vous me dites; je l'ay vû une fois en converſation, & la vivacité de ſon eſprit m'a donné une grande envie de le connoître particulierement. Il me récita quelques-uns de ſes Vers pour le Roy qui me firent grand plaiſir. Je n'ay pas ceux-là, me dit Arlequin, mais en voici d'autres qui

ſont fort jolis. Il envoye un petit chien à ſa Maiſtreſſe, voyez le conſeil qu'il luy donne pour ſe rendre agréable auprès d'elle.

Allez fidele Meſſager,
Rendre à Philis un tendre hommage,
Careſſez-là, mais ſoyez ſage;
Car c'eſt un cœur à ménager.
Si ſon accueil répond à voſtre attente,
Voſtre ſort fera des jaloux,
Et pourroit-on en avoir un plus doux,
Que de baiſer Philis, & qu'elle en ſoit contente?

N'eſt-ce pas, luy demanday-je de M. G... & de M. M... de qui le Seigneur..... diſoit qu'ils luy gâtoient l'accent françois; Vous ſçavez le conte. Pas bien, luy dis-je. Je vais vous le dire, reprit Arlequin, cet Italien eſtoit à Paris depuis huit jours, & il croyoit avoir déja l'accent François; un jour en parlant à une perſonne, *Son ſtato*, luy dit-il, *ſta matinu al bourreau per pigliar la carrozza di Verſaglia.* La perſonne à qui il parloit, luy dit qu'il faloit dire *bu-*

reau, & que le *Bourreau* estoit *Il Boia*; l'Italien rejetta la faute de sa mauvaise prononciation sur M. M..... & sur M. G.... *Quei gasconi che sono in casa*, dit-il, *mi guastano l'accento.*

Connoissez-vous M. Laurenzani, continua-t'il? oüi, luy répondis-je, c'est un homme qui a mille bonnes qualitez, & qui excelle dans la composition. Il estoit Maître de Musique de la Reine. Il est vray, reprit Arlequin, il faut que je vous dise sa rencontre avec Carlandré. Elle arriva quelques jours après la mort de la Reine. M. Laurenzani, par la mort de cette Princesse, perdit la Charge qu'il avoit chez elle, & cette perte l'affligeoit beaucoup. Dans ce temps-là Carlandré le rencontra dans la ruë, & luy trouva le visage fort abbatu. M. Laurenzani luy parla de sa perte, & dit plusieurs choses pour marquer combien

bien il estoit malheureux. Carlandré après l'avoir écouté assez longtemps avec un silence de compassion : *Ed à me ancora*, luy dit-il, *è arrivata una gran disgrazia. Che cosa è*, demanda Laurenzani ? *Niente, niente*, répondit Carlandré d'un air triste, en secoüant la teste. *Ma ancora*, reprit Laurenzani, *che cosa è ?* Carlandré se sentant pressé de luy dire sa disgrace, *Quelli diavoli di sorci*, répondit-il douloureusement, *mhanno mangiato un pezzo di mortadella, grande cosi.* Laurenzani surpris de la comparaison de la Mortadere avec la mort de la Reine, le quitta avec indignation.

N'avez-vous point oüi parler, continua Arlequin, de l'Abbé Butti ? Je le connoissois fort bien, luy dis-je, & ce fut M. de Marinis qui m'en donna la connoissance par une lettre qu'il luy écrivit en ma faveur. Et connoissiez-vous,

reprit Arlequin, l'Abbé Baglioni ſon bon amy ? Je les connoiſſois tous deux, luy dis-je, & j'ay receu mille honneſtetez de l'un & de l'autre ; je les allois voir régulierement trois fois la ſemaine, & je les ay trouvez très-agreables en converſation ; ſur tout, dit Arlequin, quand ils parloient françois : alors, repris-je, ils eſtoient charmans. Un jour, dit Arlequin, me trouvant avec eux chez une Dame de mérite qui avoit la taille bien faite, l'Abbé Baglioni qui prétendoit l'avoir encore plus belle, ſe leva tout droit, & ſe ſerrant par la ceinture ; *Madame*, luy dit-il, *je ne me Lue point ma, je vous aſſoure que je ſouis plus étroite que vous.* L'Abbé Butti voyant que ces paroles faiſoient rire ceux qui eſtoient préſens : *Che beſtia*, luy dit-il, *come parla franceſe, dite, dite, piu ſottile.*

Les François, luy dis-je, ſont

naturellement railleurs, & ils ne peuvent s'empeſcher de plaiſanter les Eſtrangers qui veulent parler leur langue. Les Italiens ne les raillent point quand ils parlent mal la langue Italienne, au contraire ils les corrigent volontiers & civilement, ſans leur faire la moindre plaiſanterie. Arlequin me dit qu'en effet les Italiens en uſoient ainſi, que cette civilité eſtoit attachée à leur nation, qui avoit receu des anciens Romains, comme par tradition, l'urbanité & la politeſſe. Je luy demanday ſi la langue Italienne eſtoit difficile à bien parler: Elle l'eſt beaucoup, me répondit-il, ce n'eſt pas que les regles faſſent de la peine à ſçavoir & à retenir; mais il y a une infinité de maniere de s'exprimer, qui n'ont que l'uſage, & on ne ſçauroit les apprendre que par une longue habitude; tant de douceur, des tours ſi délicats, & des

expreſſions ſi particulieres & ſi tendres. Enfin, ajoûta-t'il, je la trouve ſi difficile, que je connois peu d'Italiens mêmes qui la parlent avec toute ſa délicateſſe. Cependant, luy dis-je, il me ſemble que cette langue n'eſt pas admirable, elle ne s'explique pas naturellement & avec la ſimplicité pure & agréable, que heûreuſement l'on voit aujourd'huy dans la langue Françoiſe. La langue Italienne ne dit preſque jamais les choſes par leur nom, & d'une maniere claire & intelligible, ce ne ſont que des tours embaraſſez, & des périodes longues & obſcures qu'on ne peut entendre ſans des réfléxions. Cela a eſté autrefois, me dit Arlequin, les anciens Auteurs, & ſur tout les Poëtes, ſont tous remplis de métaphores & d'allégories: mais les Italiens qui parlent bien, & qui ont du diſcernement, n'écrivent plus aujourd'huy de cette manie-

re ; ils cherchent les mots propres & ſimples, ſans baſſeſſe, & ſe rendent intelligibles à tout le monde. Une belle femme parmy eux, ajoûta-t'il, eſt celle qui a des yeux noirs ou bleus, pleins de douceur & de vivacité ; un front & un nez bien fait, une petite bouche vermeil, des dents blanches, un tour de viſage rond ou un peu ovale, & un tein blanc, uni & vif, la taille belle & déliée, ainſi du reſte. J'aime mieux luy dis-je, une beauté comme celle-là, que les beaux viſages qui ont le front d'ivoire, la bouche de corail, des joües de lys & de roſe, des dents de perles, & pour cheveux un déluge d'or animé. Une telle beauté eſt un monſtre très-riche, mais ce n'eſt pas une belle femme, pas même en peinture. Il me ſouviens, ajoûtai-je, d'avoir lû autrefois dans un Auteur Eſpagnol une choſe bien extravagante qu'il fait dire à un

Amant paſſionné : Cet Amant ayant loüé ſa Maiſtreſſe par une infinité d'expreſſions outrées, dit qu'enfin lors qu'elle marche dans la Ville, il croit que *c'eſt le Soleil qui eſt deſcendu du Ciel en terre, & qui ſe promene dans les ruës de Madrit.*

Je vous prie, me demanda-t'il, de me dire d'où ſont venuës ces manieres de parler embaraſſées, qui font qu'on ne peut comprendre ce qu'on veut dire? Elles ſont venuës, luy dis-je, du mauvais gouſt des ſiecles paſſez, du peu de jugement, & du peu de diſcernement de nos peres, & principalement de certains eſprits faux, qui ſe veulent diſtinguer par un caractere ridicule, & par un jargon ſingulier, qui avec une prononciation affectée & fade, diſent des manieres de mots qu'ils ont choiſi, & qu'ils répetent cent fois dans une converſation d'un quart-d'heure, après

quoy ils ſuſpendent quelques momens leurs diſcours, comme pour ſe faire admirer, & pour donner le temps aux autres de ſavourer la douceur de leurs paroles. Ce ſont ces gens-là, ajoûtai-je, qui ont jetté dans les Langues les expreſſions obſcures que nous y avons veuës, & que les gens ſenſez n'ont pû ſouffrir.

Les femmes, me demanda Arlequin, ne ſe meſlent-elles point auſſi du jargon? Elles s'en meſlent, luy répondis-je, par converſation; comme vous dites ſur le Théatre, que vous pleurez par converſation avec les affligez. Les femmes ne ſont pas les premieres à chercher des expreſſions ſingulieres, mais elles les entendent dire aux hommes, & elles les rediſent. Je ſçay bien qu'il y en a qui ſe font une mode de langage, comme d'habits, & qui aiment la nouveauté dans les mots comme dans les

étoffes, elles ont un jargon pour chaque saison; mais cette extravagance n'est pas commune parmy elles. Je me trouvay ces jours passez avec une diseuse de beaux mots, qui mettoit à tout usage les mots d'*arranger* & d'*arrangement*, & ce qui me paroist extraordinaire, elle place cet arrangement jusques dans les couleurs des viandes qu'elle mange. C'est pour cela qu'elle aime à manger du lait & de la salade; parce que ces deux choses mettent dans son corps, le vert & le blanc, qui font un meslange de deux couleurs qui s'accordent bien ensemble. Elle ne veut rien manger de noir, de peur de sentir dans son estomach une couleur sombre qui l'empescheroit d'avoir le cœur gay: & quand ses amies la veulent bien régaler, elles ont un soin particulier de luy donner des choses, qui non-seulement fassent plaisir à son

gouſt, mais auſſi qui ſoient colorées de maniere, que leurs couleurs entrant enſemble dans ſon eſtomach puiſſent faire un arrangement agréable.

En vérité, me dit Arlequin, j'aurois pris tout ce que vous venez de me dire pour un conte fait à plaiſir; & je n'avois jamais pû me perſuader qu'une femme puſt avoir une pareille imagination, ſi vous ne m'aviez aſſuré qu'elle a dit elle-même toutes ces choſes en une infinité d'occaſions. J'ay bien connu & joüé de différentes eſpeces de femmes, comme de galantes, coquettes, joüeuſes, plaideuſes, ſçavantes; mais non pas juſqu'à vouloir faire un arrangement de differentes couleurs dans l'eſtomach : Je connois même une fort jolie fille qui a pris le party de ces dernieres; elle aimoit les Livres & les Sciences pardeſſus toutes choſes; elle s'eſt toûjours con-

ſervée un nombre d'Amans, ſans qu'elle ait marqué juſqu'à préſent avoir plus de penchant pour l'un que pour l'autre ; elle les regarde tous indifféramment, & ſe veut beaucoup de bien à elle-même, d'avoir pû ſe conſerver l'eſprit dans cette indifference. Je ſçay de qui vous voulez parler, luy dis-je, en l'interrompant ; & je ſçay auſſi l'intéreſt que vous avez à me cacher ſon nom : je connois ſa perſonne & ſon mérite ; & je veux vous dire une galanterie qu'un de ſes Amans luy fit le jour de ſa Fête : Il luy envoya une ſouris dans une cage fort propre, avec des Vers que vous ſerez ravi d'entendre ; je les ay ſur moy, les voicy, écoutez :

DAMON A LA CHARMANTE Iſabelle.

SI je laiſſois paſſer le jour de vôtre Feſte
Sans vous faire quelque préſent,
Cela ne ſeroit pas honneſte.

Je ſçay fort bien cela ; ce n'eſt pas d'apreſent.
Mais quel préſent vous pouvoir faire,
Qui fut digne de vos appas ?
Enfin qui paſſa l'ordinaire,
C'eſt ce que je ne ſçavois pas.
Vous aller préſenter des fleurs,
Ce ne ſeroit pas eſtre ſage :
Que deviendroient, bons Dieux, leurs plus belles couleurs
Devant l'éclat de voſtre beau viſage ?
Non, n'en parlons pas davantage.
Quoy donc ! quelques petits bijoux ?
Cela n'eſt pas digne de vous :
Voſtre eſprit revenu de telles bagatelles,
Les laiſſe à des eſprits plus foux,
Et ne feroit pas grand cas d'elles.
Bien des gens pour agir en cecy galamment,
Vous feroient de leur cœur une très-humble offrande,
Et l'accompagneroient d'un joly compliment ;
Mais moy qui vous connois, j'en agis autrement :
Car je ſçay que de cœurs vous n'eſtes pas friande,
Et puis à qui prendroit ce ſoin,
Eſt-il quelqu'un qui ne réponde,
Que ſi vous en aviez beſoin
Vous auriez d'un coup d'œil tous les cœurs de ce monde ?
J'eſtois donc hier au ſoir dans un tel embaras,
Lors que par fortune impréveuë
Une ſouris vint s'offrir à ma veuë ;
Auſſi-toſt vers le Ciel eſtendant mes deux bras,
Aux Dieux Chaſſeurs je fis une priere,
Qu'il leur pluſt de jetter la ſouris dans mes lacs.

Quelqu'un d'eux m'entendit, soit Diane ou son frere :
Enfin en moins de rien la beste fut à nous.
A l'instant je leur rendis grace,
Et je vous consacrai ma chasse,
Comme un présent digne de vous.
Digne de moy, m'allez-vous dire ?
Vous vous trompez assurément :
Or vous allez sçavoir comment,
Si vous continuez de lire.
Je ne suis pas si mal appris,
Quand vous connoistrez le mérite
De cette charmante souris :
Vous-même vous direz, que quoique fort petite
Elle n'est pas de peu de prix.
En premier lieu son origine
Est très-noble & j'en suis garand
Même dans sa petite mine
On voit quelque chose de grand
Qui ne sent point sa contadine ;
Aussi je vous jure ma foy
Que c'est une souris du Roy :
Ce ne sont point des menteries :
On connoist aisément à cet air plein d'appas
Qu'elle habitoit les Thuilleries,
Le païs du beau Monde & des galanteries,
Comme dit un Auteur dont on fait bien du cas.
Pour son humeur elle est un peu farouche,
Et c'est ce qui rendra ce présent précieux,
Elle vous en ressemble mieux,
Vous qui ne voulez pas que personne vous touche,
Il ne faut pas l'approcher de trop près,
Elle mord, & ses dents sont, dit-on, veneneuses.
C'est ainsi qu'un jeune homme approchant vos attraits

En ressent bien souvent des picqueures fâcheuses ;
Et vos yeux lançent certains traits
Dont les suites sont dangereuses,
Et que l'on sent long-temps après.
D'ailleurs elle est sçavante, & ce qui m'en assure
C'est qu'elle aime fort la lecture.
Mes Livres l'occupoient pour la pluspart du temps,
Soit à les ronger, ou les lire ;
Et c'est d'elle que l'on peut dire
Qu'elle est sçavante jusqu'au dents.
De plus, elle chante à merveille
Vous n'avez seulement qu'à luy pincer l'oreille,
Et vous entendrez sa Chanson.
Si vous en voulez davantage
Mettez le feu dessous la cage,
Vous la verrez danser d'une belle façon.
En un mot pour vous bien décrire
Toutes ses belles qualitez,
Un Livre tout entier ne pourroit pas suffire,
Et ce présent est tel que vous le méritez.
J'en espere beaucoup de gloire,
Et me flatte qu'un jour on verra dans l'Histoire:
La Bergere Fanchon receut d'aussi bon cœur
Le don que fit Michault d'une souris galante
Que fit autrefois Atalante
Le sanglier fameux d'Erimante
De Méléagre le Chasseur.

Je trouve ces Vers pleins d'esprit, me dit Arlequin, & je me trompe fort s'il ne sont de M. A... Vous l'avez deviné, luy dis-je, &

ils ont eſté faits pour M. de C... qui les fit préſenter à l'aimable perſonne dont je viens de vous parler. Vous me ſurprenez, me dit Arlequin, & je ne puis comprendre comment vous avez ſçeu toutes ces particularitez ; il me ſemble que je devrois en voir ſçeu quelque choſe. Cela eſt encore tout nouveau, luy dis-je ; & je ne m'eſtonne pas que vous ne l'ayez pas ſçeu des premiers, pour des raiſons que vous devinerez aiſément. Mais je ne vous ay pas encore tout dit : Vous ſçavez que cette aimable fille a une ſœur dont les inclinations ſont toutes différentes, je veux dire qu'elle eſt enjoüée, plaiſante, agréable autant que l'autre eſt ſérieuſe. L'Amant dont je viens de vous parler, naturellement volage, ayant ſoûpiré pendant quelque temps auprès de l'aînée, ſans effet, vint offrir ſes ſervices à celle-cy, qui le reçeut parfaitement

bien : Comme leurs humeurs eſtoient ſemblables, ils ne ſe virent pas long-temps ſans ſe donner des marques de leur amour par mille petites galanteries. Le jour de l'An approchoit, & ils ſongérent tous les deux à ſe ſurprendre par quelque préſent : Je ne me ſouviens pas de celuy que cet Amant envoya à ſa Maiſtreſſe ; mais je ſçay bien qu'il ne pouvoit pas eſtre plus ingénieux, que celuy qu'elle imagina elle-même pour luy. Elle choiſit une colombe qu'elle luy fit porter par une perſonne inconnuë : Elle y joignit de beaux Vers dans leſquels elle fait parler cette colombe à ſon Amant. Les voicy : Ecoutez :

APOSTROPHE D'UNE COLOMBE à Damon, à qui on l'avoit envoyée pour Eſtrennes.

TOy qui me reçois pour Eſtrenne,
Toy qui fus honoré d'un don ſi précieux,
Tu me parois bien glorieux ;

Tes yeux jusques sur moy ne tombent qu'avec peine,
Et tu ne fais guéres de cas
D'un présent qui pour toy doit avoir milles appas.
Sçais-tu que de tous ceux que l'on t'aura pû faire,
Aucun au prix de moy n'est digne de te plaire?
Le sçais-tu? si tu n'en sçais rien,
Ecoutes, & tu vas l'aprendre.
Voyons en premier lieu par où ton cœur est tendre,
Et quel est ton souverain bien.
Boire parfois, me vas-tu dire,
Quelque petit coup pour mieux rire,
Et parfois selon la Saison
Faire l'amour pour la même raison;
Et par ces deux raisons, un pigeon pour Estrennes,
Poursuivras-tu, n'a rien qui me convienne:
Car par la premiere des deux
Une bouteille vaudroit mieux,
Et par l'autre, un poulet des mains de quelque belle,
Convient mieux qu'un pigeon, soit masle, soit femelle.
Une bouteille, me dis-tu?
Que ton jugement est tortu!
Sçais-tu que la plus belle emprunte sa parure
De mon ordure,
Et que ma merde seulement
En fait le plus bel instrument?
Juges donc par là de ma gloire.
Pour le chapitre de l'amour,
Nous en parlerons à son tour.
Mais parlons de celuy de boire:

N'as-tu

N'as-tu point ſçû certaine hiſtoire
De ce perſonnage Divin,
Cet homme à qui l'on doit l'invention du vin,
Ce Noé, ce grand Patriarche,
Qui de peur de boire trop d'eau
Eut l'eſprit de baſtir une Arche
Sur le modéle d'un tonneau.
Chacun ſçait, & ce n'eſt point Fable
Ce que tout beuveur comme toy
Doit à cet homme incomparable.
Mais ſçais-tu bien ce qu'il me doit à moy?
Ce fut moy qui pleine de zéle,
Une branche d'olive au bec
Luy vint apporter la nouvelle
Que les vignes eſtoient à ſec,
Et qu'à ſon bienheureux breuvage
L'eau ne portoit plus de dommage:
Ce qui fit qu'à l'inſtant, pour affermir leur paix,
Ce bon homme prudent & ſage
Promit de n'en boire jamais.
Hélas ſans cet heureux meſſage!
Qu'eſtoient devenus les bons vins?
Noé ſans cultiver ny vignes ni raiſins,
Languiſſant dans cette Arche eût achevé ſon âge
Au grand dam des Cormiers & des Pommes de pins.
T'en faut-il dire davantage?
Sçais-tu d'où vient qu'aux environs de Rheims
Les vins ſont ſi bons & ſi fins?
Aprends que leur bonté découle
Des vertus de la ſainte Ampoule.
Hé bien, à ton avis, ai-je part à cela?
Qui fut-ce qui la porta là?
Ignores-tu que ce fut ma pareille?
Que cette Ampoule eſt faite en forme de bouteille,

Pour ſymbole de la vertu.
Là, parles, réponds, le ſçais-tu ?
Si tu le ſçais, tu peux tirer la conſéquence,
Et dire : *Ergo* tout bon beuveur,
Comme à celle qui fut cauſe de ſon bonheur,
Te doit avoir toûjours en grande révérence.
Mon premier point ne va pas mal,
Changeons à préſent de matiere ;
Mais pour te bien dire l'affaire
Le ſecond eſt plus court, mais c'eſt le principal,
Et c'eſt ſur tout par là que je dois t'eſtre chere.
Je n'allegueray point pour prouver mon diſcours
Le cas que fais de moy la Mere des Amours ;
Qu'attachée à ſon Char par tout je l'accompagne ;
Telles raiſons ne ſont que battre la campagne ;
Mais en deux mots voicy la fin,
Et ſur quoy tout le ſujet tombe,
Souviens-toy Monſieur Colombin
Que l'on me nomme une Colombe.

Arlequin ne trouva pas ces Vers moins beaux que les autres ; il me pria de luy faire l'hiſtoire de ces deux Amans ; mais je le priay de m'en diſpenſer pour cette fois.

DIALOGUE IV.

Un jour que nous eſtions à la promenade, Arlequin ſalüa une perſonne de conſidération, qu'il avoit veuë autrefois à S. Germain

dans un lieu où il arriva une avanture plaisante : Ce fut, me dit-il, chez une Dame Espagnolle, nommée la Comtesse Dilles, femme de Dom Joseph Dardenne, de la Maison d'Arragon, si je ne me trompe. Cette Dame estoit parente & fort aimée de la Reine. Voicy l'avanture : La Comtesse Dilles avoit un Escuyer, & cet Escuyer avoit un frére, petit, bossu, & opiniâtre au moins comme Ragotin. Ce frére s'appelloit Monsieur Prépetit. Il y avoit dans la maison une Demoiselle assez jolie, qui n'estoit pas sans Amant. Un jour cet Amant & elle se trouvans seuls, s'allérent chauffer dans la chambre de la Comtesse Dilles, qui estoit allée chez la Reine ; soit qu'il y eust trop grand feu, ou que la Demoiselle fust trop attentive aux discours de cet Amant, le feu prit à la cheminée. Comme on apprehenda qu'il ne s'étendist à un grenier à foin

près de là, tous les domeſtiques, & mêmes les voiſins coururent pour l'éteindre. Un Laquais monta ſur le toît, & jetta de l'eau dans la cheminée. Monſieur Prépetit ne vouloit pas s'expoſer, mais il exhortoit par une feneſtre tout le monde à travailler, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Pendant ſon exhortation il avoit la teſte fort avancée hors de cette feneſtre, qui donnoit ſur la court. Dans ce temps-là deux ou trois Laquais étourdis chargérent des piſtolets, & tirérent dans la cheminée; celuy qui eſtoit ſur le toît, qui ne s'attendoit point à ce bruit, eut peur, le pied luy gliſſa, il tomba à califourchon juſtement ſur le cou de M. Prépetit, & luy faiſant faire la culbute, il l'emporta avec luy dans la court. Heureuſement ils tombérent tous deux ſur un tas de fumier qu'on avoit mis hors de l'Eſcurie le jour précédent. Mon-

ſieur Prépetit qui eſtoit en furie, tenoit le Laquais par les cheveux, & luy enfonçant d'une main le viſage dans le fumier, il luy donnoit de l'autre des coups de poings ſur la teſte: ce Laquais eſtoit ſi foible qu'il ne pouvoit ſe deffendre. Quand on les eut ſéparez, Monſieur Prépetit, mutin comme un démon, criant toûjours, que le Laquais eſtoit tombé malicieuſement ſur luy, voulut rendre ſa plainte au Juge, prétendant que la chute du Laquais eſtoit un aſſaſſin de guet-à-pan, & qu'il dépendoit de luy de tomber un peu plus loin. Comme il ſe tourmentoit à faire voir à tout le monde l'endroit d'où eſtoit tombé le Laquais, pour bien perſuader que ce n'eſtoit que pure malice, la Comteſſe Dilles revint; il courut auſſi-toſt luy demander juſtice; elle ſçavoit l'avanture, & ne pouvoit s'empeſcher d'en rire; elle tâcha d'ap-

paiſer Monſieur Prépetit, qui diſoit qu'il ne falloit pas ſe joüer à luy, que les Laquais ſe pouvoient jetter par les feneſtres l'un l'autre, ſans luy aller tomber ſur la teſte, encore moins dans le temps qu'il exhortoit tout le monde à empeſcher l'incendie de la maiſon. Madame Dilles retourna ſur ſes pas raconter l'avanture à la Reine, qui en rit juſqu'aux larmes.

N'avez-vous point oüi parler, luy dis-je, de l'imagination d'un certain homme nommé du..... qui avoit envie d'arriver de Bruxelles à ſaint Germain dans une machine qu'il prétendoit conduire au travers de l'air. Cette avanture, me dit Arlequin, m'a eſté autrefois racontée, mais je ne m'en ſouviens preſque plus. La voicy, repris-je: Vous ſçavez que C.... avoit le ſang un peu chaud. Il avoit eu quelques emportemens que le Roy luy avoit pardonnez, mais il

ne voulut point luy pardonner la violence qu'il fit à un Cocher, & il se sauva, je crois à Bruxelles. Il y trouva un homme qui devint son amy, & qui luy promit de luy obtenir sa Grace, fondé sur ce qu'il iroit trouver le Roy à saint Germain dans une machine qu'il avoit imaginée, & que le Roy le voyant arriver par l'air dans un équipage si extraordinaire, ne manqueroit pas de luy accorder sa demande. Dans cette imagination il s'enferma au haut d'une maison dans une grande giroüette, & il y demeura jusqu'à-ce qu'il eust achevé sa machine, où il attacha des voiles, & une maniére de gouvernail; il prétendoit que l'air la soûtiendroit, & que luy par le moyen du vent & de ce gouvernail la feroit aller où il voudroit. Quand la machine fut achevée, cet homme prit congé de tous ses amis; il avoit fait une grande ouverture à la giroüette

pour la faire ſortir. Comme il fut ſur le point de la mettre en plein air, il appréhenda qu'elle ne fuſt trop légere, & que le vent ne l'emportaſt trop haut. Pour éviter cet accident, il remplit deux ſacs, chacun de cinquante livres peſant, & ſe les attacha un à chaque pied, afin qu'il allaſt au milieu de l'air ſans craindre d'eſtre enlevé avec trop de rapidité. A peine eut-on pouſſé la machine dans l'air, qu'elle alla tomber à vingt pas delà ſur une petite maiſon, dont elle enfonça le couvert. Du .... ſe caſſa les jambes. Dans la ſuite il voulut pour plaiſanter, faire un procés au Propriétaire, qu'il prétendoit rendre reſponſable du mal que le toît de ſa maiſon luy avoit fait. Comme le Propriétaire eſtoit un bon homme très-ſimple, qui craignoit la Juſtice, il fut ſur le point de faire un accommodement qui luy auroit coûté quelque choſe,

choſe, & dont l'autre auroit profité ſi un de ſes amis n'euſt empeſché qu'on abuſaſt de ſa ſimplicité.

Dans le temps qu'il me parloit, un Marchand de ſes amis nous vint joindre, pour nous dire le chagrin qui luy eſtoit arrivé. Je viens de voir, nous dit-il, cet yvrogne de C.... il tomba hier en apoplexie; on croyoit qu'il ne mourroit pas, mais je crois qu'il n'y a plus d'eſpérance; il me doit près de deux mille francs; j'ay couru chez luy auſſi-toſt que l'on m'a dit ſon mal, mais il ne parle rien moins que de ſes affaires. Il ne ſent, dit-il, ſa maladie, que parce qu'il a perdu l'appetit, & il ſe conſoleroit de mourir, ſi auparavant il avoit bû ſix bouteilles de vin de Champagne qu'un de ſes parens luy a envoyées. Cette diſpoſition nous fit rire & nous fit pitié en même temps.

Je veux vous dire, reprit Arle-

quin, quelque choſe de plus réjoüiſſant. Quand le Roy envoya Monſieur de la Feüillade en Sicile où il fit cette belle retraite, on luy donna un jeune homme, & on le pria de ſouffrir qu'il allaſt avec luy; ce jeune homme n'avoit aucune qualité dans ſon équipage. Comme il fut ſur le Rhône près de Valence, que tout le monde eſtoit en reſpect dans le batteau devant M. de la Feüillade; ce jeune homme vif à l'excez, ſe leva tout à coup: Sçavez-vous bien Monſieur, luy dit-il, ce que je ſuis auprès de vous? Non, Monſieur, luy répondit le Duc: Je ſuis, reprit-il, vôtre premier Sécrétaire. Ma foy, Monſieur, dit M. de la Feüillade, je n'en ay rien ſçu juſqu'à cette heure; je ne ſuis pas aſſez grand Seigneur pour avoir un Officier de vôtre caractere, au moment il ordonna au Batelier de le mettre à bord. Quand il y fut; Monſieur

mon premier Sécrétaire, dit-il, voilà vingt piſtoles que je vous donne, allez m'attendre à Paris; il n'y eut pas moyen de raccommoder l'affaire, il fallut partir.

Avez-vous oüi parler, luy dis-je, de la Lettre que G..... l'unde ſes Valets-de-chambre écrivoit à ſa femme ? Non me dit Arlequin. M. de la Feüillade avoit beſoin de ce Valet-de-chambre, & il l'appelloit, l'autre répondoit toûjours & ne venoit point: le Duc alla voir ce qu'il faiſoit, il le trouva qui écrivoit une Lettre à ſa femme, où il lut ces paroles: *Ma femme, je ſuis icy dans un païs où je ne bois ny ne fais l'amour, je prie Dieu qu'ainſi ſoit de vous.* N'es-tu pas fou, luy dit le Duc; & que diable veux-tu qu'elle faſſe à Paris?

Il me mena un jour chez Monſieur..... il eſt tres-riche, homme d'eſprit, curieux, & ſur tout en Tableaux. Il nous en fit voir

pluſieurs, entr'autres un Païſage, qui lui avoit couſté vingt-trois mil francs. Pendant qu'il nous faiſoit connoiſtre la beauté de tous ſes Tableaux, on le vint demander pour une affaire de conſéquence, qui l'obligea de nous quitter : mais auparavant il nous ouvrit un petit cabinet où il tenoit enfermées de fort belles nudités. J'y reconnus une femme nuë du Titien, qu'un mary avoit autrefois donnée à ſa femme. Ce Tableau, dit Arlequin, eſtoit toûjours couvert d'un rideau, & on l'avoit mis dans un cabinet où peu de perſonnes entroient. Un homme qui faiſoit le dévot, & qui avoit les entrées libres, ne manquoit jamais d'aller découvrir ce Tableau, & de le regarder long-temps, & avec beaucou d'attention ; après quoy il faiſoit un grand ſcrupule à la Dame de garder chez elle une pareille Peinture, il vouloit qu'elle la brû-

laſt ou qu'elle la fiſt couvrir : elle avoit de la peine à conſentir à cela, de peur qu'on ne la gâtaſt. Enfin elle ſe vit tant tourmentée, qu'elle fit venir un Peintre. Ce Peintre qui n'avoit jamais voulu y toucher, preſſé par ce dévot, s'aviſa d'une petite malice, par où il avoit deſſein de ſe vanger de ſon hypocriſie ; il l'enviſagea bien : & comme la toile du Tableau eſtoit grande, il le peignit d'imagination avec un air mortifié, tenant une main devant ſes yeux de peur de voir la nudité, & couvrant de l'autre l'endroit qui ſcandaliſoit ſa vertu ; après quoy il remit le Tableau en ſa place, & s'en alla. Le dévot ne manqua pas de venir quelques jours après, pour voir ſi la nudité eſtoit couverte ; perſonne ne ſçavoit la malice du Peintre : à peine fut-il dans le cabinet avec la Dame, qu'il tira le rideau, mais il devint immobile en ſe voyant

en ce Tableau dans la posture où le Peintre l'avoit représenté. La Dame & toutes ses femmes s'étouffoient de rire, & le dévot eut une si grande confusion, qu'il ne revint pas la voir de plus d'une année.

En sortant de chez nostre amy, nous vismes passer un homme qui se disoit d'une Maison considérable; son équipage estoit petit, & assez délabré, & luy estoit, comme la pluspart des François, sur le chapitre des femmes, fort indiscret & fort orgüeilleux. Il faisoit gloire d'une valeur qu'il n'avoit pas, mais il croyoit estre brave, & sa bonne-foy le trompoit. Il fut pourtant Volontaire dans l'Armée du Roy de Pologne quand il vint délivrer Vienne du danger où la Ville estoit de tomber sous la domination des Turcs. Il écrivit en France à un de ses amis, & il luy envoyoit la Rélation de la bataille, qu'il ne sçavoit que par oüi di-

re ; & afin de mieux faire entendre qu'il avoit eſté dans toutes les occaſions dangereuſes, il datta ſa Lettre de la Tente du Grand Viſir. Je ne me ſerois jamais aviſé, me dit Arlequin, de datter une Lettre d'un tel endroit, quand même je l'y aurois écrite ; ce ſont là des manieres qui font entrevoir une mauvaiſe gloire, & cela eſt indigne d'un homme de qualité. Je trouve en cela, repris-je, tant de petiteſſe d'eſprit, que je ne conçois pas comme des gens qui ſe diſent d'une Maiſon illuſtre, s'en peuvent faire honneur.

Je ne ſçay ſi la perſonne dont vous parlez, me dit-il, eſt d'auſſi bonne Maiſon qu'il le prétend : mais voicy ce que j'ay ſçu de l'Aumônier du Cardinal.... Vous ſçavez que ce Cardinal eſtoit d'une Maiſon qui avoit eſté autrefois Souveraine en Italie ; outre cela c'eſtoit un homme d'eſprit, il eſtoit hardy

& capable de soûtenir une entrepriſe contre qui que ce fuſt, comme il le fit voir en une occaſion que je vous raconteray dans la ſuite: mais auparavant je vais vous dire de luy une choſe qui vient à ce que nous diſons, & qui marque bien que les perſonnes les plus illuſtres ont des petiteſſes d'eſprit qui découvrent la foibleſſe humaine. Cette perſonne fut envoyée par le Pape Urbain VIII. Vicelegat à..... il s'y comporta bien, & il y vécut en Prince, aprés luy avoir fait eſpérer long-temps le Cardinalat; enfin le Pape luy envoya la Barette. Vous ne ſerez pas fâché d'apprendre de quelle maniere il la reçut. Celuy qui la luy porta avoit la mine baſſe, & des habits médiocres. Eſtant à..... il courut au Palais, & il demanda à parler au Vicelégat. Il eſtoit près de minuit; & comme il ne vouloit pas dire qui il eſtoit, on fut ſur le point de le

faire chaſſer par les Suiſſes. Cependant cet homme preſſa tant & ſi vivement qu'on le fit entrer. A peine fut-il dans la chambre, qu'il le ſupplia de faire ſortir tous ſes Officiers. Auſſi-toſt qu'il fut ſeul, il ſe jetta à ſes pieds, & le ſalua du nom d'Eminence, en luy préſentant la Barette de Cardinal. Cette dignité le tranſporta ſi fort de joye, qu'il fit des cris comme ſi on l'euſt aſſaſſiné. Ses Officiers coururent l'épée à la main, & ſi il ne les eut arreſtez, ils auroient tué le malheureux inconnu, qui, comme vous voyez, euſt eſté mal récompenſé de ſon voyage. Le Vicelégat ayant appris à tout le monde ſa nouvelle Dignité, & ſuivant toûjours ſes tranſports, il crioit de toute ſa force que l'on courût appeller tous les Gentilshommes de la Ville pour venir prendre part à ſa joye. La Dignité de Cardinal eſt très-grande, ajoûta Arlequin,

mais il me ſemble qu'un homme de la qualité de celuy dont nous parlons, devoit la recevoir avec moins de tranſport. Ce n'eſt pas là l'endroit qui marque le plus ſa foibleſſe. La nuit même il envoya chez tous les Marchands pour que chacun luy apportaſt toute la moire rouge qu'il avoit, afin de choiſir la plus belle. Il s'en fit faire trois ou quatre habits, qui furent achevez en peu d'heures. Il paſſa la journée à les prendre l'un après l'autre, ; & ce qui eſt ſingulier, il fit acheter en même temps quatre grands Miroirs, que l'on plaça aux quatre endroits les plus propres de ſa chambre, après quoy il paſſa la nuit ſuivante à ſe coucher & à ſe lever, & après qu'il eſtoit habillé, il ſe promenoit ſe préſentant d'un Miroir à l'autre, s'y contemplant avec admiration, en diſant inceſſamment, *Io ſono Cardinale*, & il fut plus de trois mois à pouvoir ſe

familiariſer avec ſa Dignité.

Cependant le même homme, reprit-il, pendant qu'il n'eſtoit que ſimple Prélat, réſiſta à deux Cardinaux, à la vérité avec raiſon, dans l'occaſion que je vais vous dire. Un homme ſe trouva convaincu d'un crime, & le Vicelégat ordonna qu'on le punît. Comme cet homme eſtoit riche & d'aſſez bonne famille de la Ville, les deux Cardinaux ſollicitez par ſes parens voulurent empeſcher la punition. Ils s'y prirent avec une hauteur qui bleſſa l'autorité de ce Prélat, ils ne croyoient pas trouver en luy la moindre réſiſtance, mais ils ſe trompérent, & quand avant l'éxécution, ils luy firent dire, qu'il devoit ſe ſouvenir qu'ils eſtoient Cardinaux: *Non mi ſono ſcordato*, répondit-il, *che ſono Principi fatti, ma che ſi ricordano che io ſono Principe nato*; & le coupable fut châtié.

Cette réponſe, ajoûta-t'il, marque dans le Vicelégat autant de fermeté, que ſa nouvelle Dignité marqua de foibleſſe. Peut-on trouver, luy dis-je, dans le même eſprit des qualitez ſi différentes, & même ſi oppoſées? La pluſpart des hommes, reprit-il, ſont ainſi faits, ils ſont avares & prodigues; ils ont le cœur le meilleur du monde, & en même temps le plus inſenſible, ils ſont ſoûmis & orgueilleux. Il en eſt de même de toutes les autres bonnes qualitez & des mauvaiſes, ils les ont toutes. Je ſçay telle perſonne qui eſt ſoûmiſe teſte à teſte, & qui cede ſans peine à tout ce qu'on luy dit, & devant le monde il eſt orgueilleux juſqu'à l'inſolence, & à dire des choſes baſſes qui le deshonorent. Il ne faut point converſer avec luy, il faut ſe contenter d'admirer ce qu'il dit; & ſi quelquefois on ſe fatigue de ſes imaginations, & qu'on

luy préſente la vérité, d'autant plus vivement qu'elle luy eſt préſentée, d'autant plus ſe met-il en colére pour la combattre, prétendant l'emporter même contre ce qu'il penſe au fond de ſon cœur. Il ſe rendroit bien à cette vérité s'il l'avoit trouvée : mais avant qu'on la luy préſentaſt il avoit pris un ſentiment oppoſé ; & c'eſt aſſez pour le ſuivre en dépit du bon ſens, & tout cela croyant qu'il bleſſeroit ſon mérite, s'il eſtoit conduit par un autre dans un ſentiment raiſonnable. Il me ſemble, luy dis-je, que je connois la perſonne dont vous venez de parler, il eſt mort à..... Il eſt vray, reprit-il, il eut l'indiſcrétion à une Comédie de reprendre deux ou trois fois un Acteur en plein Théatre; le Comédien ne daigna pas l'écouter, & ſa capacité prétenduë donna une aſſez plaiſante Scene aux Spectateurs. Un matin en

ſe levant, repris-je, il ouvrit l'Hiſtoire de Joſephe, & tombant ſur l'endroit d'Hérode le mary de Marianne, il le confondit avec Hérode le Tétrarque, qui eſtoit ſon fils. Il vint ce jour-là diſner chez le Marquis de R..... & eſtant à table il étala ſa ſcience prétenduë avec les plus belles paroles du monde. Une perſonne de la compagnie, qui ne ſe piquoit pas de capacité, luy dit qu'il ſe trompoit, & qu'il confondoit les deux Hérodes, l'autre répondit avec une ſuffiſance extrême ; enfin on le confondit en faiſant apporter l'Hiſtoire même de Joſephe ; à quoy il demeura muet & confus comme il le méritoit. Il faut que je vous raconte, ajoûtai-je, une choſe plaiſante, à quoy ce diſner donna occaſion. Pluſieurs perſonnes de qualité en eſtoient. On envoya chercher un homme pour cauſer de certaines choſes ſérieuſes qu'on

avoit proposées ; l'homme vint, & répondit le mieux qu'il put à ce qu'on luy demanda. Après une assez longue conversation, la compagnie se sépara, & Monsieur de Courtenay fut à Versailles, Monsieur le Duc de la Rochefoucault luy demanda où il avoit disné, il luy répondit qu'il avoit disné chez R.... qui faisoit bonne chere. A-t'il de bons Officiers, luy demanda le Duc ? Sans doute, répondit l'autre ; mais il en a un qui fait chez luy une fonction particuliére, & le Duc voulant sçavoir la nature de la fonction, *C'est un disputeur à gage*, luy répondit-il. La fonction nouvelle fit rire le Duc, qui ne se seroit jamais avisé d'un pareil Officier. Il le dit, je pense, au souper ou au coucher ; & dans la suite M. de R..... receut plusieurs complimens, pour tenir dans sa Maison un Officier de ce caractére.

DIALOGUE V.

Arlequin & moy eſtant à la Comédie Françoiſe, nous viſmes dans une Loge vis-à-vis de la noſtre, deux Amans bien-faits qui s'aimoient beaucoup. Il y a dans leur amour quelque choſe de ſingulier, me dit-il. Je connois le jeune homme, luy dis-je, & je le connois pour le plus léger & le plus volage de tous les Amans. Il ne l'eſt plus, reprit Arlequin; la Demoiſelle que vous voyez auprès de luy l'a fixé, & il l'aime depuis deux ans avec une fidélité qui va juſqu'au ſcrupule. Je vais vous dire de quelle maniére il luy déclara ſon amour au moment qu'il la vit, en ſe ſervant des paroles d'une Chanſon qui couroit alors. La Ducheſſe de..... alla voir une Dame de ſes amies dans ſa belle maiſon de M..... le jeune homme eſtoit en cette maiſon, & la Ducheſſe mena la Demoiſelle; elle arriva dans le temps que le jeune

ne homme estoit à la chasse : on assura la Demoiselle qu'il ne manqueroit pas de luy dire des douceurs, mais qu'il estoit volage, & qu'elle pouvoit prendre ses mesures là-dessus. Le soir quand il fut arrivé, il sçut que la Duchesse de ..... estoit arrivée & qu'elle avoit mené Mademoiselle du ..... qu'on luy dépeignoit aussi belle qu'elle l'estoit. Ces deux personnes ne s'estoient jamais veuës qu'en passant. Il alla aussitost à la chambre où elle estoit avec ses femmes ; à peine les premiéres honnestetez furent achevées, qu'elle se mit à chanter les paroles suivantes,

Un jour par galanterie,
L'amour fit une Loterie,
Il y mit ce qu'il a de plus beau,
Son arc, & son carquois, ses fléches, & son flambeau,
Je laisse tout cela pour les Amans fidéles,
Mais pour moy qui suis inconstant,
Si je pouvois gagner ses aisles,
Je serois content.

En chantant les trois derniers Vers, elle le regarda en ſoûriant, comme pour luy faire entendre qu'elle connoiſſoit la légereté de ſon cœur. Le jeune homme qui ſe ſentoit déja véritablement touché de la beauté de la Demoiſelle, répondit ſur le champ par une déclaration d'amour qu'il luy fit, en ſe ſervant des paroles d'une autre Chanſon qui eſtoit alors à la mode.

Un inconſtant, pour vous peut eſtre fidéle,
Un fidéle pour vous pourroit changer.

Dans la ſuite l'inconſtant a eſté fixe, & il eſt devenu très-fidéle; ils s'aiment fort depuis ce temps-là; & comme vous ſçavez que les deux Maiſons ſont égales en tout, ils attendent la mort d'un grand pére incommode pour ſe marier.

Une pareille attente, luy dis-je, a eſté une des raiſons qui m'a empeſché de me marier. Je ſuis là-deſſus comme a eſté M. de Balzac.

Les enfans intéreſſez, pour avoir du bien, ſouhaittent la mort de leurs péres, & les enfans les plus honneſtes y penſent quelquefois. Je me ſouviendray toute ma vie d'une plaïſanterie que m'a dit le bon homme Picot. Il avoit plus de quatre-vingt ans qu'il me venoit voir tous les jours. Une fois en parlant en général des enfans qui attendoient la ſucceſſion paternelle : La pluſpart d'eux, me dit-il, cherchent toûjours un Livre intitulé l'*Abrégé de la vie des Péres*, & ils ne le trouvent jamais aſſez toſt. Ils ne ſont pas tous de ce caractére, dit Arlequin, il y en a qui vivent avec leurs péres de la maniére la plus douce du monde, & avec toute la tendreſſe imaginable ; je pourrois vous en donner pluſieurs exemples. Je choiſis celuy de Monſieur du C.... Toute l'Europe connoiſt ſon mérite, & ſes Ouvrages rendront ſon nom

immortel. Voicy comme il vit avec ſon fils. Quand il veut régaler ſes amis, il le prie d'aller diſner en quelque endroit : Je ſuis obligé, luy dit-il, de te donner bon exemple ; je n'oſe dire aucune badinerie devant toy, tu me contrains, laiſſe moy en liberté, je t'en prie. Le fils s'en va ; & quand à ſon tour il régale ſes amis, le pére ne veut jamais s'y trouver. Ils vivent dans cette liberté réciproque, & cette conduite a uni leur cœur ſi étroitement, que le fils demande tous les jours au Ciel de mourir * avec ſon pére.

Je vous fais ici un ſpropoſito, reprit Arlequin, mais la converſation permet de paſſer à diverſes ſortes de matieres. Il vient de me tomber dans l'eſprit un tour plaiſant qui s'eſt paſſé en Italie. Un homme riche, avoit eſté régalé par un de ſes parens, qui

* *Ils ſont morts tous deux en quatre mois.*

n'avoit rien oublié pour le divertir. Cet homme eut envie de luy rendre ce régal par un disner magnifique ; mais comme naturellement il n'estoit pas libéral, il chercha le moyen de le luy donner sans qu'il luy en coûtast rien. La chose estoit mal-aisée, cependant il en vint à bout, & voicy comment. Il proposa à quelques-uns de ses amis, de venir souper chez luy un certain jour, à condition que chacun luy envoyeroit son plat; & de peur qu'ils ne se rencontrassent dans la même espece de viande, il marqua à chacun celle qu'il luy devoit envoyer. Ils convinrent de leur fait, & luy tinrent parole. Quand l'homme eut chez luy dequoy faire un grand repas, il alla convier son parent, qui l'avoit si bien régalé, & envoya prier ses amis de remettre la partie au lendemain, à cause d'une affaire imprévueë qui luy estoit arrivée.

Il trouva le lendemain une autre raiſon pour différer le ſouper à un autre jour, & il les mena de cette maniere, pendant ſept ou huit jours, qu'ils ſçurent qu'il les avoit joüez, en donnant à ſon parent le repas qu'ils s'eſtoient préparez pour eux-mêmes. C'eſt dommage, luy dis-je, qu'un Gaſcon n'ait pas trouvé ce tour-là, on ne peut faire le magnifique à ſi peu de frais.

Il me ſemble, ajoûtay-je, que je connois cette perſonne. N'eſt-ce pas luy qui donne trois ou quatre fonctions à chacun de ſes domeſtiques ? Juſtement, me dit Arlequin, il fait auſſi quelquefois chez ſes amis ce que je fais ſur le Théatre, quand je viens en habit de Marquis pour tromper Iſabelle. Dans le temps que je luy parle de mes prétendus biens, mes Laquais me font demander à manger, & comme je n'ay pas un ſou, je prie Iſabelle de leur faire donner les

reſtes de ſa cuiſine. L'homme dont nous parlons en uſe ainſi chez ſes amis, qui ſouvent ſont obligez de nourrir ſon équipage ; cependant il eſt riche, & il fait une galanterie de cela. Je vais vous dire, repris-je, ce que j'ay veu chez luy, quand il eſtoit en France. Nous avons eu quelques affaires enſemble, & grace à ma bonne fortune, je m'en ſuis tiré heureuſement. Un ſoir il m'envoya un de ſes gens magnifiquement habillé & précedé de deux Laquais qui portoient chacun un flambeau ; cet homme vint dans ma chambre en cet équipage, & après m'avoir fait cinq ou ſix révérences, il me dit qui il eſtoit, & me pria de la part de ſon Maiſtre de me trouver le lendemain chez luy, à l'heure qu'il me marqua. Je le reconduiſis avec la même cérémonie que j'aurois faite à un Prince. Le lendemain entrant dans ſa

maiſon, la premiere perſonne que je rencontray fut cet Ambaſſadeur, mais dans un équipage bien différent de celuy du ſoir précedent. Il eſtoit en chemiſe avec une ſimple culotte de toile, des ſouliers de Manœuvre, un tablier de Maſſon, un chapeau de paille, une truelle à la main, & le viſage tout blanc de plaſtre. Je le reconnus d'abord, & luy demandant ſi ſon Maiſtre eſtoit éveillé, il me tourna le dos, me montrant pardeſſus l'épaule avec ſa main l'endroit où je pouvois ſçavoir de ſes nouvelles. Ce même homme, reprit Arlequin, eſt accoûtumé à joüer pluſieurs rôles; ſon Maiſtre le met à toutes ſortes d'uſages, & quand il parle de ſon Ecuyer, de ſon Sécretaire, de ſon Valet-de-chambre, de ſon Maiſtre d'Hoſtel, & de ſon Gentilhomme, il n'entend que luy qui remplit toutes ces fonctions.

Le

Le même matin que je le vis, nous allâmes pour une affaire importante consulter M. Fourcroy fameux Avocat qui estoit en sa Maison de Campagne aux environs de Paris. Nous fusmes avec luy jusqu'à trois heures après midy, après quoy il me mena, malgré moy dans une Hôtellerie pour me bien régaler, disoit-il. Pour cela il fit venir une cuisse de dindon froid, & deux pains d'un sou, & après avoir mangé la chair avec un appétit admirable, il envoya les os presque nuds, & la moitié d'un de ces pains à son Cocher & à ses deux Laquais, avec ordre de se dépescher, prétendant arriver de bonne heure à Paris pour une affaire importante, qu'il me dit tout bas à l'oreille estre un rendez-vous à bonne fortune; surquoy je luy conseillay de prendre auparavant des forces de peur de demeurer en chemin.

Je ne croyois pas, me dit Arlequin, que vous connuſſiez ſi bien le perſonnage. Je vous en raconterois encore, repris-je, mille autres choſes, qui font voir le véritable caractére de ſon eſprit & de ſon cœur. Ce qui me ſurprend, me dit-il, c'eſt que des gens de condition puiſſent avoir de pareils ſentimens. C'eſt pour cela, repris-je en riant, qu'ils ne portent ſouvent que le nom de la Maiſon dont ils croyent eſtre deſcendus, & comme vous dites dans une Comédie : *Il y a bien des peres qui ne ſont point parens de leurs enfans ;* quelqu'autre ſang vil & ſale les a entez ſur une belle tige. En vérité, me dit Arlequin, les peres les plus illuſtres ne tranſmettent pas toûjours leurs ſentimens avec le ſang ; c'eſt même un Proverbe Latin, *Que les fils des Héros ſont ſouvent ſans mérite.* Je tombe d'accord, luy diſ-je, de ce que vous venez de dire ;

& à propos de cela, je me ſouviens d'une femme qui eſtoit mariée dans une ancienne Maiſon, & de qui les enfans furent tous mal-honneſtes gens. Vous parlez de loin, me dit Arlequin. Il y a plus de quarante ans, luy dis-je, qu'elle eſt morte, mais n'importe, ce que je vais vous dire eſt aſſez plaiſant. Cette femme fut toûjours aſſez galante, & on dit qu'elle ne vouloit avoir pour Amans que des hommes de la premiere qualité. Cependant comme un jour une de ſes amies la conſoloit ſur les malhonneſtetez continuelles de ſes enfans : *Je n'ay rien*, dit-elle, *à me reprocher là-deſſus, toute ma vie j'ay fait ce que j'ay pû pour mettre d'honneſtes gens dans cette Famille, je n'en ay pû venir à bout, ce n'eſt pas ma faute.*

Je connois un homme, me dit Arlequin, qui parle avec bien plus de retenuë. Il n'oſe dire à ſa Maî-

treſſe, qu'il l'aime, ce mot le fait trembler, & on ne peut avoir plus de diſcrétion là-deſſus. Il aimoit une fille jolie & bien faite, il fut trois ans à la voir & à la contempler, toûjours avec le deſſein de luy déclarer ſon amour, ſans oſer luy en parler; il fit même une fois quatre lieuës pour cette expédition, & il revint ſans luy rien dire; à la fin, un jour ayant pris une forte réſolution, il luy déclara qu'il l'aimoit & qu'il ſouffroit beaucoup. Depuis quand, luy demanda la Demoiſelle en le regardant d'un œil de pitié? Depuis trois ans, luy répondit-il en tremblant. Vous avez tort, reprit-elle, de ne m'avoir pas plûtoſt parlé, je vous aurois bien épargné de la peine. Cette réponſe franche, & faite du fond du cœur, ferma ſi bien la bouche à l'Amant, que depuis il n'a pas veu la Maiſtreſſe. Vous voyez, reprit Arlequin en ſoûriant,

la sageſſe de cet honneſte homme.

Ne connoiſſez-vous point, ajoûta-t'il, M..... Gentilhomme Allemand, qui vient tous les jours à la Comédie? Je le connois parfaitement, luy dis-je, & je ne crois pas qu'il ſoit fort timide avec les femmes. Rien moins que cela, reprit-il, toutes les fois qu'il voit ſes Maiſtreſſes, il commence par leur dire comme il les trouve ce jour-là, jaune, ou paſle, les yeux batus, ou enfoncez, ainſi du reſte. Un jour il s'attacha fortement de cœur à Mademoiſelle..... Sa mere voyant ſon aſſiduité, luy demanda s'il venoit voir ſa fille pour le Mariage, ou pour autrement: *Non pas pour Mariache*, répondit-il; *mais pour autrement.* Cette naïveté obligea la mere de le chaſſer; & comme elle chantoit mal, il dit pour ſe vanger d'elle, *Qu'elle chantoit mauvais.* S'il avoit eu de la complaiſance, il auroit toûjours

eu la liberté de voir ſa Maiſtreſſe.

A propos, me dit-il, je vis hier l'Abbé Butti. Après m'avoir parlé de beaucoup de nouvelles, nous tombâmes je ne ſçay comment ſur le chapitre de la Dévotion, ſurquoy il me raconta une avanture aſſez plaiſante qu'il a veu luy-même arriver dans une Ville d'Italie, en une Chappelle de Pénitens, dans le temps que les Confréres ſe donnoient la diſcipline. Je crois que c'eſtoit en Careſme, il faut que je vous la diſe. Un Pâtiſſier avoit un Ours apprivoiſé, & quoi-qu'il fuſt grand, il alloit par tout ſans faire mal à perſonne. Un ſoir rôdant dans la ruë, & trouvant par hazard la porte de cette Chapelle ouverte, il y entra, & s'endormit en un coin. Quand les Confreres furent entrez, ils fermérent la porte, & après une petite exhortation qu'on leur faiſoit près de l'Autel, ils ſe répandoient tous dans la

Chapelle. On cachoit la lumiére dans un endroit; les plus zélez ſe diſciplinoient, & les autres attendoient paiſiblement que la cérémonie fuſt achevée. Dans le temps qu'ils ſe diſciplinoient, le cliquetis des coups éveilla l'Ours, qui voulut ſortir de la Chapelle. Comme il n'y voyoit point, il ſe leva tout droit, & marchant en cette poſture, il trouva en ſon chemin de ces Pénitens, qui avoient leurs chauſſes bas, & qui ſe diſciplinoient ſur le derriere. L'Ours mettoit la patte deſſus pour voir ce que c'eſtoit; & comme il eſtoit apprivoiſé, il ſe la laiſſoit toucher. D'un derriere il paſſoit à un autre. Enfin il fit ſi grande peur qu'on ſoupçonna que ce ne fuſt le diable qui venoit les détourner de leur dévotion. Ils commencerent par ſe le dire tous bas à l'oreille, mais ils n'en douterent plus, lors que l'Ours marchant du coſté de la lumiere,

tous les Confreres virent contre la muraille l'ombre d'un animal velu, qu'ils prirent pour le démon. Alors ils crierent tous, *Il diavolo, il diavolo.* Ceux qui ne se disciplinoient pas, coururent aussi-tost à la lumiere, qui découvrit quantité de Confréres, qui dans la confusion avoient perdu leurs haut-de-chausses. Ils reconnurent l'Ours du Pâtissier, qui sans se troubler continuoit à marcher droit & gravement pour chercher la porte. Ils la luy ouvrirent, & il s'en alla. La peur estant passée, & les esprits un peu tranquilisez, il fut question de chercher chacun son haut-de-chausse. Il y eut plusieurs contestations, & enfin ils se battirent: Les non-disciplinez se meslerent dans la batterie; tous les haut-de-chausses furent mis en pieces, & enfin cette dévotion finit par un scandale, qui dans la suite fut rigoureusement châtié par l'Inquisi-

tion. L'Ours du Pâtiſſier donna occaſion à tout ce déſordre ; & depuis, quand les Confreres s'aſſembloient pour la diſcipline, ils commençoient premierement à chercher par tout, pour voir ſi cet Ours ne s'eſtoit point caché dans quelque coin de la Chapelle.

Comme nous cauſions enſemble, un nommé Monſieur Paquier fort bon homme & d'un eſprit bien naïf, entra dans la chambre d'Arlequin pour une affaire; après luy en avoir parlé ! Hé bien, Monſieur Paquier, luy demanda Arlequin, le temps ſera-t'il toûjours malheureux, la guerre ne finira-t'elle point? Ma foy, Monſieur, répondit-il, Noſtradamus ne dit rien de bon; je n'ay lû ce matin dans ſon Livre que *des choſes déſobligeantes, auſſi ai-je déchiré les feuilles où il nous promet des malheurs*. Ah! M. Paquier, reprit Arlequin, vous deviez nous l'apporter ; pourquoy

le déchirer ? *Auriez-vous voulu*, dit-il, *que ces ſottiſes fuſſent arrivées ?*

Dialogue VI.

Le lendemain comme nous parlions ſur une expérience de Phyſique, une fille vint le ſolliciter pour loüer les troiſiémes Loges à la Comédie. Ce n'eſt pas, me dit Arlequin, qu'elle ait beſoin de cela pour vivre ; mais elle aime un de nos gagiſtes, qui ne veut pas l'épouſer qu'elle ne ſoit placée ; je trouvay cette fille tres-jolie, & le gagiſte fort heureux d'en eſtre aimé. Elle eſt honneſte, reprit Arlequin, & très-prudente à ménager ſon amour : elle le cache fort bien, même quand elle eſt avec ſon Amant. Cependant, luy dis-je, c'eſt un Proverbe, *que l'amour & la galle ne ſe peuvent cacher*. A propos de galle, reprit-il : N'avez-vous point veu des Vers qui furent envoyez ces jours paſſez à un Ga-

leux, par un de ſes amis, qui le raille de ſon avanture. J'en ay oüi parler, luy dis-je, & je ſerois ravi de les voir. Vous allez eſtre ſatisfait, reprit-il en les tirant de ſa poche. Les voilà, liſez:

SUR LA GALLE DE M. DE C.....

ON vint m'apprendre l'autre jour
Une nouvelle aſſez fatale:
On dit que le Printemps, dont le charmant retour,
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toy que la galle,
Et que contre ce vilain tour,
Ta colere eſtoit ſans égale.
Il eſt vray qu'auſſi tout d'abord,
J'en ſentis un peu de colere,
Mais en reſvant ſur cette affaire,
Je reconnus que j'avois tort;
Et ſi j'avois un choix à faire,
J'aimerois, mais de beaucoup mieux,
Devenir galeux qu'amoureux,
Car l'amour eſt un mal eſtrange,
Et devant un objet charmant,
On ſe gratte le plus ſouvent,
Tout autre part qu'il ne demange.
Le feu ſecret de ce poiſon
Nous cauſe une demangeaiſon,
Qui fait qu'en ſe grattant d'autant plus on s'enflâme,

C'eſt la gangraine de noſtre ame,
C'eſt le farcin de la raiſon.
Oüi la galle vaut mieux, & ſans comparaiſon,
Et toy-même tu le vas croire;
Car j'eſpére te faire voir,
Que l'on doit trouver à l'avoir,
Et du plaiſir, & de la gloire.
C'a commençons par le plaiſir:
Quel plaiſir, quelle joye égale,
Celle de viſiter ſa galle,
Lors que l'on a quelque loiſir?
Deux mains diverſement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux,
Et ces objets délicieux,
Valent au moins les Thuilleries;
Il n'eſt Parterre ny Prairies,
Où les couleurs éclatent mieux.
On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges, bleux,
Diſputer de brillant avec les pierreries,
Et de la galle vient le nom de gallerie,
Bien véritablement & ſans plaiſanterie,
Pour la diverſité des objets curieux,
Dont les regards ſont charmez en ces lieux.
C'eſt encore de la galle même,
Que la galanterie eſt appellée ainſi,
Par une reſſemblance extrême,
Que je te vas décrire icy.
Un galeux a l'ame ravie,
D'appaiſer ſans témoin, & ſelon ſon envie,
La démangeaiſon de la chair,
Ainſi quand un Amant eſt ſeul avec ſa belle,
Il n'a point de plaiſir plus cher,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand & galant, & galeux,

Trouvent trop de gens auprès d'eux,
Leur passion est à la gesne,
Ny galant, ni galeux, ne peut à rien toucher,
Chacun tâche à cacher le penchant qui l'entraisne,
Mais souvent leur contrainte est vaine,
La galle ny l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galeux de la veuë
A parcouru ses belles mains,
(Car tous les soirs & les matins,
Il gouste le plaisir d'en faire la reveuë)
Après que ses regards ont sçu le contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Or pour t'en exprimer la douceur nompareille,
J'ay beau resver, & gratter mon oreille;
J'ay beau ronger & ma plume & mes doigts,
Tu la sentiras mieux vingt fois,
Que ne le décriroit Corneille.
Mais pendant que je suis en train,
De parler d'Etimologie,
Celle du mot *gratter* vaut une Apologie,
Gratter vient de *gratus*, il n'est rien plus certain;
Et *gratus* est un mot Latin,
Lequel mot en François signifie agréable:
Oh, voy si je suis véritable,
Et si la dérivation,
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus délectable,
Tu dois en concevoir toute la volupté.
Passons maintenant à la gloire:
Un galeux est par tout distingué, respecté,
Comme un homme de qualité,
Par exemple, veut-il manger ou boire,
Il a toûjours son fait à part,
Toûjours son verre est à l'écart,

Aucun ne le profane, & n'y porte la bouche,
On n'oſe toucher ce qu'il touche;
C'eſt un titre ſi beau que celuy de galeux,
Qu'il eſt craint de toute la terre,
On voit même qu'en Angleterre,
Les fils aiſnez des Rois s'en tiennent glorieux,
On les nomme Princes de Gales,
Et tu peux te vanter comme eux,
De prérogatives Royales.
De plus, la galle de tous temps,
Fut un ſymbole de ſageſſe,
Un Proverbe de vieille gens,
Déja tout uſé de vieilleſſe,
En prouve fort bien la nobleſſe;
Tout ainſi que trop galler cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connois bien par ce langage,
Que la galle rend l'homme ſage,
Qu'elle inſtruit de bonne façon,
Et qu'avec la Philoſophie
Elle a très-grande ſympathie,
Puiſque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,
Je commence à m'appercevoir
Que je ne fais pas mon devoir;
Qu'on fatigue les gens, quand on en veut trop dire,
Et qu'il eſt temps de réprimer
La demangeaiſon de rimer;
Auſſi-bien ſuis-je las d'écrire,
Sage, qui de trop s'abſtient.
Je finis donc pour eſtre ſage,
Et finis par un autre adage,
Dont à propos il me ſouvient,
Et qui fort bien icy convient:
Amy réjoüi-toy, car la galle te vient.

Il n'y a rien de plus joli, luy dis-je, je voudrois bien ſçavoir qui les a faits, & pour qui ils ont eſté faits. Vous ſçaurez l'un & l'autre, reprit-il ; mais avoüez qu'on ne peut pas parler plus agréablement d'une choſe auſſi vilaine que celle-là.

Ce n'eſt pas tout, continua-t'il : Puiſque vous m'avez fait tirer des papiers de ma poche, vous lirez encore ceux-cy qui ne ſont pas moins beaux que les premiers. Tout ce que j'en ſçay, c'eſt qu'ils ont eſté faits pour la même perſonne ; & que ce qui en fit naiſtre l'occaſion, fut que cet homme, qui avoit toûjours eu un mépris effroyable pour tout ce qui s'appelle engagement, & qui faiſoit par tout vanité de ſon inconſtance, eſtant devenu amoureux tout de bon d'une belle perſonne, fit connoiſtre à tous ſes amis, par une inquiétude & une mélancolie dont il n'eſtoit plus le maiſtre, que l'a-

mour estoit encore plus difficile à cacher que la galle. Voila ce qui donna occasion au même amy qui avoit fait les Vers sur sa galle de luy envoyer ceux que vous allez lire. Je pris le papier qu'il me donna, & je lûs,

A DAMON PIS QUE galeux.

TOy chez qui tout bonheur abonde,
Qui cours incessamment de plaisirs en plaisirs;
Toy, dis-je, à qui tout rit par-delà tes désirs,
Et qui riois à tout le monde.
Damon, heureux Damon, d'où peut venir, dis-moy,
Le sérieux où je te voy?
Car enfin depuis peu, soit que certaines belles,
Te souffrent badiner près d'elles;
Soit qu'un engagement à mon goust plus exquis,
Te retienne à la table entre tes bons amis,
On s'apperçoit en toy d'un changement extrême,
Par tout là tu n'es plus le même,
J'y remarque de temps en temps
Certains accès d'inquiétude,
Tu ne ris que par habitude,
Tu ne ris que du bout des dents.
Jadis pour plaire auprès des filles,
Tu prenois mille petits soins,

Tu

Tu leur faiſois toûjours mille pieces gentilles ;
Tantoſt tu déchirois leurs habits, ou leurs points,
Tantoſt tu leur donnois cent jolis coups de poings,
Toûjours quelque ſoufflet, ou quelque égratignure,
Quelque ſobriquet, quelque injure,
Parfois tu les pouſſois à l'ombre dans les coins,
Et là, parce que j'en ignore,
Peut-eſtre eſtoit-ce pis encore.
Tu n'y craignois point les témoins :
Enfin la plus grand part ſe trouvoient très-contentes
De tes hoſtilitez galantes.
Damon dans la débauche encor
Valoit plus que ſon peſant d'or,
Avoit toûjours plein ſa mémoire,
De Jeux & de Chanſons à boire ;
Jamais ne s'y rendoit, jamais n'en étoit las,
Jamais homme ſi loin n'en a porté la gloire,
Et ne ſçut faire en un repas,
Plus d'effet & plus de fracas.
Quelle peut donc eſtre la cauſe
D'une telle métamorphoſe ?
Chaque femme à préſent eſt en paix près de roy,
La plus belle y peut reſter ſeûre,
Sans craindre ſeulement la moindre meurtriſſeure ;
On ne te vis jamais ſi coy,
Tu perds l'habitude de battre,
Tu ne bois plus qu'en homme du commun,
On ne te compte à table que pour un,
Toy que jadis on y contoit pour quatre.

Pour moy je ne ſçay point ny par où, ny comment
S'eſt pû faire un tel changement.
Aurois-tu par hazard quelque méchante affaire,
Quelque procès, quelque chagrin ?
Non, ce n'eſt pas ton ordinaire ;
Quelque beſoin pécuniaire,
Encore moins ; & chez toy tout va toûjours ſon train.
Mais ſans rien chercher davantage,
Et ſans tant tourner à l'entour :
Seroit-ce point auſſi l'amour ?
Juſtement m'y voila, je gage.
Damon devient diſcret tranquille, ſérieux,
Damon ſans doute eſt amoureux,
Sa belle humeur eſt réfroidie ;
Il ſe déplaiſt par tout, même à la Comédie ;
Il change à chaque inſtant de plaiſirs & de lieux,
Et jamais ne s'en trouve mieux.
Il ne fait plus le fou, pas même avec ſes freres,
Il néglige ſes tabatiéres,
Il eſt triſte, il eſt ſonge-creux :
Damon, ſans doute, eſt amoureux.
Mais pourquoy m'en faire un myſtere ?
Crois-tu le cacher pour le taire ?
Toy ſur tout qui jadis m'as entendu preſcher,
Que la galle & l'amour ne ſe pouvoient cacher ;
Or puiſque la choſe eſt égale,
Y veux-tu chercher un détour ?
Toy qui m'as découvert ta galle,
Ne me caches point ton amour.
Peut-eſtre là deſſus te pourrois-je eſtre en aide
Et tu ſçais ce qu'en l'une a produit mon remede
Non pas qu'à celui-cy j'oſaſſe me vanter
D'en pouvoir jamais apporter,

Bien éloigné de le prétendre ;
Je n'en ſçay point, que de ſe pendre :
Encore à-t'on beau le priſer,
Je ne voudrois pas en uſer.
Mais au moins à compter ſa peine,
On trouve toûjours du plaiſir,
Et c'eſt une terrible gêne,
Que d'étouffer chaque ſoupir.
Non, croi-moy, défais-toy d'une mauvaiſe honte,
Et tu trouveras mieux ton conte :
Toûjours y faudra-t'il venir ;
Tu ne t'en pourras pas tenir :
Ce mal à le cacher empire ;
Et les Amans les plus diſcrets,
S'ils ne trouvent à qui le dire,
Le vont raconter aux Foreſts.
Enfin te voila pris : Ni ton humeur badine,
Qui trompa jadis Colombine,
Les Théreſes, ny les Tontons,
Ny certaine amitié de par de-là les Monts,
Ny tant de libertez qu'en tous lieux tu peux prendre,
Tout cela n'a pû t'en deffendre.
Damon eſtre amoureux ! Apprenez en ce jour,
Mortels, à redouter le pouvoir de l'amour :
Il a fixé ſon cœur. Après cette avanture
On pourra fixer le Mercure,
Le feu ſera ſans mouvement,
Les Torrents iront lentement.
Enfin ce changement de toute la nature,
Doit moins cauſer d'étonnement.
Aptès cela ſur ce Chapitre,
Je ne crois plus de libre arbitre :
Il n'eſt tempérament, raiſon, ny volonté,
Qui d'aimer nous puiſſe diſtraire :

Oüy, mort ou vif il le faut faire,
Et c'eſt une néceſſité.
Ainſi, puiſſe l'objet de ta premiere flâme
N'avoir jamais ſenti de tendreſſe en ſon ame,
Et te donner un cœur auſſi neuf que le tien :
Puiſſe la belle pour ſa gloire,
Et t'aimer comme il faut, & ne ménager rien,
Pour conſerver le fruit d'une telle victoire.
Ainſi, tranquille en tes amours,
Puiſſe-tu n'y trouver, ny grand mere, ny tante,
Ny babillarde ſœur, ny farouche ſuivante,
Qui vienne en traverſer le cours :
Que jamais dans ta fantaiſie,
Il n'entre un brin de jalouſie.
Enfin de cent plaiſirs paiſible poſſeſſeur,
Puiſſe-tu n'avoir rien contraire
Qu'autant qu'il ſera néceſſaire,
Pour en redoubler la douceur.

Ceux-cy ne me plaiſent pas moins que les autres, luy dis-je ; & je meurs d'envie de ſçavoir l'hiſtoire de cet illuſtre inconſtant. Si je la ſçay, quelque jour, me dit-il, je vous promets de vous l'apprendre.

Comme il me parloit nous viſmes paſſer par la feneſtre de ſa chambre une fort jolie fille, qui a de l'eſprit, & qui eſt broüillée avec ſa mere, parce qu'elle fait

des Vers. Le ſujet, luy dis-je, eſt mince : Mais je penſe que vous voulez m'en faire accroire. Non ma foy, me dit-il : Je connois la mére, & c'eſt moy-même qui ay reçeu les premieres plaintes. Son mary eſt Procureur ; je l'allois conſulter avec un de mes amis pour une affaire aſſez importante ; je ne le trouvay pas, il eſtoit encore au Palais. J'entendis ſa femme qui crioit à pleine teſte ; & comme je ſuis libre avec elle, je montay dans ſa chambre ſans cérémonie ; elle courut auſſi-toſt à moy, & me dit qu'elle eſtoit la plus malheureuſe femme du monde, qu'elle ne pouvoit plus vivre avec honneur, & qu'elle avoit réſolu de ſe retirer dans un déſert pour le reſte de ſes jours. Elle ajoûta pluſieurs autres choſes ſemblables, pour me marquer ſa déſolation. Je crus d'abord qu'il luy eſtoit arrivé quelque malheur à elle, ou à ſon mary. Oüy,

me dit-elle, il m'eſt arrivé un malheur auquel je ne m'attendois pas. La fille eſtoit préſente qui pleuroit, ſon mouchoir ſur le viſage, ſans oſer regarder perſonne. C'eſt cette carogne, me dit la mére, qui me met dans l'état où je ſuis. Je m'imaginay d'abord quelque galanterie; car il y avoit dans ſa maiſon des Clercs bien-faits. Je n'oſay pourtant m'éclaircir. Si vous ſçaviez reprit-elle, ce qu'a fait cette coquine. Quoy, luy demanday-je? Je ne puis vous le dire, reprit-elle, & je n'y penſe qu'en gémiſſant. Si c'eſt un mal, luy dis-je, où il y ait du remede, il faut s'en ſervir; & s'il ſe peut, ſans qu'on le ſçache. Tout le monde le ſçait, s'écria-t'elle; c'eſt elle-même qu'il l'a publié. Mais, qu'eſt-ce donc que ce mal: a-t'elle quelque Amant? Bon, me dit la mére; plaiſante morveuſe, pour avoir un Amant. Elle avoit pour-

tant dix-ſept ans, de l'aveu de ſon pére. Ah, Monſieur ! s'écria-t'elle, cette coquine, cette maraude fait des Vers. Des Vers, repris-je, fort étonné ? Oüy, des Vers, me dit-elle, ce qu'on appelle des Vers, de ces choſes longues, au bout deſquelles il y a des rimes, tic, tic, toc, toc. Enfin, que ſçai-je, de ces dictuns de Comédie. Ah ! la vilaine : Eſt-ce là la peine que j'ay priſe à t'élever ? Monſieur Dominique, me dit-elle, j'ay tant pris de ſoin pour luy donner de la vertu. J'admiray l'eſprit bourgeois dans les ridicules emportemens de cette femme. Je n'eus garde de luy rien dire alors pour luy faire voir, que les Vers ne ſont pas des ſacriléges, & que les filles en peuvent faire ſans perdre leur réputation : mais je me réſervay de parler au Procureur, qui eſtoit un plaiſant, & qui aimoit la joye. Pendant la conteſtation, un Clerc

vint du Palais dire que le Procureur estoit allé disner avec deux ou trois de ses Confréres, avec lesquels il devoit travailler dans une affaire tout le reste de l'apresdinée.

Le lendemain je retournay chez luy avec mon amy : nous le consultâmes, & après la consultation : Avez-vous sçu, luy demanday-je, ce qui se passa hier icy entre vôtre femme & vôtre fille. Il se prit à rire, & il me dit qu'il avoit tâché de faire entendre raison à sa femme, mais qu'il n'avoit pû luy oster son entestement : qu'elle soûtenoit toûjours que jamais fille d'honneur n'avoit fait de Vers, & que si sa fille en faisoit, elle l'étoufferoit de ses propres mains. Cependant elle en fait, & son pére m'en a donné quelques-uns que je vais vous montrer. Monsieur..... y avoit fait deux ou trois airs qui ont esté long-temps à la mode. Si

je

je ſçavois chanter je vous les chanterois ; mais ſi vous voulez je vous feray voir les paroles. Là-deſſus il me mena dans ſon cabinet, & me les donna à lire. Voicy un couplet qui fut fait pour un Amant de qui la Maiſtreſſe aimoit un autre homme :

Fontaine qui coulez dans ces lieux ſolitaires,
Où l'amour vient cacher ſes plus ſecrets myſteres,
Soyez témoin de ma langueur,
Rien ne peut ſoulager l'excès de mon martyre,
Ma Bergere ſoûpire
Pour un autre vainqueur.

Le couplet ſuivant que vous allez voir, me dit Arlequin, eſt ſur un air différent, & je crois qu'elle y a quelque part. Son pére eſt Juge de..... Il y va ſouvent avec ſa famille. Un jeune homme bien fait a dans le même lieu une agréable maiſon, où il paſſe les beaux jours. Ils s'y voyent tous deux, & ils ſe promenent quelquefois dans un bois aſſez épais, qui vient juſ-

ques sur le bord de la riviere. Lisez présentement les Vers, les voilà:

Quand le Soleil quitte le monde,
Qu'il va dans le sein de Thétis,
Rallumer ses feux amortis,
Tout demeure icy-bas dans une paix profonde,
C'est alors qu'en secret je soûpire.
Que seule, & sans témoin mon Berger à son tour,
Me dit l'ardeur de son amour,
Et prend plaisir à le redire.

Ecoutez-moy, reprit-il, en tenant un papier à la main: Un jour une Dame lisant les Lettres Portugaises demanda à cette fille, ce qu'il faloit faire pour écrire d'un style aussi tendre que l'est celuy de ces Lettres. Quelques momens après elle luy répondit par ces quatre Vers. Tenez, lisez-les. Je pris le papier, & je lus:

L'amour seul apprend l'art d'écrire,
Il faut aimer violemment,
Quand on sent bien ce qu'on veut dire,
On le dit toûjours tendrement.

Une de ses amies, reprit Arle-

quin, aimoit un jeune homme, qui aimoit ailleurs, & de qui elle voulut eſtre la confidente. Cette amie cachoit ſon amour, mais elle ſouffroit beaucoup. La fille du Procureur qui ſçut cela, fit parler ſon amie en deux couplets de Chanſons. Dans le premier, que j'ay oublié, cette amie déplore ſon ſort de n'eſtre que la confidente d'un homme qu'elle adore: Et voicy le ſecond,

Son cœur plein de langueurs,
Trop fidéle à ſa foy,
Pouſſe mille ſoûpirs pour les beaux yeux qu'il aime,
Par quelle dure loy,
Faut-il me contraindre moy-même,
A voir couler des pleurs
Qui ne ſont pas pour moy?

Après que nous euſmes finì de parler de la fille du Procureur. Vous ay-je dit, reprit-il, que je ſoupe ce ſoir avec le gros Monſieur de.....? Non luy répondis-je. Il eſt préſentement Capitaine

de Drãgons, me dit-il ; c'eſt le meilleur garçon, l'amy le plus chaud, & le meilleur cœur du monde. Je le connois, luy dis-je, il *chopine théologalement*, & il a un gros & vieux Laquais qui chopine auſſi-bien que luy. Sçavez-vous, reprit Arlequin, la convention qu'ils ont faite entr'eux, de s'enyvrer alternativement chacun à ſon tour ? Non, luy dis-je, cette convention m'eſt inconnuë. Je vais vous dire, reprit-il, une petite diſpute qu'ils eurent la ſemaine paſſée là-deſſus. Le Maiſtre s'eſtoit enyvré le ſoir précédent à un ſouper avec trois ou quatre Officiers de ſes amis. L'un de la compagnie qui devoit inceſſamment retourner en ſon quartier, les convia tous le lendemain à un ſouper, où ils devoient bien boire. Le Capitaine de Dragons, qui n'oſoit s'enyvrer deux jours de ſuite, de peur de bleſſer le droit de ſon Valet ;

le tira le lendemain matin en un coin de ſa chambre, avec l'air d'un homme qui a l'eſprit embarraſſé d'une grande affaire. Après luy avoir dit pluſieurs choſes obligeantes; enfin il le pria de luy permettre de s'enyvrer le ſoir avec les mêmes amis avec qui il avoit ſoupé le ſoir précédent, & le chargea d'avoir ſoin des bouteilles. Le Valet répondit que cela eſtoit injuſte; qu'il ſçavoit bien de quoy ils eſtoient convenus, & qu'il ne pouvoit luy accorder ce qu'il demandoit. Le Maiſtre luy dit mille belles & bonnes raiſons pour le perſuader, ajoûtant qu'il s'enyvreroit à ſon tour deux fois de ſuite ſans qu'il le trouvaſt mauvais. Le Valet refuſa l'offre: Veux-tu, luy dit-il, que je me broüille avec mon meilleur amy? Broüillez-vous, ou ne vous broüillez pas, luy dit Petit-Jean, cela m'eſt indifférent; J'ay donné ma parole de m'enyvrer

ce ſoir, & je ne ſuis pas aſſez malhonneſte homme pour y manquer; chacun a ſa réputation à ménager, je veux m'enyvrer. Petit-Jean s'enyvra, & le Maiſtre fit le même. Le plaiſant fut quand ils revinrent tous deux dans la chambre. Le Maiſtre qui y eſtoit arrivé le premier, ronfloit dans un fauteüil auprès du feu. A peine Petit-Jean entra qu'il s'alla donner un coup de teſte contre la quenoüille du lit, & ſe laiſſa tomber ſur un guéridon où eſtoient deux flambeaux, qui tombans avec le guéridon firent un bruit épouvantable. Le Maître s'éveilla en ſurſaut, & le voyant à terre qui avoit de la peine à ſe relever : Voilà-t'il pas, dit-il, en bredoüillant, cet yvrogne qui caſſe tout : N'as-tu pas honte d'eſtre en cet eſtat ? En diſant cela il voulut le relever. Mais comme il eſtoit preſque auſſi yvre que luy, à peine fut-il hors de ſon fauteüil qu'il

ſe laiſſa tomber de l'autre coſté, ſans pouvoir ſe relever luy-même. Les gens de la maiſon qui avoient entendu un grand bruit, coururent à la chambre, où ils trouverent le Maiſtre & le Valet étendus ſur le carreau. On les releva tous deux; & peu de temps après, les gens ſortirent de la chambre, & écouterent à la porte pour voir comment finiroit la Comédie. Ils commencerent par ſe quereller, enſuite ils ſe reprocherent leur yvrognerie. Petit-Jean fit l'entendu; le Maiſtre luy dit des injures, & luy commanda de ſortir de chez luy ſur le champ, jurant qu'il le tuëroit s'il ne ſortoit. Petit-Jean en colere, alla dans la garderobe remplir une valiſe au hazard de tout ce qu'il put trouver : après quoy il la chargea ſur ſon épaule, & vint en chancelant prendre congé de ſon Maiſtre. Le Capitaine qui avoit eu le temps de s'ap-

paiſer, touché de ce ſpectacle, & ne pouvant ſoûtenir l'horreur d'une telle ſéparation, luy demanda ſi c'eſtoit là l'attachement éternel qu'il luy avoit juré? Le Valet répondit fiérement qu'il trouveroit toûjours bien un Maiſtre comme luy. Oüy, luy dit le Capitaine; mais cherches-en un qui te permette de t'enyvrer de deux jours l'un. Ces paroles appaiſerent ſi fort Petit-Jean, & ce privilege fit une ſi grande impreſſion ſur ſon eſprit, qu'il ſe mit à ſanglotter de douleur. Il jetta ſa valiſe à bas, & dit qu'il le ſerviroit toute ſa vie. Ils ſe toucherent dans la main & revinrent bons amis. Le point eſtoit de pouvoir ſe coucher; le Capitaine n'eut jamais la force de ſortir de ſon fauteüil, où il dormit tout le reſte de la nuit. Petit-Jean dormit ſur le plancher auprès du feu la teſte ſur la valiſe; & ils ne s'éveillerent qu'au jour.

A peine ſe virent-ils tous deux, qu'ils ſe prirent à rire, & Petit-Jean dit à ſon Maiſtre qu'ils n'avoient rien à ſe reprocher. Là-deſſus M. M..... entra dans la chambre, qui venoit déjeuner avec le Capitaine. Je le connois, luy dis-je, c'eſt le Médecin de France le plus habile, & qui traite les malades avec plus de circonſpection.

A propos, ſçavez-vous la Piece en Vers qu'on a faite pour luy? Je ne l'ay jamais veuë, répondit Arlequin. On ne ſçauroit, repris-je, loüer plus ingénieuſement la ſcience & l'habileté d'un Médecin. Je n'ay pas ſur moy cette Piece, mais je vous l'apporteray au premier jour à la Comédie. Je luy tins parole, & le lendemain je luy montray dans ſa Loge les Vers ſuivans:

POUR M. MOREAU LE MEDECIN.

ALLARME.

JUſte Ciel qu'ay je vû, quelle crainte me glace!
Prends garde, cher Moreau, c'eſt toy

Que cette vision menace ;
Je craindrois moins si c'estoit moy.
Hier lorsque la nuit commençoit sa carriere,
Par ma resverie emporté,
J'allois toûjours suivant un sentier écarté,
Quand un bruit vers l'endroit où l'on voit la riviere,
Couler à flots tardifs au bas du Cimetiere,
Excita tout à coup ma curiosité.
J'y cours, quel spectre ! ô Ciel ! quelle horrible figure !
Je vois ce monstre affreux, funeste à la nature,
Ses membres sont des os, & sans chair, & sans peau,
Tel est un corps séché dans le fond d'un tombeau ;
Telle enfin de la Mort on nous fait la peinture.
D'abord je voulus m'échapper,
Mais mon corps dans l'horreur soudaine
Dont je me sentis frapper,
Sur mes pieds chancelans se soûtenoit à peine,
Et tout ce que je pûs, rempli d'un tel effroy,
Ce fut de me cacher, retenant mon haleine,
Derriere un arbre épais que je vis près de moy.
De là je l'observay d'un œil plein de surprise,
Je la vis près de l'eau sur ses genoux assise,
La cruelle, aiguisant cette terrible faux,
Par qui toute vie est tranchée,
Agitoit avec bruit la masse de ses os,
A ce travail alors tellement attachée,
Et baissant de sorte les yeux,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Aussi-tost qu'elle crut sa faux bien afilée,
Elle la prend, se leve, & de fureur troublée,
Haussant son effroyable voix,
Qu'animoit la fierté du regard & du geste,

Voicy dit-elle, cette fois,
Voicy de quoy punir cet ennemi funeſte,
Dont l'Art contre mes coups protégeant les humains,
Fraude par tout mes droits, & trompe mes deſſeins.
Quelle eſtoit mon erreur, par quelle complaiſance,
Ay-je pû ſi long-temps arreſter ma vengeance?
En vain de mille maux divers,
Sur le corps des mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire icy redouter ma puiſſance,
Contrainte de céder à ſes ſecours offerts,
Je luy vois tous les jours enlever mes victimes
Par luy, par ſon fatal ſçavoir,
Au lieu d'entendre icy des cris de deſeſpoir,
Je n'entends loüer que ſes crimes.
Cette faux mépriſée à peine a le pouvoir
De trancher les deſtinées
Des Vieillards accablez ſous le faix des années,
Et je pourrois encor ſans colere, ſans cœur,
De tant d'affronts laiſſer vivre l'Auteur?
Vivent, vivent plûtoſt au-delà des limites,
Qu'aux mortels ici-bas la nature a preſcrites,
Tant de Médecins ignorans,
Qui par des moyens differents,
Trouvant l'art de tuer, ſans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes:
Mais toy, traiſtre Moreau, nom par moy déteſté,
Nom, que je n'entends point, ſans frémir de colere,
Meurs, & reçois le ſalaire,
Que ton audace a mérité.

Ou pour parer le coup qui va t'eſtre porté,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ſe monſtre ſe teut, & du fonds des tombeaux,
Soudain d'horribles cris ſortirent,
Les oiſeaux de la nuit à ces cris répondirent,
Le fleuve épouvanté retint long-temps ſes eaux,
Et les ombres qui s'épaiſſirent,
Dérobant ſa fuite à mes yeux,
Seul, avec les hiboux, je me vis en ces lieux.
Voilà, mon cher ami, d'où naiſt ma crainte extrême.
Songes-y bien, ton Art doit eſtre ton appuy,
C'eſt à toy maintenant à faire pour toy-meſme,
Ce que tu fais bien pour autruy.

La mort, me dit Arlequin, n'eſt pas une choſe trop agréable, cependant je ne puis m'empeſcher de relire ces Vers: Mettez-les dans voſtre poche, luy dis-je, & écoutez-moy. Ces Vers m'ont fait ſouvenir d'une folie de la F..... Vous connoiſſez l'homme, il n'y a rien de ſi agréable que luy. Une fois il fit une partie avec L. D..... pour le lendemain. La F.... devoit porter d'un vin excellent, & l'autre s'eſtoit obligé de fournir la viande. Le jour venu, cet autre fut ſurpris d'une colique violente,

& deux heures après on le crut mort. La F..... entra dans le temps que ſon Valet s'arrachoit les cheveux. Quand on luy dit la nouvelle, il trouva fort mauvais que ſon amy fuſt mort, ſans auparavant luy avoir tenu ſa parole, ajoûtant qu'il ne le croyoit pas aſſez malhonneſte homme, que de s'eſtre laiſſé mourir, pour ne pas luy donner le diſner qu'il luy avoit promis. Il le voulut voir; & comme il avoit déja la teſte pleine de vin. Hé bien, luy dit-il, tu es donc mort? ſois-le tant que tu voudras; je ne m'en iray pourtant pas que tu n'ayes goûté de mon vin, & tu m'en diras des nouvelles. Là-deſſus il luy ſoûtint la teſte, & luy en mit quelques gouttes dans la bouche. Comme cet homme n'eſtoit cru mort que depuis un quart-d'heure, & qu'il n'eſtoit en cet eſtat qu'à cauſe de quelques flégmes qu'il n'avoit pû cracher, le

vin luy donna des forces, il cracha, & ouvrit les yeux. Le Valet effrayé de cette réſurrection prématurée, fuït tant qu'il put. La F..... eut toute la peine du monde à le remettre de ſa frayeur. A la fin il revint, & il ſecourut ſi bien ſon Maiſtre, qu'il le mit en état de voir diſner la F..... au chevet de ſon lit. Peu de jours après il fut parfaitement rétabli, & il but largement avec ſon ami de ce vin qui luy avoit rendu la vie.

Sçavez-vous, me dit Arlequin, de quelle maniere il répara une ſottiſe qu'il dit à la Ducheſſe de S..... On me l'a dite, luy répondis-je, mais je l'ay oubliée: C'eſtoit, je croy, reprit-il, en allant à Chambort avec le Roy. La Ducheſſe alloit dans l'appartement qu'on luy avoit marqué. Comme elle paſſoit dans une ſalle, la F.... qui s'y trouva le verre à la main, & peut-eſtre avec une pointe de

vin qui échauffoit un peu trop sa vivacité : A ta santé S..... luy dit-il. La Ducheſſe ſurpriſe de cela, luy marqua froidement que cette familiarité luy paroiſſoit fort extraordinaire. Voicy comment il ſortit d'intrigue par ce couplet qu'il fit, & qu'il chanta ſur le champ :

A ta ſanté S....
Mais j'ay failli,
Je devois dire, à vous, adorable Ducheſſe,
Et boire chapeau bas,
A vos divins appas.

Quand on ſe tire d'affaire auſſi galamment, on mérite bien le pardon de ſa faute. Il l'eut auſſi, reprit Arlequin ; & cette belle Ducheſſe l'a toûjours eſtimé depuis ce temps-là.

A propos de ſe tirer d'affaire, luy dis-je : Vous ne ſeriez pas fâché de ſçavoir la préſence d'eſprit qu'eut Voiture dans une occaſion. La choſe ſe paſſa à l'Hoſtel de Ramboüillet. Vous ſçavez.... Je

ſçay, interrompit-il, qu'il y alloit tous les jours, & que cet Hoſtel eſtoit le réduit de tout ce qu'il y avoit de perſonnes d'eſprit en ce temps-là. Un jour, repris-je, il y trouva Mademoiſelle D..... fille de qualité très-riche, parfaitement belle, & qui eſtoit née avec une véritable vertu qu'elle a conſervé toute ſa vie. N'a-t'elle pas épouſé dans la ſuite le M.....de..? Juſtement, luy dis-je. Voiture qui, comme il le dit lui-même, aimoit depuis le Sceptre juſqu'à la houlette, eut envie de faire le galant avec cette Demoiſelle: & un jour la trouvant ſeule, il luy parla d'une maniere aſſez intelligible. Elle, ſurpriſe de ſes diſcours, luy *aſſena* un coup d'œil de dédain, & luy arrangea un nombre de certaines paroles capables de rendre muet tout autre que luy. *Dequoy vous fâchez-vous*, luy dit-il? *la vertu n'eſt point bleſſée quand on parle aux gens à bonne*

à bonne intention, luy laiſſant entendre qu'il la vouloit épouſer. Elle ne put s'empeſcher de rire ; & Voiture eſtant le premier à tourner la choſe en plaiſanterie, la railla de ſon dédain devant tout le monde.

Je connois ſi bien cette Demoiſelle, dit Arlequin, que je vais vous apprendre un trait qu'on m'a dit d'une jeune fille de chambre qu'elle avoit. Un jour le Cardinal de la Valette fut pour voir ſa Maîtreſſe. Elle eſtoit ſortie, mais il trouva cette fille ſeule, qui fuït auſſi-toſt dans la ruelle du lit. Le Cardinal courut après, & il luy demanda où eſtoit ſa Maiſtreſſe ? après quoy il ſortit. La fille ſortant un moment après de cette ruelle : *En vérité, Monſeigneur*, luy dit-elle, *je ne croyois pas eſtre quitte de vous à ſi bon marché.*

DIALOGUE VII.

J'allois au Théatre avec Arle-

quin pour voir la premiere repréſentation d'une Comédie, je fus arreſté par un Gaſcon aſſez honneſte homme, qui me pria de luy obtenir une grace de M. le Mareſchal de Créqui. Ce qui me parut plaiſant, c'eſt qu'il me voulut perſuader que cette grace eſtoit bien plus pour moy que pour luy; parce qu'il n'en tireroit, diſoit-il, qu'une utilité fort petite, & que moy je ferois connoiſtre le crédit que j'ai dans le monde. Il me demandoit grace, comme les Napolitains demandent l'aumoſne, *Fate mi ben per voi.* Quand il m'eut quitté, Arlequin me dit une réponſe qu'il avoit faite à la Comédie. Ce Gaſcon, continua-t'il, eſtoit au Parterre; & comme il ſe remuoit toûjours, ſon épée ſe mettoit dans les jambes de ceux, qui eſtoient près de luy. Un Officier s'en trouvant embarraſſé: Monſieur, luy dit-il, voſtre épée m'incommode: *Cade-*

dis, luy répondit le Gaſcon, *elle en a bien incommodé d'autres.*

Ces gens-là, luy dis-je, ſont très-agréables; ils ont des ſaillies plaiſantes, & ils ne manquent jamais de reparties. Témoin, reprit Arlequin, ce qui m'arriva hier en venant chez moy. Je trouvay un Gaſcon avec un habit moitié noir, moitié gris, qui eſtoit tout en lambeaux; il me demanda l'aumoſne ſon chapeau ſur la teſte, me diſant qu'il eſtoit Gentilhomme: Je luy donnay une piece de quatre ſols, & le priay de m'en rendre trois, il chercha dans ſes poches & dans ſes gouſſets; & ne trouvant rien: *Capdebiou*, me dit-il, *je penſe que j'ay laiſſé ma monnoye en changeant d'habit.*

Ne vous ai-je point raconté, luy dis-je, ce que dit un Gaſcon à un Mouſquetaire qui battoit le Cocher de ſon Fiacre. Ce Cocher eſtoit yvre. En paſſant dans une

ruë il ſerra un Mouſquetaire contre la muraille, & de ſi près que ſans une porte ouverte où il ſe jetta, il l'auroit peut-eſtre crevé. Ce Mouſquetaire en furie, courut après luy, & le chargea de coups de bâton. Comme pendant ce temps-là le Carroſſe eſtoit arreſté, le Gaſcon mit la teſte hors de la portiere : *Monſieur*, cria-t'il au Mouſquetaire, *vous ne ſçavez peut-eſtre pas que je paye les momens de ce faquin ; dépeſchez-vous de le battre, chaque coup de bâton que vous luy donnez me couſte cinq ſols.* Enfin le Mouſquetaire laiſſa le Cocher. Le lendemain un des amis du Gaſcon ſçachant l'avanture, luy reprocha d'avoir laiſſé maltraiter ſon Cocher, luy diſant que tous les coups de bâton qu'on luy avoit donné eſtoient retombez ſur luy : *Mon grand amy*, luy répondit le Gaſcon, *je ne ſuis pas fait pour de petits combats, mais pour des actions éclatantes.*

Il me vient dans l'esprit la réponse d'un Gascon à une Demoiselle de ses amies. Ce Gascon lisoit en compagnie une Lettre que son pere luy avoit écrite, où il luy mandoit qu'on le vouloit mettre à la Taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente. Cette somme estoit marquée en chiffre par un 2. & par deux oo. Le Gascon au lieu de lire deux cent livres, lisoit deux mille livres: la Demoiselle estoit derriere qui lisoit la lettre des yeux sans qu'il y prist garde. Luy entendant prononcer deux mille livres, elle luy dit qu'il n'y en avoit que deux cent. Le Gascon se retournant vers elle: *Dieu me damne, le fat*, dit-il en parlant de son pere, *il a oublié un zero.*

Je sçay, dit Arlequin, une chose d'un autre Gascon, qui est plus plaisante que tout cela. Ce Gascon estoit en prison depuis deux

ans pour dettes: ſes amis payerent le creancier, qui conſentit à ſa liberté. Comme ils furent pour le faire ſortir, il dit qu'il avoit payé ſon diſner au Géolier, & qu'il ne ſortiroit qu'après avoir mangé tout ſon ſaoul. Ses amis eurent beau le preſſer de laiſſer ce diſner, leurs empreſſemens furent inutiles. Pendant qu'il diſnoit, un autre créancier vint le recommander; le Gaſcon penſa mourir de dépit: mais enſuite, faiſant le fier, il dit que la fortune perſécutoit toûjours les gens de mérite. Cependant ſes mêmes amis accommoderent l'affaire, & peu de temps après, luy allerent encore annoncer ſa liberté. Il eſtoit dans le lit quand il reçeut cette heureuſe nouvelle: il ſe leva au moment, il prit ſes habits dans ſes bras, & voulut abſolument ſortir du Chaſtelet en chemiſe. Il alla s'habiller chez un Roſtiſſeur à la ruë de la Huchette: &

en parlant de ſon avanture : *Cadedis*, dit-il, *je voulois ménager un repas, mais jamais diſner ne m'a tant couſté que celuy de ces jours paſſez.*

Dans ce temps-là nous vîmes paſſer un Allemand qui eſtoit à Paris depuis trois ou quatre mois, & qui faiſoit l'Amant de toutes les filles. Deux Provinciales affamées de Muſique & de Danſe, vinrent à Paris pour voir l'Opera. Comme elles eſtoient jolies, l'Allemand ne manqua pas de les y mener, & pour faire les honneurs juſqu'au bout ; il leur expliquoit les Vers qu'on y chantoit. Il y eut un endroit où on loüoit le Roy : ces Provinciales luy demanderent ce que c'eſtoit : *Ce neſtre rien*, dit cet Allemand, *ſti Muſiciens chanter ſeulement que le Roy eſt un pon perſonne.*

Cela fait voir, luy dis-je, qu'on ſe rend toûjours ridicule quand on ſe meſle des choſes qu'on n'entend pas. Vous dites vray, reprit

Arlequin: Vous vous seriez bien diverti ces jours passez, si vous vous fussiez trouvé dans une maison où j'estois. Je causay avec M. de..... Dans ce temps-là il entra dans la chambre deux jeunes filles fort jolies, & un jeune garçon qui paroissoit âgé tout au plus de 18. ans. Ils venoient d'entendre un Sermon, où le Prédicateur s'estoit apparemment étendu sur le Mystére de la Prédestination, dont ils avoient l'esprit fort rempli; ils en disputoient à leur mode. Le Maître d'Hostel de feu Monsieur le Marquis de Tilladet vint, & se mesla dans la dispute. Après une assez longue contestation, ce Maître d'Hostel adressant la parole à Monsieur de..... à qui je parlois, luy demanda s'il ne raisonnoit pas juste sur ce Mystére? & voyant qu'il négligeoit de luy répondre, il s'offença: Vous croyez peut-estre, luy dit-il, que je ne suis pas capable

ble de comprendre ce que vous me diriez là-dessus ; *morbleu j'aurois plus de peine à faire une fricassée de poulets, qu'à concevoir toute la Théologie.*

J'ay oüi dire chez Monsieur de... repris-je, ce que vous venez de me raconter, & ce fut chez luy où je trouvay le M.... G.... bien en furie contre les François : Je vous ay dit son emportement ; Vous connoissez l'homme, il a quelques secrets de Chymie, avec quoy il guérit par hazard de légéres maladies. D'ailleurs il est tout mystére, & sur tout si entêté de noblesse qu'il prétend décendre de Mutius Scévola. Il me semble, dit Arlequin, qu'il n'est plus à la mode ; sa réputation est bien diminuée, sur tout parmi les femmes. Vous ne sçavez peut-estre pas pourquoy, luy dis-je, je vais vous l'apprendre.

Un jour il fut appellé auprès

d'un malade, qui n'estoit pas en grand danger ; Après luy avoir laissé un remede pour prendre le lendemain, il voulut faire le Docteur, & parler des productions admirables de la nature ; trois ou quatre femmes l'écoutoient avec admiration, & d'autant plus qu'il citoit à tout moment Paracelse ; il dit qu'il avoit lû mille choses curieuses dans ses Ouvrages, & entr'autres le secret de faire un enfant par l'art seul, sans l'aide d'une femme. Ce discours émeut toutes les femmes qui l'écoutoient, & une d'elles prenant la parole, dit que ce secret estoit déteſtable & diabolique, & que l'Auteur devoit estre brûlé avec son Livre ; les autres s'emporterent à leur tour, & luy dirent des choses fâcheuses. Ce bruit se répandit par tout en peu de jours, & depuis ce temps-là les femmes ont pris une si grande averſion

pour luy, que la pluſpart aimeroient mieux mourir que de ſe ſervir de ſes remedes.

Après la Comédie nous fuſmes nous promener Arlequin & moy aux Thuilleries, nous y trouvâmes pluſieurs perſonnes de noſtre connoiſſance, entr'autres deux femmes qui nous arreſterent vers le baſſin qui eſt au bout de la grande allée. Après avoir fait un tour elles nous quitterent pour aller rejoindre leur compagnie. Quand nous fuſmes ſeuls: Avez-vous pris garde, me dit Arlequin, à cette brune, qui paroiſt ſi ſage & ſi modeſte? Je luy dis qu'elle m'avoit édifié; Sa modeſtie, reprit-il, luy coûte beaucoup, vous en allez juger. Ces jours paſſez ſon Directeur l'obligea de luy rendre compte de ſa conſcience, & de luy écrire ſincerement tout ce qu'elle ſentoit pour le monde & pour la vertu. Elle luy obeït, &

commença dans la premiere page à luy découvrir l'attachement ſecret qu'elle avoit encore à la vanité ; enſuite elle mit les actions de vertu qu'elle voudroit pouvoir pratiquer, & au bout elle écrivit les Vers ſuivans,

En liſant la premiere page,
Vous y trouverez mon image,
Et mes ſentimens bien dépeins,
Mais pour le reſte ; helas je crains,
Quoy que ce ſoit mon écriture,
Que ce ne ſoit pas ma peinture.

Je tiens ce ſecret, ajoûta Arlequin, de ſa compagne que vous avez vûë avec elle. Vous me ſurprenez, luy dis-je, elle ne paroiſt point du tout ſçavoir faire des vers. Elle en a fait, reprit-il, de beaucoup plus jolis que ceux que je viens de vous dire. Avant ſa retraitte elle eſtoit fort dans le monde, & comme ſon eſprit eſt vif & agréable, on ſe faiſoit un plaiſir de la voir ; Madame la Princeſſe de.... la prit en amitié,

& un jour après luy avoir fait plusieurs careſſes, elle luy promit de prendre ſoin de ſa fortune; à peine eut-elle achevé ces paroles que cette Demoiſelle tranſportée de joie d'une protection auſſi avantageuſe, prit une plume qu'elle apperçût ſur une table, & écrivit les vers que je vais vous dire:

Un Philoſophe très-parfait,
Dit que de rien, rien ne ſe fait,
L'opinion en eſt commune,
Mais je la démens pour le coup,
Et puiſque Voſtre Alteſſe a ſoin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Je trouvay ces vers d'autant plus jolis, qu'ils avoient eſté faits ſur le champ. Il m'en dit pluſieurs autres que j'ay oublié; mais je me ſouviens d'une galanterie qu'elle fit à ſon Amant; Il fut tué à l'armée, me dit Arlequin, & cette mort a bien contribué à ſa retraitte. Un jour cet Amant ſe plaignoit à elle, qu'elle ne l'aimoit pas autant qu'il l'aimoit, elle ne luy ré-

pondit rien ; mais comme elle deſſine aſſez bien, elle fit avec ſon crayon une balance ſuſpenduë, & mit deux cœurs, un dans chaque baſſin, qui peſoient également, avec ces paroles : *L'amour eſt égal.* L'Amant luy ſçut gré de cette galanterie ; il prit la deviſe qu'il a portée ſur luy toute ſa vie. Je me défie bien, luy dis-je, de la vertu d'une fille comme celle-là ; c'eſt une terrible entrepriſe pour elle que celle de renoncer à ſes inclinations, & quoy qu'elle faſſe pour eſtre ſage, elle a trop d'eſprit pour avoir jamais ſa conſcience bien nette.

A la verité, reprit Arlequin, cette Demoiſelle n'eſt pas ſi naïve que le parurent deux Provinciales. Je parie que vous avez oublié leur hiſtoire ; Je ne ſçay, luy dis-je, ſi vous me l'avez racontée : Soit, reprit-il, écoutez-la. L'Abbé..... homme de conſidération, les me-

na à l'Hoſtel Séguier pour voir M. le Chancelier dans ſon lit de parade, où on le mit le lendemain qu'il fut mort. Comme toute la maiſon eſtoit tenduë de noir, au lieu d'aller en l'appartement où eſtoit le corps, l'Abbé ſe méprit, & les mena dans celuy où eſtoit Madame la Chancelière, qui recevoit dans ſon lit la viſite de toutes les perſonnes de qualité qui prenoient part à ſa douleur. A peine les deux Provinciales furent dans la chambre, qu'elles s'allerent mettre à genoux, l'une au chevet, & l'autre aux pieds du lit, pour prier Dieu pour le mort. Madame la Chancelière croyant que ces filles venoient luy demander quelque grace, s'avança ſur le bord du lit pour les écouter; celle qui eſtoit au chevet effrayée de voir remuer une perſonne qu'elle croyoit morte: *Ha ma ſœur*, s'écria-t'elle, *cela remuë*,

bon Dieu cela remuë : ſi on ne l'avoit tirée de là, elle ſeroit morte de peur. Vous pouvez vous imaginer l'effet que produiſit dans la chambre la terreur panique de la Provinciale. Madame la Chanceliere ne pouvoit deviner la cauſe de ſes cris. Monſieur l'Abbé expliqua la mépriſe, & cette explication déconcerta au moins pour quelques momens la douleur, non pas de Madame la Chancelliere qui en eſtoit pénétrée, mais des perſonnes qui luy rendoient viſite, & qui n'eſtoient pas touchées ſi ſenſiblement.

Une de ces Provinciales demanda un jour à une de ſes parentes, combien il y avoit de cinq ſens, & elle vouloit que le marcher en fut un. Elle croyoit Cicéron un Saint canoniſé, parce qu'elle avoit oüi dire pluſieurs fois qu'il avoit fait de très-belles Oraiſons ; & un jour ſe trouvant

avec un Médecin qui parloit de la compoſition du corps humain, elle luy demanda ſi le pucelage eſtoit une partie noble. Ma foy, luy dis-je en riant, vous m'en faites accroire, je ne penſe pas qu'aucune fille diſe de pareilles naïvetez. Il n'y a rien de plus vray, reprit Arlequin, cette fille avoit ſeize ans paſſez qu'elle n'étoit pas entierement déniaiſée ſur certaines choſes, & je ne ſçay ſi elle l'eſt encore. Si elle n'eſt pas mariée, luy dis-je, malheureux l'homme qui l'épouſera. Pourquoy cela, dit-il? C'eſt qu'elle fera ſon mari cocu ſans ſçavoir ce qu'elle aura fait. J'eſtime, ajoûtay-je, une femme qui eſt retenuë, parce qu'elle veut l'eſtre: mais je ne compte pas beaucoup ſur ſa vertu quand elle ne la connoiſt pas.

Parlons de Médecin, reprit Arlequin, vous a-t'on dit la réponſe que fit un Prince à M..... Non,

luy dis-je, quand Speſſafer mourut, on parla de luy à Verſailles au diner du Roy, M.... le Médecin voulut ſe meſler dans la converſation, & il dit qu'on trouvoit que ce Comédien luy reſſembloit: *Vous vous trompez*, luy répondit ce Prince, *il n'a jamais tué perſonne.*

DIALOGUE VIII.

Un matin Arlequin me vint voir pour me propoſer quelques difficultez qu'il avoit imaginées pendant la nuit ſur les tourbillons de Deſcartes; il me trouva que je riois en liſant les Oeuvres de Sarraſin, & il me demanda d'où venoit ma bonne humeur; Je ris de ſouvenance, luy dis-je. Arlequin lut l'endroit du Livre, après quoy, Que trouvez-vous de plaiſant, me dit-il, que Sarraſin rapporte les paroles de Séneque: *Que le Sage n'eſt pas ſujet aux injures de la fortune.* Je ne ris pas

de cela, repris-je, mais de l'application qu'un Gascon de nostre connoissance s'en faisoit à luy-même ces jours passez, Vous sçavez qu'il est marié, que sa femme est jeune & jolie, & qu'elle est souvent visitée par des gens d'affaires, qui d'ordinaire ne font pas des pas inutiles. Un autre Gascon de ses parens luy vint donner quelques avis là-dessus. Il luy parla du bruit que faisoient les galanteries de sa femme, & luy exaggéra le ridicule qu'elles luy donnoient dans le monde. Après qu'il eut fini ses conseils : *Mon ami*, luy répondit gravement le Gascon, *le Sage n'est pas sujet aux injures de la fortune.*

Arlequin me dit que le Gascon pouvoit se passer de donner à son parent de pareils avis ; Je conviens, luy dis-je, que ces sortes de complimens embarrassent toûjours ceux à qui on les fait. A

propos de galanterie, reprit-il, je vais vous raconter ce qui arriva il y a quelques années à un Commissaire. Un homme de quelque considération, mais riche en ce temps-là, avoit loüé dans un Fauxbourg de Paris, un Jardin, où luy & quelques-uns de ses amis particuliers cachoient leurs bonnes fortunes. Un jour le mari d'une des femmes sceut que la sienne y estoit, & l'y voulant surprendre pour demander une séparation; il alla à ce Jardin avec un Commissaire. Ce Commissaire ne se cacha pas si bien que le Jardinier, qui estoit du secret, ne l'apperceust; il court aussi-tost dire que le mari d'une telle heurtoit fortement, & qu'il avoit entrevû un homme de robe, qui s'estoit caché, & qui estoit assurément un Commissaire. L'allarme se met dans les plaisirs des Amans, & les trois femmes se resolvent à passer

ſur les murailles du Jardin pour ſe ſauver dans un autre, après quoy le Jardinier ouvrit la porte. La perquiſition faite, & le mari n'ayant rien trouvé, ſortit avec le Commiſſaire. Comme ils s'en alloient, un voiſin qui ſçavoit à quel uſage on mettoit cette maiſon, & qui eſtoit monté dans ſon grenier pour voir ce qui arriveroit, les appella, & leur dit que trois femmes s'eſtoient ſauvées pardeſſus les murs du Jardin dans la maiſon prochaine; le mari y courut avec le Commiſſaire, ils cherchent par tout. La premiere perſonne que trouva le mari, ce fut ſa femme; il la vouloit tuer, mais on l'en empeſcha. Je ne dis rien des ſuites, elles ont aſſez fait de bruit dans le monde. Pendant le tintamarre qui ſe paſſoit au premier étage; une de ces femmes qui s'eſtoit cachée en bas dans une armoire, ſe ſauva dans la maiſon

d'un Bourgeois qui la fit ſortir par une porte de derriere. La troiſiéme eſtoit dans la cave. Le Commiſſaire qui le ſçeut eut la curioſité d'y deſcendre pour voir s'il la connoiſtroit, & il trouva que c'étoit la ſienne. Ils furent fort ſurpris de ſe voir l'un & l'autre, il n'y avoit que quinze jours tout au plus qu'ils eſtoient mariez. Comme dans ces occaſions les femmes ont l'eſprit plus préſent que les hommes, celle-ci prenant la parole : Mon ami, dit-elle à ſon mari, tu l'es, il n'y a pas moyen de s'en dédire, mais ne fais point de bruit; ſi tu me veux pardonner, je t'aimeray fidellement toute ma vie. Le mari trouvant la propoſition raiſonnable : Me le promets-tu, luy répondit-il; Je te le jure, luy repartit ſa femme. Tiens, luy dit-il, en luy tendant la main, touche là, oublions le paſſé, & ſoyons bons amis. Elle luy toucha

dans la main ; après quoy le Commissaire revint de la cave, faisant semblant qu'il n'y avoit trouvé personne. La femme retourna chez elle, son mari lui fit mille amitiez, & depuis ce temps-là ses Amans n'ont jamais pû l'engager dans la moindre galanterie.

Il seroit à souhaiter, ajoûta Arlequin, que tous les maris en usassent aussi prudemment. Ils en usent assez bien, luy dis-je, & excepté quelques fous qui dépensent beaucoup, & qui sollicitent les Juges pour publier leurs avantures ; les autres passent les choses fort doucement, il y en a mêmes qui sont assez raisonnables pour parer les avis qu'on voudroit leur donner. Vous allez voir dans cet exemple ce que je veux dire.

Un homme de condition fort aimé du Cardinal Mazarin, avoit une femme jeune, & d'une beauté parfaite. Les envieux, qui

peut-eſtre ne pouvoient avoir aucune part en ſes bonnes graces, firent courir le bruit qu'elle avoit des fragilitez pour d'autres Amans. Soit que cela fuſt, ou qu'il ne fuſt pas, l'un de ces infortunez s'aviſa de dire au Cardinal que la femme d'un tel bleſſoit quelquefois ſa vertu par de petits égaremens ſecrets. Son Eminence qui connoiſſoit la vivacité de la Dame, croyant la choſe fort poſſible, répondit auſſi-toſt qu'il en avertiroit le mari, & il prit ce deſſein d'autant plus facilement qu'il eſtoit de ſes amis, & qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'un homme de qualité, jeune & bienfait, tombaſt ſi-toſt dans un accident, qui ſuivant le cours de la nature ne devoit luy arriver que dans la ſuite du Mariage, quand les deſirs des Epoux ſont réfroidis, & qu'ils ne ſe regardent plus que pour ſe donner de l'ennuy. Le Cardinal

dinal ne puſt s'empeſcher de parler de ſon deſſein à un ami du mari. Cet ami penſant que l'avis feroit plus de honte au mari, que ne luy en faiſoient les galanteries de ſa femme, le vint avertir, & luy dit de penſer à ce qu'il avoit à faire là-deſſus. Le mari, qui avoit des ſaillies d'autant plus plaiſantes, qu'elles luy eſtoient naturelles, outré contre le Cardinal, demanda dequoy il ſe mêloit, & quel droit il avoit de venir cenſurer la conduite de ſa femme, qu'il n'avoit que faire de ſes avis; que ſi ſa femme avoit des Amans, il en eſtoit ravi; & que ſi elle n'en avoit pas, il luy en iroit chercher luy-même, & qu'il la tuëroit ſi elle ne vouloit pas les recevoir. Après avoir ajoûté pluſieurs autres extravagances. Son ami luy dit, que ces diſcours eſtoient bons à faire dans ſa chambre; mais non pas devant le Car-

dinal, & que c'eſtoit à luy à prendre des meſures pour parer l'avis. Voici ce qu'il fit, qui vient à ce que je vous ay dit des bons maris.

Il alla chez le Cardinal faire ſa cour à l'ordinaire. Comme on parloit de pluſieurs choſes différentes, il tira la converſation ſur le chapitre des femmes qui ont des Amans, & un moment après; Pour moy ajoûta-t'il, je ſuis, Dieu mercy, fort exempt de ces aventures, j'ay une femme aſſez belle & aſſez aimable; pardeſſus cela, c'eſt un exemple de vertu, j'en ſuis perſuadé, mais quand elle auroit des amans, ſi quelqu'un eſtoit ſi hardi que de m'en parler: Je renie, quelque amitié qu'il euſt pour moy, & quelque part qu'il priſt à mon honneur, il ſeroit mal payé de ſon compliment. Le Cardinal ſe le tint pour dit, il ne luy parla jamais de ſa femme, & retint ſa bonne volonté.

Hé bien, repris-je, que dites-vous de ce procédé ? Je connoiſſois ce mari, me dit Arlequin, il eſt mort & ſa femme auſſi depuis pluſieurs années ? N'eſt-ce pas luy qui diſoit qu'il faloit qu'une femme fuſt bien coquette d'aimer juſqu'à ſon mari ? Vous y eſtes, luy répondis-je, & quand dans la ſuite ils furent ſéparez, il faiſoit l'Amant de ſa femme, & il dit un jour à un de ſes amis que le lendemain il devoit aller avec elle en bonne fortune. A la vérité je ne voudrois pas pouſſer la plaiſanterie ſi avant, & je ne parlerois jamais de ma femme, de peur de partager avec elle le ridicule que je luy voudrois donner.

Avant que nous paſſions plus avant, me dit Arlequin, voſtre hiſtoire me fait ſouvenir d'une choſe qui a fait la fortune de Benſerade, c'eſt luy-même qui me l'a dit ; Vous le connoiſſez ? Oüi,

luy répondis-je, c'eſt l'eſprit le plus vif, & l'amy le plus ardent que j'aye jamais vû; il eſt galant homme, & je vous diray quelque jour des choſes bien particulieres de luy. Vous ſçavez donc, reprit Arlequin, que Benſerade vint à la Cour, jeune, agréable & plein de mérite. Il s'attacha au Cardinal Mazarin qui l'aimoit, mais d'une amitié qui ne luy produiſoit rien. Benſerade ſuivant toûjours ſon génie, faiſoit tous les jours des vers galans qui luy donnoient beaucoup de réputation. Un ſoir le Cardinal ſe trouvant chez le Roy, parla de la maniere dont il avoit vécu dans la Cour du Pape, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe. Il dit qu'il aimoit les Sçiences, mais que ſon occupation principale eſtoit les belles Lettres, & ſur tout la Poëſie, où il réüſſiſſoit aſſez bien, & qu'il eſtoit dans la Cour de ce Pape, comme Benſerade

eſtoit en celle de France. Quelques temps après il ſortit, & alla dans ſon appartement. Benſerade arriva une heure après, ſes amis luy dirent ce qu'avoit dit le Cardinal, à peine eurent-ils fini, que Benſerade tout pénétré de joye, les quitta bruſquement ſans leur rien dire. Il courut à l'appartement du Cardinal, & heurta de toute ſa force pour ſe faire entendre. Le Cardinal venoit de ſe coucher, Benſerade preſſa ſi fort & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le laiſſer entrer. Il courut ſe jetter à genoux au chevet du lit de ſon Eminence, & aprés luy avoir demandé mille pardons de ſon effronterie, il luy dit ce qu'il venoit d'apprendre, & le remercia avec une ardeur inexplicable de l'honneur qu'il luy avoit fait de ſe comparer à luy pour la réputation qu'il avoit dans la Poëſie. Il ajoûta qu'il en eſtoit ſi glorieux,

qu'il n'avoit pû retenir sa joye, & qu'il seroit mort à sa porte si on l'eût empesché de venir luy en témoigner sa reconnoissance. Cet empressement plût beaucoup au Cardinal. Il l'assura de sa protection, & luy promit qu'elle ne luy seroit pas inutile; En effet, six jours après il luy envoya une petite pension de deux mille francs. Quelque temps après il en eut d'autres considérables sur des Abbayes, & il auroit esté Evesque s'il avoit voulu s'engager à l'Eglise. C'est luy-même qui m'a dit cela en me racontant plusieurs choses de cette Eminence, que je vous diray quelque jour.

Il faut avoüer, luy dis-je, que nostre bonheur tient à bien peu de choses. N'en doutez pas, reprit Arlequin, s'il y a des heures du berger en amour, il n'y en a pas moins auprès de la fortune. Le érite est quelquefois récompen-

ſe en ces momens heureux, à la verité c'eſt alors le hazard qui le récompenſe plûtoſt que la reflexion. Qu'importe, repris-je, qu'on récompenſe le mérite en examinant ce qu'il vaut ou par un hazard impréveu, les biens ſont ordinairement au pouvoir de la fortune, & preſque jamais au pouvoir de la raiſon ; ſi ce n'eſt qu'ils ſoient diſtribuez par ces ſortes d'hommes, qui par leur expérience ſçavent le prix de la vertu.

A propos, me demanda un jour Arlequin, que dites-vous du nouvel Opera ? Je dis, répondis-je, ce que j'ay dit de tous les autres, que Lulli fera toûjours la plus belle Muſique du monde. Croiriez-vous, reprit-il, qu'une perſonne a propoſé de faire un Opera en grec, & qu'il a offert en même temps de faire compoſer la Muſique par un Muſicien d'Arcadie, qui attend de ſes nouvelles à Ve-

niſe ? La propoſition me fit rire. Je vous parle ſérieuſement, reprit-il, un homme de bon ſens m'aſſeura hier dans ma Loge après la Comédie, qu'on en avoit parlé, & que la ſingularité du projet avoit plû à tout le monde.

Je fus ces jours paſſez, ajoûta-t'il, à celuy qu'on repréſente, & je me trouvay dans une Loge, où je fis connoiſſance avec un homme d'humeur fort agréable, c'eſt le Lieutenant Général de la F. M. Nous causâmes de pluſieurs choſes différentes, après quoy je ne ſçay à quel propos nous amenâmes la converſation ſur ceux qui font des harangues aux grands Seigneurs qui paſſent dans leurs Villes. Il me dit que le Juge d'un Bourg voulut abſolument haranguer un Prince, qui le remercioit de ſon compliment. Le harangueur entra ſuivi des plus apparens du lieu ; comme il faiſoit une révérence

rence profonde, le Prince qui eſtoit jeune, ſauta à califourchon par deſſus ce Juge, & ſe ſauva. Le Juge en ſe relevant ne voyant plus le Prince & le cherchant des yeux, ſans le trouver, s'adreſſa à un Gentilhomme de ſa ſuite, qu'il harangua malgré qu'il en euſt, pour ne pas perdre la gloire qu'il eſpéroit de ſon éloquence. Pour moy, ajoûta ce Lieutenant, je m'y pris d'une autre maniere auprès de M. le Prince. Quand il fut arrivé à la F. M. j'y allay, & après les révérences accoûtumées, je luy dis que je ſçavois fort bien l'art de l'ennuyer, & qu'il ne tenoit qu'à moy de le faire, mais que j'aimois mieux luy préſenter les Echevins qui venoient luy porter le préſent de la Ville. A peine eus-je achevé qu'il me dit que j'eſtois ſon homme, & qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à ſon gré. Comme je l'eus

mis en bonne humeur, je me ſervis du moment, & je luy demanday une grace pour les Habitans, le menaçant s'il ne me l'accordoit de le haranguer la premiere fois qu'il repaſſeroit. Il ſe prit à rire, il me fit mille amitiez, & me donna plus que je ne luy demandois.

DIALOGUE IX.

Dans un temps que les Comédiens Italiens ne joüoient pas, Arlequin me vint voir pour nous aller promener. Comme il entroit dans mon cabinet, il me trouva que je riois en liſant la Rélation qu'on a faite depuis quelque temps des Iſles de l'Archipel; Je ſuis ravi, me dit-il, de vous trouver en joye; pourroit-on ſçavoir ce qui vous rend ſi gay. Je lis, luy dis-je, que dans l'Iſle de Chio pendant le cours de ſept cens ans on ne maria pas une fille qui ne fuſt pucelle, & que pendant tout ce temps-là aucune femme n'y fit

* galanterie. O heureux temps ! une chasteté si parfaite continuée pendant sept Siecles, est une vertu bien heroïque, & bien digne d'estre placée dans l'Histoire. A la vérité, dit Arlequin, cela me paroist assez extraordinaire : mais enfin il n'est pas impossible. Mon ami, repris-je, nous avons une Loy générale en France qui dit : *Nulle terre sans Seigneur*, & la Glosse ajoûte *& sans Cocus* ; & tous les Docteurs croyent la Glosse plus certaine que le texte. Une fidélité de sept cens ans dans des femmes, est un beau point de méditation pour nostre Siecle. Les Généalogies de ce païs-là estoient bien certaines, nous n'en avons gueres d'aussi bonnes, ces femmes regorgeoient de vertu. C'est dommage qu'une chasteté si parfaite soit demeurée dans une Isle;

* Plutarque rapporte la même chose dans son Livre intitulé les Vertueux Faits des femmes.

ſi elle euſt pû paſſer en terre ferme, elle euſt fait de grands progrès, mais malheureuſement elle s'eſt noyée en chemin.

Nous euſmes ce jour-là mille plaiſirs à la promenade, le temps eſtoit beau, ſans vent, ſans poudre & ſans Soleil, & ſi nous eſtions au mois de Juin. Nous priſmes ſur le bord de l'eau pour cauſer plus tranquillement. Il commença par me demander s'il y avoit long-temps que je n'avois vû Madame de R...? Aſſez long-temps, luy répondis-je, comme je ne jouë point, je ne luy conviens pas. Connoiſſez-vous, reprit-il, Monſieur L...? Fort bien, luy dis-je. Je vais vous dire, repliqua-t'il, une choſe aſſez plaiſante. Il jouë tous les ſoirs avec elle, & comme elle perd aſſez ſouvent, elle le gronde preſque toûjours. Il y a quelque temps qu'il dit à un de ſes amis, qu'il tenoit des regiſtres de toutes les

injures qu'elle luy disoit, & que quand ils seroient pleins, il les luy présenteroit; après quoy il luy demanda s'il vouloit le décharger de cette peine. Moy, répondit cet ami gravement, je connois trop bien la petitesse de mon esprit pour entreprendre un si grand ouvrage. Au mois, reprit l'autre, écrivez toutes les choses raisonnables qu'elle dira; Pour cela très-volontiers, repliqua l'ami, l'entrepriſe est de ma portée, & je suis bien seur que je n'iray pas au deuxiéme volume.

Comme il cessoit de parler, nous vismes passer Mademoiselle.... qui apparemment avec son nouvel équipage venoit de se promener du Bois de Boulogne. Elle est toûjours de la même vivacité, me dit Arlequin, & elle continuë d'avoir un grand dédain pour tous les Amans. Vous ne sçavez peut-estre pas, d'où luy vient ce dé-

dain ? La cauſe en eſt délicate, je vais vous l'apprendre. Vous ſçavez l'attachement qu'elle avoit pour Monſieur de M.... il eſtoit public, & elle ne s'en cachoit pas. Comme elle vit ſon cœur trop en repos ſur l'amour, elle voulut l'éveiller par l'endroit de la jalouſie ; le remede eſt ſouverain pour les Dames qui s'en ſervent à propos. Elle fit donc ſemblant d'écoûter un nouvel Amant, jeune, très-bien fait, & qui avoit un mérite à ébranler la fidélité d'une Maiſtreſſe, & à inquiéter un rival. Monſieur..... s'allarme du nouveau venu, & n'entend point raillerie ; elle en eſt charmée, ſans ceſſer neanmoins ſes douceurs pour le nouvel Amant. Monſieur... crie, ſe plaint, fait des reproches; enfin il fait toutes les Scenes que les fous paſſionnez ont accoûtumé en pareilles occaſions. La Maiſtreſſe en a pitié, elle ſe con-

tente de l'agitation où elle l'a mis, & luy oſte toute raiſon de jalouſie. Les voilà tous deux en parfaite intelligence. L'Amant ſe retrouvant dans un profond repos, s'endort ſur la fidélité de ſa Maîtreſſe, & ſon amour devenu tranquille retombe dans la létargie. Il n'avoit plus pour elle la même vivacité, & il ſe fioit entierement à ſa bonne foy. Cette trop grande confiance recommença de déplaire à la Demoiſelle ; voici ce qu'elle fit pour le chagriner. Elle affecta un jour de luy faire plus de careſſes qu'à l'ordinaire, & puis elle luy donna rendez-vous chez elle le lendemain à une heure de l'apreſdinée, luy promettant qu'elle ſeroit ſeule. Quand il fut ſorti, elle alla ſur le champ voir une amie, & la pria de lier une partie de promenade pour le lendemain l'apreſdinée avec le Cavalier rival. Le jour venu, elle dit à ſon Por-

tier que Monſieur.... la devoit venir chercher à une telle heure, mais qu'il luy dit qu'elle eſtoit allée à la promenade avec Madame.... & Monſieur... L'Amant ne manque pas de venir; le Portier s'acquite de ſa Commiſſion, l'Amant s'en retourne & revient le lendemain. Elle le receut bien & luy parla du plaiſir qu'elle avoit eu à la promenade; elle attendoit quel chemin prendroit la converſation, ſe flattant que les plaintes & les reproches la rempliroient toute entiere, cependant pas un mot de cela. Après luy avoir dit qu'elle ne pouvoit choiſir un plus beau jour; il luy demanda ſi M.... avoit paru auſſi galant qu'à l'ordinaire. Et ce qui déſeſperoit le plus la Demoiſelle, c'eſt qu'elle voyoit bien qu'il luy diſoit tout cela avec un air parfaitement tranquille, & une tranquillité point contrainte, mais naturelle, & qui venoit du

cœur. Quand il eut ceſſé de parler, prenant un viſage ſévére, Quoy, luy dit-elle ? je vous dis que je vous aime, je vous le marque par une conduite telle que vous la pouvez ſouhaiter ; je vous donne un rendez-vous, j'y manque ſans raiſon ; je me promene avec voſtre rival ; je vous en parle avec plaiſir, & vous ne dites mot? vous m'écoutez tranquillement ſans me déviſager? Monſieur, reprit-elle, je vous quitte de voſtre amour, & je ne veux vous voir de ma vie. Après cela elle s'enferma dans ſon cabinet, d'où il n'y eut pas moyen de la tirer. L'Amant fut contraint de ſortir, & depuis ce temps-là il ne l'a pas veuë.

Vous vous trompez, luy dis-je, j'en ſçay donc plus que vous là-deſſus ; les hommes ne lâchent pas priſe ſi-toſt, ils veulent tenter fortune avant que de deſeſpérer de leur bonheur. Cet Amant diſ-

gracié ne pouvant approcher ſa Maiſtreſſe eut recours à l'amie dont vous m'avez parlé. Elle ſçavoit la rupture, & ſouhaittoit le raccommodement, & d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit leur faire plaiſir à tous deux. Dans cette penſée, elle fit avec la Demoiſelle une partie de promenade au Bois de Boulogne pour le lendemain ſur les ſix heures du ſoir, & elle écrivit à l'Amant qu'elle deſcendroit de Carroſſe dans l'endroit qu'ils avoient marqué, & qu'enſuite elle la conduiroit par maniere de promenade à travers les brouſſailles, au lieu où il la devoit attendre. La choſe fut exécutée ponctuellement. Ces deux femmes ayant mis pied à terre, prirent un chemin écarté pour cauſer plus librement. La Demoiſelle qui ne ſçavoit point la trahiſon de ſon amie, alloit la premiere; enfin eſtant arrivée à l'endroit,

elle fut bien ſurpriſe d'y trouver Monſieur..... qui ſe jetta à genoux, & qui la retenant par la jupe, la pria de l'écouter un moment pour ſe juſtifier. Il luy parla ſi éloquemment & avec tant de tendreſſe, & ſes paroles firent tant d'impreſſion ſur ſon cœur, que malgré ſa réſolution de ne le jamais aimer, elle luy laiſſa entrevoir une lueur favorable. Pendant que ce pauvre garçon eſtoit dans cet eſtat, il paſſa un païſan qui fut ſurpris de voir en cet endroit un homme bien-fait, le viſage couvert de larmes, qui parloit avec ardeur à une Demoiſelle qui l'écoutoit aſſez froidement. Ce Payſan s'arreſta pour voir ce ſpectacle. Monſieur... prenant garde que cet homme le regardoit, & ne pouvant ſouffrir ſa préſence, chercha quelque choſe dans ſes poches pour luy donner, & n'y trouvant qu'un crayon d'or, il le luy jetta, le priant

de ſe retirer. Ce que fit le Payſan fort ſatisfait de ſa bonne fortune. Un moment après l'amie les vint joindre en riant. La Demoiſelle quoy qu'attendrie, ne le voulut point faire paroiſtre, & redoubla ſon air ſérieux, qu'elle garda tout le reſte de la promenade. L'Amant alla reprendre ſon Carroſſe, & les deux femmes revinrent dans le leur. Mademoiſelle..... ne parla pas beaucoup à ſon amie, qui néanmoins dans la ſuite a achevé de les raccommoder. Ils vivent préſentement dans une ſi bonne intelligence, qu'ils n'attendent que la fin de quelques affaires pour ſe marier.

Je ne ſçavois pas, me dit Arlequin, ce que vous venez de me raconrer. Les Amans, repris-je, ſe raccommodent toûjours. Les broüilleries & les raccommodemens ſont les endroits les plus tendres de l'amour. Un cœur tran-

quille ne ſent rien, l'agitation ſeule nous fait tirer de l'amour tous les plaiſirs qu'il nous peut donner ; & les plus délicats ſe trouvent toûjours dans les inquiétudes de la jalouſie.

Vous dites vray, reprit Arlequin ; les Amans broüillez ont beau maudire l'amour, peu de momens après ils ſe réconcilient avec luy. Ils ſont comme les heroïnes d'Auſone, ils veulent d'abord le crucifier, & après ils réduiſent le chaſtiment à le foüetter avec des feüilles de roſe.

A propos d'amour & d'Amans, luy dis-je, ne vous a-t'on jamais raconté l'aventure de Monſieur de..... avec Madame de.... Il faut que je tâche d'en rappeller l'idée. Ils s'aimoient tous deux depuis huit ou dix jours, & ce qui eſt extraordinaire, ſans s'eſtre donné aucun rendez-vous, & vous ſçavez que cela n'eſt pas dans les re-

gles. Monſieur de..... obligea ſa Maiſtreſſe de luy en donner un malgré qu'elle en euſt, & la Dame, qui n'eſtoit pas encore faite à la fatigue, n'en voulant aucun dans les lieux que l'autre luy propoſoit, luy dit qu'il pouvoit venir chez elle un tel jour, que ſon mari eſtoit d'une partie de chaſſe. L'Amant accepte la propoſition, il s'habille d'un habit ſimple, ſans dorure, & allant roder ſur les dix heures du ſoir autour de la maiſon de ſa Maiſtreſſe, comme ils en eſtoient convenus; il trouva la porte entr'ouverte, & ſe gliſſa dans ſon appartement, qui eſt à plein pied de la court. Comme ils eſtoient tous deux à rire de rien (car il faut ſçavoir ce qui fait rire les Amans) le mari vint. Les voilà fort déconcertez. Perſonne ne ſçavoit que Monſieur de..... fuſt avec Madame, & elle-même ne ſçavoit à

qui se confier. Elle passa dans sa garderobe, & heureusement trouvant la clef à une grande armoire où ses femmes mettoient ses habits; elle le fit cacher dedans & prit la clef dans sa poche: ensuite elle courut embrasser son mari, & luy demanda la cause d'un si prompt retour. Comme il estoit fatigué, il se voulut coucher un quart-d'heure après, & la pria de se coucher en même temps. Estant tous deux auprès du feu, un des chiens de chasse vint dans la chambre, & suivant la coustume de ces animaux affamez, il courut par tout pour chercher quelque chose à manger; par malheur la porte de la garderobe se trouvant ouverte il y entra. A peine y fut-il, que sentant un homme dans l'armoire il se mit à aboyer, sans qu'il fust possible de le faire taire. Le mari voyant l'acharnement de ce chien à l'ar-

moire, dit qu'assurément il y avoit quelque voleur dedans, & qu'il faloit envoyer chercher le guet pour avoir main forte. L'Amant pensa mourir de peur, la Dame estoit plus morte que vive ; le mari demandoit la clef de l'armoire, le chien continuoit d'aboyer. Sur ces entrefaites, le Maître d'Hostel revint de la ville, & sçachant que son Maistre estoit venu, & qu'il estoit dans la chambre de Madame, il y alla ; & luy dit que M. le Comte de..... luy avoit envoyé un panier plein de gibier ; que c'estoit luy qui l'avoit reçu, & qu'il l'avoit mis dans la garderobe pour l'ouvrir devant Madame, suivant l'ordre qu'on luy en avoit donné. Comme les femmes se servent admirablement bien des momens pour se tirer d'intrigue. C'est sans doute ce gibier, dit-elle, qui fait aboyer le chien. Elle commanda sur le champ

champ à un Laquais de le prendre, & de l'aller attacher avec les autres ; pendant ce temps-là le Maiſtre d'Hoſtel ouvrit le panier. Le mari croyant que le chien n'avoit aboyé que contre ce gibier, ne ſongea pas à un autre éclairciſſement; il ſe coucha & ſa femme auſſi. L'Amant paſſa la nuit dans l'armoire fort inquiet de la fin de ſon aventure. Il n'avoit point ſoupé; comptant de s'en retourner à minuit ſouper chez luy avec deux de ſes amis, qui devoient ce ſoir-là revenir de Verſailles. Le lendemain le mari ſe trouvant un peu indiſpoſé, demeura toute la journée dans la chambre de ſa femme avec elle, d'où il ne ſortit que pour parler à un griſon qui conduiſoit ſes aventures (car il en avoit de ſon côté). La Dame qui avoit pris garde que ce griſon le tenoit toûjours longtemps, paſſe viſte dans la garde-

robe, elle ouvrit à l'Amant, & luy donna ſept ou huit écorces d'oranges pour manger, ne pouvant luy rien donner de plus ſolide, il n'eut que cela en preſque deux jours qu'il fut enfermé. Enfin l'indiſpoſition du mari augmentant, il fut obligé de garder le lit, & pendant ce temps, la Dame chercha le moyen de faire échapper le priſonnier. Quelques jours après elle le trouva chez Madame la M. D..... qui joüoit ; ſe voyant tous deux ils ne purent s'empêcher de rire. Elle luy propoſa un autre rendez-vous : *Non pas chez vous, s'il vous plaiſt, Madame*, luy dit-il d'un ton grave, *car je crains diablement les chiens de chaſſe, & les écorces d'orange.*

J'ay quelque idée, me dit Arlequin, de l'aventure que vous venez de me raconter. Je crois que l'Amant n'a pas eſté trop diſcret. Pardonnez-moy, luy dis-je, il l'a

eſté autant qu'un François le peut eſtre : à la verité il a confié l'hiſtoire à ſes amis les plus ſecrets, qui l'ont racontée à d'autres amis très-fideles, leſquels l'ont dite à l'oreille à des amis qu'ils avoient, mais tout cela très-ſecretement dans un lieu particulier ; & il n'y a jamais eu plus de trois perſonnes enſemble qui en ayent parlé. Mais quand Monſieur de..... auroit eſté un peu indiſcret, l'indiſcrétion eſt un mal qui s'eſt trouvé dans d'auſſi honneſtes gens que luy, témoin Monſieur de Guiſe, celuy que l'on appelle *le balafré*. Vous me rejettez dans un temps bien reculé, me dit Arlequin ; Je vous mene, luy dis-je, au temps de la Ligue : Hé bien, reprit-il, vous dites..... Je vous dis, interrompis-je, que M. de Guiſe n'eſtoit pas en amour plus diſcret que les autres, & qu'il racontoit volontiers ſes bonnes fortunes. Après

avoir poursuivy une Dame, deux ans durant avec beaucoup d'application & de vivacité; enfin il réüssit. Le lendemain comme il voulut se lever à la pointe du jour; la Dame surprise d'une si prompte séparation, luy en demanda la cause. Je ne seray pas entierement satisfait, luy répondit-il, que je n'aille dire à mes amis la grace que vous m'avez faite; Monsieur repartit-elle, si ce n'est que cela, je vais me lever la premiere pour la dire moy-même.

Au retour de la promenade nous passâmes chez un de nos amis, affligé de la mort d'un jeune homme qu'il estimoit beaucoup. Cet ami peint parfaitement en migniature. Nous le trouvâmes qui faisoit de mémoire le portrait de ce jeune homme, & il nous dit quatre Vers qu'il avoit fait pour mettre au bas. Les voici:

D'une tendre amitié, c'eſt le triſte devoir,
Quand la lumiére t'eſt ravie,
Autant qu'il eſt en mon pouvoir,
Mon Art te rappelle à la vie.

Arlequin me dit que la Peinture & la Poëſie eſtoient héréditaires dans ſa famille; Comment cela, luy demanday-je? Vous eſtes le ſeul au monde, reprit-il, de ne pas connoiſtre ſon illuſtre Sœur, qui joint en elle mille excellentes qualitez, & là-deſſus tirant un papier de ſa poche, liſez ce Sonet; La Signora Aurelia le mis au bas d'un Portrait en Vers qu'elle luy envoya; vous y aurez un double plaiſir: Celuy de connnoiſtre une fille de mérite, & vous lirez une Piece d'un ſtile auſſi aiſé & auſſi naturel que vous en ayez veu de voſtre vie.

AL GENIO SUBLIME della illustre Signora Isabella C.... che possiede à perfettione la pittura, poësia, canto, suono, & belle lettere.

SONNETTO.

VOi col penello il mio ritratto fate,
Et io con la mia penna formo il vostro,
Voi stemprate i colori, & io Linchiostro,
Io carta adopro, & voi tela adoprate.

Voi mi pingete bella, & mi adulate,
Io non vi adulo, è il vostro bel dimostro,
Voi fingete di me l'avorio, è l'ostro,
Io non fingo di voi le glorie ornate.

Dunque cedete à me ne la disputa,
Io verdadiera sono, è voi mendace,
Ben che Maggior di spirto, & molto acuta.

Poësia è una pittura chè loquace,
E se pittura è Poësia che muta,
Merta fede chi parla, & non chi tace.

Je fus charmé du Sonnet, & de la Demoiselle pour qui il a esté fait. Dans la suite j'ay veu un Livre d'elle qui remplit bien l'idée que tout le monde a de son esprit & de son mérite. Pour les vers Italiens ils sont admirables

& dignes de la réputation que la Signora Aurelia a toûjours euë dans le monde.

DIALOGUE X.

En sortant de chez cet ami, je menay Arlequin souper avec moy. Comme je suis seul, nous eusmes la liberté de passer la soirée assez agréablement. Il commença par me raconter l'aventure que Madame D..... eut à la Campagne, dans la Terre d'une de ses parentes. C'est elle-même, me dit-il, qui me l'a racontée. Vous sçavez qu'elle avoit de mauvaises affaires, & qu'elle changeoit souvent de lieu & de figure, pour tromper ceux qui la vouloient arrester. Elle s'estoit retirée en la Terre de cette parente, où elle demeura cachée deux mois avec assez de repos, au bout desquels une aventure déconcerta sa tranquillité. Une nuit assez froide du mois de May, des Bergers firent

du feu avec quelques brouſſailles pour ſe chauffer, le vent pouſſa des étincelles ſur la bergerie qui eſtoit dans la baſſe-court du Château, le feu prit à de la paille, & parut peu de momens après. Le Fermier & tous ſes valets crioient au feu, & quelques-uns d'eux allerent à l'Egliſe de la Paroiſſe ſonner le tocſin. Le bruit éveilla la Dame & tous ſes domeſtiques. Le tocſin fit accourir tous les habitans, & le Juge du lieu vint en habit décent pour empeſcher le deſordre. Madame D..... s'éveillant en ſurſaut ouvrit une feneſtre de ſa chambre, & voyant un grand nombre de gens qui couroient de tous coſtez, & un homme avec une robe longue & un bonnet carré ſur la teſte ; crut que cet homme avoit ordre de l'arreſter, & qu'il eſtoit venu la nuit pour la ſurprendre. Emportée par ſa réfléxion, elle ouvrit une

autre

autre feneſtre qui donnoit du côté du Jardin, elle y deſcendit, & ſe ſauva par une petite porte de derriere qui menoit dans les champs. Elle eſtoit nuds pieds & en chemiſe, & elle ne laiſſa pas de courir près d'un quart de lieuë, juſqu'à une petite Chappelle, qui eſtoit une dépendance de la Paroiſſe. Comme elle ſçavoit le ſecret de l'ouvrir, elle y entra & ſe cacha ſous le drap d'une repréſentation mortuaire qu'on avoit préparé pour faire un ſervice le lendemain; pendant ce temps on éteignit le feu. Le matin ſur les ſix heures le Curé vint en ſe promenant, il ouvrit la Chappelle, & ayant accommodé l'Autel, il ſe mit à genoux pour achever quelques prieres qu'il avoit commencées. Madame D..... qui avoit paſſé la nuit ſous ce drap mortuaire, voulut voir qui venoit d'entrer, afin que ſi c'eſtoit quel-

qu'un à qui elle puſt ſe confier, elle le priaſt de luy aller chercher ſes habits. Elle leva tout doucement un coin de ce drap mortuaire, & un moment après elle le laiſſa retomber. Le Curé qui avoit veu remuer ce drap, eut un peu de ſouleur, & continuoit ſes Prieres avec quelques diſtractions. Madame D... le releva par un autre coin pour voir s'il n'y avoit point quelqu'autre perſonne dans la Chappelle. Le Curé qui avoit un œil dans ſon Bréviaire, & l'autre ſur ce drap mortuaire, frappé de ce nouveau mouvement, ſentit palpiter ſon cœur, qui ne tenoit à rien. Enfin appercevant quelque choſe de blanc ſous cette repréſentation, il ſe leva, & ſe mit à fuïr à travers champs, d'autant plus fort, qu'il voyoit courir après luy une perſonne habillée de blanc, qu'il prenoit pour l'ame de celuy pour qui il devoit fai-

re le Service. Enfin, Madame D.. s'eſtant fait connoiſtre, le Curé s'arreſta. Elle ſçeut la cauſe du deſordre qui eſtoit arrivé pendant la nuit, après quoy le Curé luy fit apporter ſes habits, & elle s'en retourna au Chaſteau de ſa parente, qui malgré le dommage qu'elle avoit ſouffert, ne put s'empeſcher de rire de cette aventure.

Cette même femme, continua Arlequin, me dit une réponſe plaiſante qu'un Vaſſal fit à ſon Seigneur. Ce Seigneur faiſoit l'homme de bien, & ne perdoit aucune occaſion de donner bonne impreſſion de ſa conduite. Cependant il avoit une Maiſtreſſe qu'il aimoit beaucoup, & depuis pluſieurs années. Le Vaſſal en avoit auſſi une, dont il ne ſe cachoit pas. Au commencement du Careſme le Seigneur l'ayant envoyé chercher luy fit une correction rigoureuſe ſur le ſcandale qu'il donnoit, & luy

deffendit de voir jamais cette femme. Le Vaſſal ſortit de ce Sermon avec un air de repentance, qui donna lieu au Gentil-homme de croire qu'il venoit de faire une parfaite converſion. Cependant deux jours après ſe promenant en Carroſſe avec ſa Maiſtreſſe dans une allée de ſes bois, il apperçeut cet homme à cheval, menant en croupe la femme qu'il luy avoit commandé de quitter; *Monſieur*, luy cria-t'il *ſi j'avois un Carroſſe on ne la verroit point.*

Vous me faites ſouvenir, luy dis-je, d'une plaiſanterie qu'on m'a dite autrefois, qui a quelque choſe de ſemblable, & quelque choſe de different de ce que vous venez de me raconter. Une Dame de la premiere qualité, ſage & vertueuſe, apprenant les petites galanteries d'une femme de condition, réſolut de luy parler ſur ſa conduite. Elle le pouvoit par ſa qua-

lité, & croyoit y estre obligée par sa vertu. Comme un jour cette femme luy vint rendre visite; la Dame pris cette occasion qui luy parut favorable pour son dessein. Après quelques discours indifférens, la Dame amenant la conversation sur la piété, donna à cette femme les avis qu'elle luy avoit préparez. Elle les reçeut avec respect, les écoûta avec attention, feignit en estre touchée, & en vouloir profiter, & enfin elle pleura. La Dame croyant avoir fait un miracle à écrire dans le Calendrier, prit ces larmes pour les premieres de sa pénitence, & pleura avec elle par conversation. Après qu'elles eurent pleuré toutes deux un peu de temps, cette femme s'en alla. Comme elle fut au bas de l'escalier, elle trouva une de ses amies, qui luy demanda ce que faisoit cette Dame, & si elle estoit en compagnie. L'au-

tre riant à gorge déployée : Elle eſt ſeule, répondit-elle, & elle pleure mes pechez ; après quoy elle s'en alla, continuant de rire comme elle avoit commencé.

Il me ſouvient, reprit Arlequin, d'une choſe qui approche de ce que je viens de vous raconter. Un homme de qualité avoit un Cocher, grand jureur, à la vérité moins par malice que par habitude. Ce Cocher avoit ſi bien accoûtumé ſes chevaux à ſes juremens, qu'ils n'alloient plus auſſi-toſt qu'il leur parloit un autre langage. Le Maiſtre prenant garde à cela, fit une ſévére correction à ſon Cocher, qui étonné de ſe voir repris d'une faute qu'il croyoit n'avoir jamais faite, ſe donna au Diable qu'il ne juroit point, & que c'eſtoient ſes ennemis qui luy avoient fait ce rapport, pour luy rendre un mauvais office. Comme un avertiſſement ne ſuffit pas

pour corriger une longue habitude, on l'avertit plusieurs fois, & on le fit convenir qu'il juroit toûjours, & son Maistre fut sur le point de le chasser. Le Cocher commença à se contraindre & les chevaux ne marchoient plus comme auparavant. Enfin un jour son Maistre estant convié à une cérémonie de Religieuse, y fut avec un Officier de ses amis, qu'on avoit prié comme luy. La cérémonie estant achevée, on trouva au sortir de l'Eglise un très-grand nombre de Carrosses. Le Maistre & l'Officier ayant gagné le leur, quelque chose que dist le Cocher aux chevaux, au lieu d'aller, ils demeuroient toûjours dans la presse. A la fin ce Cocher fatigué de crier, se tournant vers son Maître : Monsieur, luy dit-il, si je ne jure, je suis seur que vous coucherez ici. Le Maistre se prit à rire; l'Officier voulut sçavoir la chose,

après quoy levant le ſcrupule : Jure, luy cria-t'il, & allons. A peine les chevaux entendirent trois ou quatre *mort*, *teſte*, qu'ils enleverent le Carroſſe avec tant de rapidité qu'il en renverſa deux autres dont les glaces furent toutes briſées.

Voſtre hiſtoire me fait ſouvenir de celle-ci. Un homme de condition, qui a pris l'habitude de jurer, ne veut point cependant que ſes domeſtiques jurent. Ces jours paſſez voyant que ſon valet-de-chambre ne vouloit pas s'en corriger ; Mon ami, luy dit-il, je ne veux pas que perſonne que moy jure dans ma maiſon, je ſuis aſſez fâché de le faire, moy-même ; & il le congédia ſur le champ.

Pendant que nous ſoupions, un de nos amis, Capitaine dans le Régiment de la Couronne, nous vint voir ; après les nouvelles qui couroient alors, nous tombâmes

insensiblement sur une matiere de plaisanterie. Cet Officier nous ayant fait plusieurs contes. Arlequin avec un sérieux plaisant : Il a parlé de ses camarades, me dit-il, je vais présentement vous apprendre une petite avanture, qu'il eut luy-même en la Franche-Comté. Comme il estoit logé aux environs de Dole dans la maison d'une Fermiere, il vit une Oye dans la basse-court ; il y avoit ordre sous des peines rigoureuses de ne rien prendre, cependant comme il commençoit à faire nuit, il s'approche de l'Oye, la prend, luy tord le cou, & apperçevant un valet de la Ferme, il la met dans sa culotte, de peur d'estre découvert. Un moment après il rentra dans la cuisine, & se chauffa debout devant le feu comme auparavant. La Fermiere qui tous les soirs alloit compter ses Poules, dit en revenant que son Oye estoit

perduë, & qu'asseurément on l'avoit prise. Comme elle se plaignoit, l'Oye, qui n'estoit pas encore morte, commença à remuer dans sa culotte, & passant la teste par l'ouverture, elle regardoit tranquillement tout le monde; luy n'y prenoit pas garde, mais la Fermiere l'appercevant: ha, dit-elle, voilà mon Oye, & se jetta à l'endroit pour la prendre; nôtre ami que vous voyez, surpris de l'effronterie de cette femme, qu'il croyoit vouloir attenter à sa vertu, la repoussa d'abord, & puis voyant le cou de l'Oye il se prit à rire le premier, & tourna la chose en plaisanterie.

Cela me fait souvenir, reprit Arlequin, d'une avanture assez plaisante qui arriva à Crespi il y a quelques années à un Officier de son Régiment. Cette année-là les deux Bataillons estoient dispersez à la Ferté sous Joüars, à la Ferté

Milon, à Chaſteau-Thierry, & à Creſpi. Les Officiers ſe viſitoient de temps en temps dans leur quartier, & ſe régaloient parfaitement bien. Un jour Degrigni & un de ſes camarades furent à Creſpi. Piquet, Betou, Chaſtenet, & quelques autres, les retinrent ſix jours, & pendant ce temps-là ce ne furent que feſtins continuels. En arrivant ces jeunes gens les menerent dîner dans la meilleure Hôtellerie. Le dîné commença à onze heures du matin, & ne finit qu'à huit heures du ſoir ; ils mangerent & burent largement, après quoy Dieu ſçait l'empreſſement qu'ils eurent tous à raconter leurs bonnes fortunes aux dépens de qui il appartenoit. Chaſtenet fut celuy qui ſe trouva les dents les plus meſlées. Il n'eſtoit pas yvre, il raiſonnoit tant bien que mal, mais ſe ſentant la teſte peſante ; & la veuë un peu broüillée, il

crut à propos devoir ſe retirer chez luy. Eſtant dans la ruë au lieu d'entrer dans ſa maiſon, il monta dans une autre, & trouvant au deuxiéme étage une chambre ouverte, il entre & ſe jette ſur un lit. Cette chambre eſtoit celle de la fille de la maiſon & de ſa couſine, toutes deux filles d'eſprit, jolies, qui avoient demeuré long-temps à Paris, & qui en ſçavoient les manieres. Chaſtenet eut le loiſir de dormir tranquillement ſur ce lit juſqu'à onze heures. Dans ce temps-là ces deux filles monterent pour ſe coucher; s'étant miſes auprès du feu, elles cauſerent avec leur confiance ordinaire, & l'amour eſtoit toûjours la matiere de leur converſation. Comme apparemment elles diſoient des choſes qui leur plaiſoient, elles rioient quelquefois à gorge déployée. Leur ris éveilla Chaſtenet, qui ſe trouvant l'eſ-

prit libre des fumées du vin, & connoissant ces deux filles à la voix, ne remua pas pour les entendre. Elles parloient des Officiers, & chacune nommoit celuy qu'elle trouvoit le plus à son gré. La cousine estoit pour Chastenet qui luy plaisoit assez; elle disoit qu'il estoit honneste homme, poli, & sur tout qu'il avoit une phisionomie qui ne promettoit pas poire molle à celle qu'il aimeroit; l'autre panchoit du costé de Betou; Py, luy dit la cousine, que ferois-tu de luy, c'est un pigmée, & tu es si grande. N'importe, dit l'autre, il a un tein brun & vif, qui fait plaisir à voir. Si cela arrivoit, reprit la cousine en riant, ce seroit un cloud de gerofle dans un Jambon. Mais toy, repartit l'autre, que trouve-tu de si beau dans Chastenet? il n'est pas éveillé, on le voit toûjours tout d'une piéce, & je gage que la moitié de sa vie

il ne penſe à rien : Pendant cette converſation, Chaſtenet ſe trouvant incommodé de la ſituation où il eſtoit, en voulut changer pour ſe mettre un peu plus à ſon aiſe, il fit un bruit auquel il ne s'attendoit pas. Ce bruit ſurprit ces deux filles, qui furent encore plus effrayées voyant paſſer le talon d'un ſoulier entre les deux rideaux du pied du lit. Elles ſe mirent à crier, & l'une d'elles fit tomber un guéridon où eſtoit leur flambeau qui s'éteignit. Ce vacarme éveilla en ſurſaut une bonne vieille grande-mere qui couchoit au-deſſous, elle monta appuyée ſur une ſervante & ſur un bâton. Avant ce temps-là Chaſtenet ne voyant point de lumiere ſe ſauva ſans eſtre veu de perſonne. La grande-mere outrée, demanda à ces filles la cauſe du bruit qu'elle venoit d'entendre. Elles eſtoient interdites : mais elles le furent

bien plus, quand le rideau eſtant tiré elles virent leur lit défait. Ce fut alors que la vieille leur dit mille injures, & qu'elle voulut les exterminer ; Enfin quand elle ne put plus crier, elle fut obligée de s'aller coucher, ces deux filles n'en purent revenir. Le lendemain le bruit courut qu'il revenoit un eſprit dans la maiſon. Chaſtenet garda le ſecret, eſpérant de profiter de l'inclination que la couſine avoit pour luy. Deux jours après il les alla voir pour leur demander des nouvelles de l'hiſtoire que l'on debitoit dans la Ville. Elles luy dirent pluſieurs choſes de l'Eſprit qu'elles aſſuroient avoir veu. Dans la ſuite il s'attacha de cœur à cette couſine, qui répondit favorablement, & comme un jour il ſe plaignit à elle dans une Lettre de ne luy donner que des paroles, elle luy répondit par les vers ſuivans faits

ſur un air qu'on chantoit alors.

Pourquoy vous plaindre ſans ceſſe,
Que je mépriſe vos feux ?
Vous cherchez le moment heureux,
Mon cœur n'auroit-il point une égale tendreſſe ?
Peut-eſtre, cher Tirſis, le cherchons-nous tous deux.

Je ne ſçay ſi le moment vint: mais ils s'aimoient fort, & comme il vivoit dans cette maiſon avec plus de liberté qu'auparavant ; Un ſoir il leur avoüa toute l'aventure qui les avoit tant effrayées, la couſine n'en fut pas fâchée : *Sans cela*, luy dit-elle, *vous ne m'auriez jamais rien dit, & je mourois d'envie que vous me diſſiez quelque choſe.*

Ce même Officier nous dit que cette couſine avoit eſté aimée, & pourſuivie quelque temps auparavant par une perſonne très-conſidérable qu'elle n'avoit jamais pû ſouffrir, & comme un jour cette perſonne luy promettoit mille choſes,

choſes, & qu'il luy exaggeroit ſa paſſion : *Vous ne me répondez rien*, ajoûta-t'il ; *Monſieur*, luy dit-elle, *mon cœur ſe tait, & ainſi vous parlez inutilement.*

Une autre fois on luy parloit d'un Officier jeune & étourdi, qui l'avoit aimée, & qu'elle avoit toûjours remercié. Cet Officier dans la Campagne ſuivante eut la teſte caſſée d'un coup de mouſquet ; comme on vouloit exciter ſa compaſſion, & qu'on luy dit qu'il n'avoit que vingt ans. *Ah ! Monſieur*, s'écria-t'elle, *le bel âge pour eſtre tué !*

Quand nous euſmes ſoupé, l'Officier s'en alla, & nous parlâmes de choſes plus ſérieuſes. Arlequin vit par hazard dans ma chambre le portrait de Monſieur ..... Voilà un Gentil-homme, dit-il, qui a des biens immenſes. Gentil-homme, repris-je, vous ſçavez mal ſa généalogie ; hom-

me de rien, petit Commis, & grand Partisan: Je vous entends, repartit Arlequin, ce sont les degrez de son élevation, *mais croyez-moy, il seroit honteux à la fortune qu'un homme riche ne fust pas de bonne maison.*

DIALOGUE XI.

Dans la Comédie du Procureur la partie se plaint à Arlequin de luy avoir fait perdre son procés, en tirant la principale Piéce de son sac. Ne voyez-vous pas, luy répond-il pour la consoler, que je n'ay fait cela que pour fonder un moyen de Requeste Civile. Je ne veux point taster de Requeste Civile, dit l'autre tout en colere : Fy, replique Arlequin, c'est que vous n'avez point de goust, la Requeste Civile est la Roc-en-bole du procès.

Dans la même Scene, si je ne me trompe, la Partie veut s'accommoder ; Ce ne sera pas de

mon avis, luy dit Arlequin, à mon âge que je donnaſſe les mains à un accommodement, on me chaſſeroit de la Communauté, ce ſeroit tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie, & encore y penſeroit-il à deux fois.

Dans la Comédie de la Matrone d'Epheſe, la Matrone donnant à pendre le corps de ſon mari, au lieu du pendu que gardoit ſon Amant. Au moins, luy dit-elle, attache-le bien, car ſi on le déroboit, je n'ay plus de mari à donner à pendre. Tout le monde ſçait cette Comédie, & une explication ſeroit ennuyeuſe.

Dans une autre Comédie, Arlequin eſt indiſpoſé, & on luy ordonne le bain, enſuite le Médecin luy demande comme il l'a trouvé; un peu humide, répond-il.

Une fois il ſe veut battre contre Mezzetin, qui eſt ſon rival au-

près de Colombine; comme d'un coſté il connoiſt ſa lâcheté, & que de l'autre il eſt animé par ſon amour, il raiſonne tout ſeul, & tâche par ſes réfléxions de ſe donner du courage. Enfin il ſe reſſouvient qu'il eſt brave, & cela, dit-il, parce qu'il boit de l'eau de vie tous les jours.

Une autrefois il blâme tous ceux qui cachent leur conduite. Il dit qu'ils n'ont point d'honneur; là-deſſus on fait paroiſtre le Soleil au fond du Théatre. Auſſi-toſt Arlequin fait ſemblant d'eſtre preſſé de quelque beſoin naturel, & détachant ſon haut-de-chauſſe, il ſe met en eſtat. Mezzetin vient & le trouvant en cette poſture; Fy, le vilain, luy dit-il: Pourquoy fy, luy répond Arlequin? Tu es un ſcelerat toy, mais moy je ſuis homme d'honneur, & je veux que le grand jour éclaire toutes mes actions.

Dans une autre Comédie Isabelle vient pour voir le Docteur, & ne le trouvant pas elle le veut attendre. Arlequin qui est le valet de la maison, luy donne un fauteüil ; après quoy il va querir plusieurs instrumens de Chirurgie. Isabelle surprise de cet appareil, luy demande ce qu'il veut faire; Rien, Madame, répond-il, vous trépaner seulement, pour vous desennuyer en attendant que le Docteur vienne, & comme en s'en allant elle le traite de fou; Vous en avez besoin, luy crie-t'il, servez-vous de l'occasion, vous ne la trouverez pas toûjours si commode.

Dans une Scene de cette Comédie, si je ne me trompe, Arlequin vient sur le Théatre monté sur un asne. En s'en retournant il le veut contrefaire ; l'Asne se met à braire de toute sa force. M. de R.... qui le contrefait aussi

fort bien, estoit alors sur le Théatre. Aussi-tost Arlequin prend son épée de bois, & dit à son Asne en luy en donnant quelques coups. Taisez-vous, mon Asne, ce n'est pas à vous à faire l'Asne de qualité.

Il y a une Scene où il se cache la nuit dans une Lanterne pour aller voir Colombine. Le Guet l'apperçoit & luy demande ce qu'il fait là-dedans ; Je me proméne, répond Arlequin. Le Guet le veut faire descendre ; après avoir résisté, il obéït, & en descendant il chante d'abord ces vers d'un Opera,

Venez, venez, accourez tous,
Cybele va descendre.

Et puis ceux-ci,

Descendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Un jour en parlant de cette Scene avec luy; Elle me fait sou-

venir, dit-il, de deux Amans, qui ne se mordent ny ne s'égratignent point. La Maistresse est jeune & jolie, & elle a un pere & une mere qui veillent sur sa conduite, au moins pendant le jour, car pour la nuit c'est autre chose, c'est elle qui y veille à son tour. L'Amant la va voir régulierement deux ou trois fois la semaine; une femme de chambre, qu'on paye bien, prend les heures commodes, & facilite les entrées. Une nuit ces deux Amans causerent un peu plus long-temps qu'à l'ordinaire, le jour les surprit en conversation. La mere, je ne sçay pourquoy, s'avisa de passer dans la chambre de sa fille; elle fit quelque bruit, la fille l'entendit, & estant allarmée, elle fit viste monter l'Amant dans un petit Escalier dérobé & obscur, où sa chambre a une issuë. Après que la mere eut dit plusieurs riens à

ſa fille, qui feignoit s'eſtre relevée deux ou trois fois pendant la nuit pour un oppreſſion d'eſtomac, (qui pouvoit bien en effet en eſtre la véritable cauſe;) elle s'en alla pour la laiſſer dormir. Sur les neuf heures du matin le pere eſtant ſorti, & la mere s'amuſant dans ſon cabinet, la fille ouvrit la porte de ſa chambre qui donnoit ſur l'Eſcalier dérobé, & chanta ces deux vers que je vous ay dit,

Deſcendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Ce fut dans la ſuite leur mot du guet. Au moindre bruit l'Amant eſcaladoit la petite montée, & quand le péril eſtoit paſſé, les deux vers chantez l'avertiſſoient qu'il pouvoit ſortir ſans rien craindre. Que ne changeoient-ils, luy dis-je, les deux derniers mots du ſecond vers, pour mettre *de belles nuits*. A la verité la rime n'y ſeroit pas, mais il y auroit de la raiſon.

raiſon. Vous faites le plaiſant, reprit Arlequin, pour moy je n'en ſçay pas davantage.

Cette hiſtoire me fit ſouvenir d'une Dame aſſez naturelle, qui affectoit un rafinement extraordinaire de moleſſe. La nuit dans ſon lit, pour dormir, elle ſe faiſoit frotter doucement avec un linge fin, trois ou quatre heures par ſes femmes; mais quand elle la paſſoit en compagnie, elle dormoit juſqu'à deux heures après midy; & *cela*, diſoit-elle, *pour repoſer ſes traits*.

Un jour eſtant à la Comédie, je vis un jeune homme d'environ dix-huit ans, joli & très-bien fait dans ſa taille, à qui on donnoit dans le monde le nom de *petit homme*; il danſoit & chantoit admirablement bien; il avoit même quelque vivacité d'eſprit, mais mal ſoûtenuë, & meſlée de quantité de puérilitez. Comme on

voulut le définir dans une compagnie où l'on parloit de luy ; une perſonne qui n'en avoit encore rien dit, eſtant interrogée pour ſçavoir ſon ſentiment : *Que voulez-vous que je vous diſe*, répondit-elle, *petit homme, chantez ; petit homme, danſez ; petit homme allez-vous-en.*

La même perſonne entendit parler de la mort d'un jeune homme, qui pendant ſa vie avoit eſté un grand brailleur. Comme chacun parloit avec ſurpriſe de cette mort. Cette perſonne ſe trouvant étourdie de tous les diſcours qu'on en faiſoit : *Après tout*, dit-elle, *qu'eſt-ce que la mort de ....ce n'eſt qu'un petit moins de bruit dans le quartier.*

Un jour un jeune homme, ami d'Arlequin, le vint voir dans ſa Loge après la Comédie, c'eſtoit au mois d'Avril. Ce jeune homme eſtoit devenu éperduëment amoureux d'une fille d'eſprit, qui ne

manquoit pas de bonne volonté, mais qui n'oſoit s'embarquer de peur de naufrage. Cette année eſtoit tardive; il n'y avoit preſque point encore de verdure, & le Printemps, ſaiſon des amours, n'eſtoit pas beaucoup avancé. Le jeune homme attribuoit la froideur de ſa Maiſtreſſe à la lenteur du Printemps. Pourquoy faut-il, diſoit-il, que mon amour ſoit venu avant les premieres feüilles. C'eſt, luy répondit Arlequin, que l'amour ne s'amuſe pas ſi longtemps que la nature. Enfin le Printemps vint, & rendit la fille ſenſible. Comme elle voyoit tous les jours ce jeune Amant, & qu'il étoit dangereux, elle commença à faire de ces ſortes de réflexions qu'on ne fait pas impunément. Un matin à la campagne ſe promenant ſeule dans un Jardin où elle entendoit chanter des oyſeaux, elle fit ces Vers:

Je vous entends oyſeaux, vous parlez de ma peine,
Vous vous plaignez, touchez de mes langueurs,
L'eau même de cette Fontaine,
Connoiſt le ſujet de mes pleurs.
Tout icy voit que je ſoûpire,
Cependant, je me tais; Ah! quelle dure loy
Me cauſe un ſi cruel martyre.
Pourquoy cacher mon amour & ma foy,
A toy ſeul, cher Tirſis, & n'oſer te le dire?

Quand ce jeune homme fut ſorti de la Loge, nous viſmes deſcendre par le Théatre pluſieurs femmes: Arlequin apperçeut entr'autres une jeune mariée, qui avoit eu un Amant bien tendrement aimé. Remarquez cette jeune perſonne, me dit-il; le ſort a eſté bizarre ſur elle; il luy a donné pour mari celuy de tous ſes Amans qu'elle aimoit le moins. Elle en avoit un qui luy tenoit terriblement au cœur; mais qui par ſes légeretez & par ſes intrigues continuelles, luy donnoit d'étranges jalouſies. Enfin après avoir long-temps pleuré, elle s'en défit, & parvint à ne l'aimer

plus. L'Amant se fiant au pouvoir qu'il avoit sur son cœur, croyoit toûjours la faire revenir; mais il fut bien surpris, apprenant qu'on l'alloit marier. Il trouva moyen de la voir en particulier pour se plaindre. Je brûlois pour vous, luy dit-il: Et qui auroit jamais crû que nos feux ne deûssent pas durer éternellement? *Vos légeretez*, luy répondit-elle froidement, *ont trouvé le moyen de les-éteindre dans mes larmes.*

Un jour nous trouvant Arlequin & moy, avec deux hommes de condition, & d'un mérite médiocre; je remarquay en eux un affectation extrême à se flatter l'un l'autre, & même assez grossiérement. Quand ils nous eurent quittez: Hé bien, me dit Arlequin; que dites-vous de ces Messieurs? C'estoient deux asnes qui se grattoient, luy répondis-je: Je ne puis comprendre qu'ils ayent

pû ſouffrir à viſage découvert les loüanges qu'ils ſe ſont données: Et moy, reprit Arlequin, je n'en ſuis point étonné; tout le monde veut eſtre flatté: *Les plus ſages mêmes ne ferment jamais la porte à la flatterie; ils ont bien de la peine à la luy pouſſer.* Cependant, repris-je; il s'eſt trouvé des Princes qui n'ont pas aimé les loüanges; témoin Jean II. Roy de Portugal. Comme un de ſes Courtiſans luy demandoit une Charge vacante: *Je la garde*, répondit-il, *pour un homme qui ne m'ait jamais flatté. Croyez-moy*, repliqua Arlequin, *cette réponſe n'eſt qu'un rafinement d'amour propre; ce Prince aimoit la flatterie, & il s'en vouloit attirer une nouvelle en faiſant ſemblant de la refuſer.* Balzac, ajoûta-t'il, parle d'un Cardinal qui eſtoit bien plus ſincére que ce Prince. Un Courtiſan le flattoit ſur quelque choſe; le Cardinal le ſentant: *Tu mi aduli*,

luy dit-il, *ma tu mi piaci.*

Le lendemain nous allâmes voir un Italien, homme d'eſprit, qui eſtoit arrivé depuis environ un mois, il eſtoit fort effrayé de la dépenſe qu'on fait à Paris; à chaque pas qu'on faiſoit pour luy, on luy demandoit une petite piece: *Che diavolo*, diſoit-il, *ſempre pezzeta. Pezzeta là, pezzeta quà, pezzeta per tutto. O Dio! Biſogna in queſto paeſe haver tre angeli; uno per guardar l'anima, e due per guardar la borsà.* Cet Italien eſtoit venu par le détroit. Il nous dit pluſieurs choſes curieuſes qu'il avoit appriſes dans ſon voyage de quelques Marchands qui avoient negotié au Caire pendant un grand nombre d'années. Ils nous apprit ſur le nom de Caire qu'on luy donne aujourd'huy, que cette Ville tomba ſous le nom de *Meceré* en la puiſſance d'un Roy appellé *Mohes*; que ce Roy avoit un Eſclave qu'il

fit Gouverneur de Damas; que cet Eſclave pour tenir le peuple de ſon Gouvernement dans la ſoûmiſſion, fit bâtir tout auprès une Fortereſſe ſous le nom de *Kayreh*, qui eſtoit celuy de la Reine, à laquelle il vouloit plaire; que dans la ſuite on bâtit des maiſons en ſi grand nombre, qu'enfin elles allerent juſqu'à *Meceré* ſous le nom de *Kayreh*; & que c'eſt de là que le nom de Caire eſt venu, & s'eſt répandu dans toute l'Europe.

Après que nous euſmes quitté cet Italien, le jour qui eſtoit beau nous donna envie de nous aller promener. Il me raconta à ſon ordinaire des aventures aſſez plaiſantes, qui luy eſtoient arrivées, à luy, ou à des perſonnes de ſa connoiſſance. Vous connoiſſez bien, me dit-il, M. G..... c'eſt un parfaitement honneſte homme: En voyageant avec un de ſes amis, il entra un ſoir dans un Hoſtellerie

assez pleine de monde. On leur donna une petite chambre retirée, où ils estoient en repos. C'est luy-même qui a raconté ceci à deux ou trois personnes qui me l'ont redit. Avant que de se coucher il mit son haut-de-chausse sur une table, & il avoit dans son gousset une belle montre qu'il avoit achetée depuis peu de jours. Comme il vouloit s'endormir, il estoit toûjours éveillé par le bruit que cette montre faisoit en marquant les minutes. Ce bruit qui l'incommodoit, le mit de mauvaise humeur ; il le prit pour le bruit d'une souris, qui rongeoit quelque chose ; il se leva aussi-tost, alla prendre les pincettes du feu; & s'approchant tout doucement du costé où le bruit l'appelloit, il déchargea un grand coup de pincette sur la montre, qu'il mit en pieces ; après quoy il se recoucha. L'ami qui estoit couché avec luy s'éveillant, luy

demanda ce que c'eſtoit que le bruit qu'il venoit d'entendre : Ce n'eſt rien, luy répondit M. G.... je viens d'aſſommer une diable de ſouris, qui faiſoit depuis demi-heure tic, & tic, & tic. Je n'ay rien entendu, dit l'autre : Pour moy, reprit M. G..... j'ay l'oreille fine, & j'entends clair. Enfin il s'endormit.

Le matin quand il ſe leva, il fut fort ſupris de trouver ſa montre briſée. Il eut d'abord la penſée de la faire payer à l'hoſte, prétendant qu'il devoit répondre de tous les deſordres qu'on faiſoit dans ſon hoſtellerie : Mais après, penſant que c'eſtoit luy-même qui avoit fait ce deſordre, il crut qu'il ſeroit mal fondé dans ſa prétention, & il ſe conſola de ſa perte.

Il m'en dit une autre qu'il m'avoit déja racontée, & dont je ne me ſouvenois plus. Elle m'arriva, reprit-il à Vieux-Maiſons à ſix

lieuës de Meaux. En revenant de Troye je paſſay dans ce Bourg ; j'y arrivay juſtement la veille de la Feſte. Il y avoit une Foire le lendemain, & tous les Cabarets étoient pleins. J'eſtois fort empêché ; & ſans un homme qui me reconnut, j'aurois eſté obligé de faire encore trois lieuës pour trouver giſte. Cet homme me mena chez un Habitant qui eſtoit ſon compere. Il le pria de me donner à coucher. L'Habitant me mit dans une petite chambre de réſerve. Comme je dormois il revint dans la chambre avec un de ſes amis, qui eſtoit un Fermier des environs, accoûtumé à le venir voir tous les ans à pareil jour. Il me demanda pardon de m'incommoder ; mais il me pria de vouloir que ſon ami couchât avec moy. Ne pouvant refuſer la propoſition, je penſai auſſi-toſt à faire une piece à ce Fermier pour me débaraſſer de luy,

Eſtant dans le lit, il me parla de pluſieurs choſes du païs ; après quoy la curioſité le prit de ſçavoir qui j'étois, d'où je venois, & quelle affaire m'avoit amené dans ce Bourg. Je pris l'occaſion de placer ma plaiſanterie ; & faiſant ſemblant d'avoir de la peine à répondre, je ſuis le Bourreau, luy dis-je : Vous eſtes le Bourreau, reprit-il, tout effrayé ? A voſtre ſervice, repliquay-je : je pendis hier à Meaux un voleur qui avoit volé dans ce païs-ci, & j'en apporte dans mon ſac la teſte que je planteray demain dans le Marché. Le Fermier ſautant du lit avec précipitation, ne prit que la motié de ſes habits pour fuïr plus viſte. L'Hoſte qui eſtoit endormi, s'éveilla au bruit que cet homme faiſoit à la porte de ſa chambre. A peine fut-il entré qu'il le querella de l'avoir fait coucher avec le Bourreau. Que parlez-vous de Bourreau, luy-dit-

il ? Je dis, répondit l'autre, que cet homme qui eſt là-haut eſt le Bourreau. Vous vous mocquez, reprit l'Hoſte? Oh ! oüi, je me mocque, répondit le Fermier ; allez voir s'il n'apporte pas dans ſon ſac la teſte d'un pendu pour planter demain dans le Marché. L'Hoſte qui avoit de l'eſprit, crut auſſi-toſt que j'avois fait peur à ſon ami, qui m'incommodoit. Il monta dans la chambre, & me trouva que je riois encore. Après nous eſtre mocqué tous deux de ſa ſimplicité, je luy dis de le raſſeurer & de le faire revenir. Il ne voulut jamais. On fut obligé de luy porter le reſte de ſes habits, & il alla coucher dans l'écurie. Le lendemain comme je voulus le deſabuſer, je ne pûs jamais le joindre, & il ſortit de la maiſon ſans oſer me regarder.

Nous viſmes paſſer à la promenade Monſieur de..... avec un

équipage magnifique. Connoiſſez-vous bien cet homme là, me demanda Arlequin? Oüy, oüy, je le connois bien, luy répondis-je, c'eſt l'homme du monde qui ſçait mieux ſa généalogie, & qui tire le plus vanité de ſa naiſſance: *Il faut avoir bien peu de vertu*, reprit Arlequin, *quand on ne peut ſe faire eſtimer que par celle de ſes anceſtres.*

Monſieur le M. D. G. n'eſtoit pas de ce caractére; il ne parloit jamais de l'ancienneté de ſa Maiſon, ny du grand rang que ſes prédéceſſeurs avoient eus dans le Royaume. Il avoit dans l'eſprit de la vivacité & de la délicateſſe: il eſtoit un peu railleur, & ne perdoit pas l'occaſion de placer un bon mot. Un jour il venoit d'une compagnie où il avoit oüi diſpurer avec opiniâtreté deux Phyſiciens. En entrant dans la chambre du Roy, on luy demanda lequel de tous les animaux reſſem-

bloit le moins à l'homme? *C'eſt un Philoſophe*, répondit-il.

Vous ſçavez, reprit Arlequin, la tendreſſe qu'il avoit pour ſa Famille, & ſur tout pour ſon fils, qui eſtoit exilé. Après un exil de pluſieurs années, il obtint du Roy la permiſſion de le faire revenir. Entre les remercimens qu'il fit à ſa Majeſté: *Sire*, luy dit-il par occaſion, *il y a long-temps que je ſuis le gardefou de mes enfans*. Quelques-uns ſont morts; & ceux qui vivent ſoûtiennent bien par leur mérite la grandeur de leur naiſſance.

Ne connoiſſez-vous point, luy dis-je, Mademoiſelle.....? N'eſt-ce pas celle-là, me demanda Arlequin, qui eſtoit fort attachée à Madame....? Juſtement, repris-je. Ecoutez-moy, repliqua-t'il: Elle aimoit un jeune homme pas trop beau, mais fait à peindre, & qui avoit l'eſprit fort badin. Ce jeune homme luy envoya le jour

de sa Feste des tubéruses avec ces vers:

A MADEMOISELLE Marguerite C.....

C'Est donc aujourd'huy vostre Feste,
O Mademoiselle Margo!
Et Dieu sçait les Bouquets que chacun vous appreste;
Vous en aurez, comme on dit, à gogo.
Or je n'ay garde en cette affaire
De négliger un moyen de vous plaire:
Et j'ay choisi pour m'en acquiter mieux,
Un Bouquet des plus précieux:
C'est un Bouquet de tubéreuses.
Ah vrayment voila bien dequoy;
Ce présent, direz-vous, est-il digne de moy,
Et sont-elles si précieuses?
Depuis quand donc en fait-on tant de cas?
Depuis quand? Depuis qu'icy-bas
On ne trouve rien, ce me semble
Au rapport général des goûts,
Ni de plus précieux, ni de plus beau que vous:
Ergo, que ce qui vous ressemble,
Et que par un raport parfait
Cette fleur est vostre portrait.
La taille est haute, droite & fine;
Voila la vostre justement:
Son teint est plus blanc qu'une hermine,
Et ne cede en blancheur qu'au vostre seulement;
Son air est grand, sa mine altiére,
Quoique d'ailleurs elle ait une très-douce odeur.

Ainsi

Ainſi quoique vos yeux ſoient tout pleins de douceur,
Vous avez l'humeur aſſez fiere.
Pour de l'eſprit, elle n'en manque pas :
Si l'on ſe ſent du lieu d'où l'on tire ſon eſtre,
Ce n'eſt point une fleur ruſtique ni champeſtre ;
De telles fleurs on doit peu faire cas ;
Auſſi ſçait-elle ſe connoiſtre.
On ne la trouve point dans les prez, dans les bois :
Elle dédaigne ces endroits.
On ne la voit point tenir place
Dans un Parterre entre une Populace :
Ou ſi vous l'y voyez, c'eſt toûjours à l'écart ;
C'eſt toûjours dans un pot à part.
Jalouſe de ſa renommée,
Elle craint les tranſports des trop libres zéphirs ;
Et pour éviter leurs ſoûpirs,
Elle s'aime aſſez renfermée.
A ſon humeur à ſon eſprit,
Tel que vous le voyez décrit,
Enfin à ſa ſageſſe extrême,
Qui ne vous reconnoiſt vous-même ?
Mais le pis que je trouve icy,
C'eſt que la reſſemblance excede en ce point-cy.
Cette fleur ſi fraîche & ſi belle,
Quelque ſoin qu'on prenne auprès d'elle,
Ne peut eſtre autre qu'une fleur :
Pour en jamais tirer aucun fruit ; ſerviteur.
Qu'on la cultive, qu'on l'arroſe,
On la voit, on la ſent, & jamais autre choſe.
Hélas tel eſt le ſort qu'on trouve auprès de vous ;
Et quelques ſoins qu'on prenne, on les doit perdre tous.
Qu'on arroſe vos pieds de larmes ;

Qu'on ſe tourmente jours & nuits,
On peut voir & ſentir vos charmes,
Et jamais de ſes ſoins n'eſpérer aucuns fruits.

Vous voyez bien qu'il ſe plaint de la trop grande cruauté de ſa Maîtreſſe ; mais il ne la connoiſſoit pas encore. Elle a de l'eſprit ; & cet Amant qui ne s'amuſoit qu'à luy écrire des tendreſſes en Vers & en Proſe, n'alloit pas aſſez viſte à ſon gré. Cependant pour répondre à ſa galanterie, elle ſe réſolut de luy envoyer des Eſtrennes. C'étoit un Amour dans une Chaire, qui prêchoit d'un air agréable ; & au-devant elle avoit écrit ces Vers :

Ecoutez mon Prédicateur,
Il n'a rien de ſévere à dire,
Ne craignez point, il ne cherche qu'à rire,
Et n'eſt pas de mauvaiſe humeur.
Il dit la vérité ſans chagriner perſonne,
Au foible des humains il ſçait s'accommoder,
Et parfaitement accorder
La morale du ciel, aux conſeils qu'il nous donne.

Peu de jours auparavant, cet Amant luy avoit encore envoyé

ceux-cy ſur le jour de ſa naiſſance:

Décembre eſt le dernier des mois,
Vous y viſtes le jour pour la premiere fois,
Voſtre viſage en tînt, vous en fûtes plus belle:
Car on dit: Au dernier les beaux.
Décembre eſt des plus froids, tout durcit, tout y gelle:
Ce mois apporte mille maux;
C'eſt ce qui vous rendit ſi froide & ſi cruelle.

Mais comme je vous ay dit, elle n'aimoit point ces ſortes de galanteries; & pour faire connoiſtre à ſon Amant que cela ne luy plaiſoit pas, elle luy envoya ces Vers ſous le nom d'un garçon,

Je ſçay fort mal faire des Vers,
Je n'écris gueres mieux en Proſe:
Mais s'il faut avec vous courir tout l'Univers.
Boire, rire, danſer, faire quelqu'autre choſe,
Comptez que je ſuis de bon cœur,
Voſtre obeïſſant ſerviteur.

Je ne croyois pas luy dis-je, que vous connuſſiez ſi bien cette fille. Autrefois, reprit-il, nous eſtions toûjours enſemble. Elle eſt préſentement en Pologne. Un jour qu'elle m'inſtruiſoit de l'Hiſtoire

du monde, voici un conte qu'elle me fit. C'eſt de la V..... qui avoit près de ſoixante ans, & qui regimboit encore. C'eſtoit du temps de la vieille Cour. Vous ſçavez qu'alors les Pages eſtoient à la mode. Elle en avoit un de dix-huit ans, beau à l'excez, & niais plus qu'il n'eſtoit beau. Sa Maîtreſſe vouloit quelque choſe de luy; mais c'eſtoit parler à un ſourd. Elle le faiſoit coucher dans ſa chambre de peur des Eſprits; mais il n'entendoit rien de tout ce qu'on luy vouloit dire. Enfin il fallut luy parler, & bien articuler les paroles pour forcer ſa ſimplicité, s'il eſtoit poſſible, & pour l'empêcher à l'avenir de pécher par ignorance. Les Suivantes d'ordinaire prennent ce ſoin-là; & celle de la Dame eſtoit rompuë dans le meſtier. Un ſoir ſe trouvant ſeule avec le Page, elle luy demanda avec un air d'affection, s'il avoit aſſez de courage

pour une belle entrepriſe, qui aſſurément feroit ſa fortune. Le Page riant niaiſement dit que oüi: Hé bien, reprit la Suivante, couchez-vous tout à l'heure en travers au fond du lit de Madame. Cette propoſition le penſa tuer de frayeur. Cependant elle remit ſi bien ſon eſprit, & luy donna tant de courage, qu'il fit ce qu'elle ſouhaittoit. La Dame faiſant ſemblant de ne rien ſçavoir, ſe coucha quelque temps après; & ayant fait ſortir tous ſes gens, excepté la Suivante, elle luy dit qu'elle ſentoit quelque choſe au fond du lit. Le Page ſuoit à groſſes goutes. Et enfin après avoir fait aſſez de bruit pour vouloir s'éclaircir de l'avanture, elle fit tirer le Page qui étoit plus mort que vif. Comme il pleuroit, & qu'il vouloit ſortir du lit: Voyez, dit-elle, qui eſt-ce qui luy parle de cela? Allez vous eſtes un frippon, vous y demeure-

rez par punition ; mais demain je vous demanderai pourquoy vous vous y eſtes mis. Ce pauvre enfant pleuroit toûjours, & elle luy eſſuyoit ſes larmes. Cependant on ſçeut le lendemain qu'elle avoit eſté mal payée de ſa peine. Le Page diſparut peu de temps après, & cette diſparition fut en quelque façon la cauſe que l'avanture fut découverte.

Un jour Arlequin reçeut la viſite d'un homme qu'il avoit obligé en pluſieurs occaſions, & de qui il n'avoit reçeu que de l'ingratitude. Je fus ſurpris de le voir chez luy ; & quand il fut ſorti, je luy dis que cet homme ôtoit l'envie de faire plaiſir à perſonne. Arlequin me regardant : *Ne ſçavez-vous pas*, me dit-il, *qu'il faut perdre pluſieurs bienfaits pour en bien placer un ?* Je loüay ſon ſentiment : Mais enfin, ajoûtai-je, quelque déſir qu'on ait d'obliger les gens de mérite, on a

peur de ſe tromper. Soyez honneſte par rapport à vous ſeul, reprit-il, & jamais par rapport aux autres. La veuë de la reconnoiſſance gâte le bienfait; & il me ſouvient d'avoir lû que c'eſt quelque choſe de faire plaiſir à un homme, & d'oublier qu'on l'a fait; mais qu'on fait une grace d'une maniere beaucoup plus noble, quand on commence par l'oublier avant que de l'avoir faite.

J'ay eu avec Arlequin des converſations remplies de pareilles maximes, qui ne m'eſtoient pas inutiles. Une fois parlant *du Cinna*, Tragédie de Monſieur de Corneille, nous nous arrêtâmes quelques momens ſur les Vers, où Cinna dit que pour toucher le cœur d'Emilie, il luy avoit propoſé de vanger ſur la vie d'Auguſte la mort de ſon pere. Je ſuis fâché, me dit Arlequin, qu'Emilie ait eſté ſenſible à cette cruelle propoſition. La

vengeance d'Emilie, luy dis-je, n'eſtoit pas fort juſte: *N'oublions jamais*, reprit-il, *une grace qu'on nous aura faite; mais ayons honte de nous reſſouvenir d'une injure.*

Nous trouvâmes dans une compagnie un homme très-riche, mais avare juſqu'à ſe refuſer les choſes les plus néceſſaires à la vie. Arlequin me dit que quand on ne luy laiſſeroit que la centiéme partie de ſon bien, il en auroit toûjours de reſte. Et comme une perſonne nous raconta toutes les miſeres qu'il ſouffroit au milieu de ſes grandes richeſſes: *pour ſe bien vanger d'un tel homme*, reprit Arlequin, *que peut-on luy ſouhaitter de plus cruel qu'une longue vie?*

Une fois un artiſan & ſa femme, qu'Arlequin protégeoit par charité, le vinrent voir pour ſe plaindre l'un de l'autre. Chacun dit ſes griefs; le mary accuſoit ſa femme de s'enyvrer tous les jours;

la

la femme reprochoit au mari qu'il ne bougeoit du Cabaret : *Puiſque vous avez l'humeur ſi ſemblable*, leur dit-il, *pourquoy ne pouvez-vous tous deux vous accorder ?*

Quelque temps après on luy parla d'un homme qui faiſoit toûjours de beaux diſcours de fermeté d'ame, & qui cependant s'eſtoit démenti en un petit malheur qui luy eſtoit arrivé : *La plûpart des hommes*, dit Arlequin, *ne ſont grands ou petits que ſuivant l'eſtat de leurs affaires.*

DIALOGUE XII.

Dans un dîner où nous fûmes enſemble, Monſieur M...le Médecin parlant de maladies dangereuſes, dit qu'il n'avoit jamais manqué d'avertir le malade quand il l'avoit crû en danger. Comme une perſonne de la compagnie trouvoit cet avertiſſement deſagréable : *On ſent plus de mal*, reprit Arlequin, *à craindre la mort, qu'à la ſouffrir.*

Ce discours n'étant pas récréatif, la même personne l'interrompit par ce couplet de Chanson, qui vint assez à propos.

Pourquoy prêcher la mort aux hommes?
Ce sont tous discours superflus,
Elle n'est point tant que nous sommes;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Celuy qui chantoit avoit la voix charmante & l'esprit gay, & pardessus cela une petite pointe de vin échauffoit sa vivacité. Il chanta mieux, & avec plus de plaisir qu'il n'avoit fait de sa vie. Arlequin en estoit ravi; mais il fut transporté quand cet homme se faisant donner un Théorbe qu'il avoit apporté, recommença à chanter. Il dit plusieurs paroles tendres qu'il avoit faites autrefois pour luy-même; entr'autres celles-ci:

Retirez-vous zephirs, de cette solitude,
Où je cache mes feux.
Ne soyez pas témoins de mon inquiétude,
Abandonnez un malheureux.

Vous volez dans ces prez, flattant de voſtre haleine
M.lle charmantes fleurs.
Helas! je n'en vois point dans cette aimable plaine,
Que je ne baigne de mes pleurs.

Après qu'il eut chanté long-temps à la priere d'Arlequin, qui ne pouvoit ſe laſſer de l'entendre: Je vous demande un plaiſir, luy dit-il, qui, je m'aſſure, ſera très-agréable à la compagnie. Arlequin luy promit tout ce qu'il voudroit. Je vous prie, reprit-il, de nous dire voſtre Plaidoyer ſur l'éxécution du Teſtament de feu le Diable. Non-ſeulement, le Plaidoyer, dit Arlequin, mais toute la Comédie.

Il faut vous reſſouvenir que c'eſt ſous la figure de Mercure que je ſuis Exécuteur du Teſtament, Tuteur des enfans mineurs; & que c'eſt en qualité d'Avocat que je plaide devant Radamante. Souvenez-vous auſſi que Gripimini eſt

Procureur de la veuve du Diable, qui conteſte le Teſtament dont il s'agit. Cela ſuppoſé; voici comme je commence;

MESSIEURS: L'Emphaſe & l'Exorde eſtant preſque toûjours les ornemens d'une mauvaiſe Cauſe; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & mélancolique: *Le Diable eſt mort;* eſt-il rien de plus ſurprenant? Le Diable a fait un Teſtament; eſt-il rien de plus ordinaire? Il m'en a fait l'Exécuteur; que pouvoit-il faire de plus judicieux? Sa Diableſſe de femme diſpute ce Teſtament; quelle malice! Gripimini luy preſte ſon miniſtere; quelle friponnerie! Deux grands moyens dans cette Cauſe: La méchanceté d'une femme, & la friponnerie d'un Procureur. Héſiterez vous, MESSIEURS, à prononcer ſur ces deux Chefs? Rien de plus

méchant qu'une femme, l'expérience nous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur ; il faudroit n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Gripimini, MESSIEURS, Gripimini, son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable, d'affreuse mémoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testateur, il est d'âge compétant, maistre de ses biens & de ses volontez. Quand au Testament ; n'y a-t'il pas toutes les formalitez nécessaires pour le rendre valable & solemnel ? Ignoroit-il le droit & la chicane, luy qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'huy ? Appréhendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, luy qui leur four-

nit tant de moyens pour assassiner la Justice du fond par la rigueur de la forme, & pour sauver quand bon leur semble l'irrégularité de la forme par le mérite du fond? Pouvoit-il pécher contre les Loix & les Coûtumes, luy qui les fait par tout interpréter à son gré? Se défioit-il de son crédit, luy qui corrompt si souvent la Justice par les sollicitations & par l'intéreſt? Ah! MESSIEURS; Pluton n'eſt pas un Dieu manchot dans ses affaires: C'eſt un pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain, sans que personne leur en puisse faire. C'eſt un pere prévenu par la mort, & pressé par l'amour qu'il épanche sur eux, en expiant tous les crimes dont ils doivent eſtre coupables.

RADAMANTE.

Beau naturel, belle tendreſſe! Ce Teſtament eſt-il en forme?

MERCURE.

Je le soûtiens bon, MESSIEURS, & dans sa matiere, & dans sa forme. Quant à la matiere; c'est un Testament écrit sur la peau du plus malin Diable qui ait jamais esté corroyée; c'est un Testament écrit sur la peau d'un Diable qui a blanchi dans l'ordure, & dans la chicane. Enfin, MESSIEURS, le dirai-je? c'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier; & si le mensonge & la calomnie vouloient noircir cette vérité, ces * quatre griffes démentiroient la calomnie & le mensonge.

La Loy 30. au septiéme du Digeste, Titre second, §: 5. v. 4. semble n'estre faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem;* c'est-à-dire, MESSIEURS, que l'on con-

* Il y a quatre griffes de fer blanc sur les quatre coins du Parchemin où est écrit ce Testament, & Arlequin les montre à tous les spectateurs.

noiſt le lion par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons maintenant à la forme.

Le Teſtament dont il s'agit eſt entierement écrit & paraphé *ne varietur* par la main du deffunt; premiere formalité. Il eſt reconnu devant deux Notaires au déſir de la Coûtume .; autre formalité. Mais, MESSIEURS, ce qui fait la validité du Teſtament olographe, que je vous prie très-humblement de remarquer; c'eſt que le deffunt (ne perdez pas ceci, je vous prie;) c'eſt dis-je, que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier, qui eſt formelle dans le corps du Teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi je rapportois ici tous les Textes qui parlent des Teſtamens; auſſi-bien faut-il ménager nos Loix, qui ne ſont que trop uſées depuis le temps qu'elles nous ſervent dans de pareilles affaires.

GRIPIMINI.

Mercure ne devoit pas avancer contre la vérité.....

MERCURE.

Laiſſez, laiſſez, Gripimini, laiſſez.

GRIPIMINI.

Je vous dis que vous avez tort.

MERCURE.

Laiſſez donc, vous dis-je. Voilà qui eſt admirable; un Procureur couper la parole à un Avocat à l'Audiance!

GRIPIMINI.

Oh! ne prétendez pas.....

MERCURE.

Je prétends, puiſque MESSIEURS me font l'honneur de m'entendre, qu'un Procureur doit ſe taire quand je parle. Mais encore un coup, voilà qui eſt admirable, un Procureur m'interrompre! un Procureur! Quelqu'un me dira peut-eſtre que les quatre petits Plutons pour qui je parle, ſont iſſus *ex damnata con-*

junctione. Ah ! de grace, MESSIEURS, n'agitons point cette périlleuſe queſtion ; vivons, vous & moy, dans la bonne foy ſur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de Sujets, ſi tous les enfans de leurs Royaumes n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de ſucceſſions vacantes, ſi des amis charitables ne portoient des heritiers dans les familles qui en ont beſoin ? Mes pupilles ſont venus *conſtante Matrimonio :* Voilà, MESSIEURS, ce qui établit leur eſtat & le voſtre ; voilà ce qui aſſure le repos public, & voilà ce qui m'acharne à ſoûtenir le Teſtament en queſtion. Quoy, pour favoriſer l'avarice d'une femme, vous laiſſerez errer ſur toute la terre habitable ces petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conſcience de les voir ſans train & ſans équipage, eux qui ſont rou-

ler tout le monde à Paris ? *Non feram, non patiar.* Puiſque leur peres me les a confiez, je veux qu'ils entrent avec éclat dans le monde, & qu'ils y paroiſſent en Diables de qualité.

J'établirai le premier auprès des femmes, & je le rendrai ſi complaiſant & ſi perſuaſif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'eſprit comme un Diable. Je mettray le ſecond avec des Marchands, des Uſuriers, & des gens d'affaires, afin qu'il ſoit un Diable de tous meſtiers. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne fréquentera que des Procureurs afin qu'il ſoit quelque jour un Diable en procès. Je jetterai le quatriéme dans l'épée, où je prétends qu'il faſſe le Diable à quatre.

Voilà, MESSIEURS, voilà comme un Tuteur honneſte homme doit veiller à l'éducation & à l'établiſſement de ſes mineurs. Je conclus

à ce qu'il plaise à la Cour débouter Gripimini de sa demande, & le condamner à une violente réparation pour certains mots de *fripon*, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pythagore :

Procul hinc, procul este prophani,
Pares cum paribus,
Odi prophanum vulgus,
Dixi.

Arlequin prononça ce Plaidoyer si agréablement, qu'il charma tout le monde ; après quoy il pria la même personne de reprendre son Théorbe, & de chanter encore quelque air. L'autre se fit un plaisir de le satisfaire : mais auparavant, luy dit-il, écoutez-moy un moment.

Une fille d'assez bonne maison, d'une vertu fiere & orgueilleuse, & qui se croyoit infiniment au-dessus des foiblesses humaines ; rencontra un jour par hazard dans

une compagnie un jeune homme bien fait, joli, & qui avoit l'esprit du monde. Ils se virent tous deux sans se pouvoir souffrir l'un l'autre. La deuxiéme veuë augmenta leur antipathie, jusqu'à se piquoter, & à prendre sur tout ce qu'on disoit, des sentimens opposez; & ce qui est plaisant, ils alloient au même endroit pour se tourner tous deux en ridicule. Comme ils entendoient raillerie, ils réjouïssoient la compagnie; mais ils ne s'aimoient point. A la fin à force de se voir, ils se trouverent de l'esprit, l'antipathie diminua; l'estime commença à se faire sentir; ils ne plaisantoient plus; au contraire il avoient toûjours quelque petit secret à se confier. On fut bien surpris de ce changement. La Demoiselle y faisant réfléxion, en pleuroit seule de dépit dans sa chambre, & faisoit tout son possible pour se guérir d'un mal qu'elle ne connoissoit pas

tel qu'il estoit. Les visites que luy rendoit le jeune homme luy donnoient un plaisir parfait. Cependant elle se juroit toûjours à elle-même qu'elle n'en recevroit plus, mais ses protestations estoient comme celles de tous les Amans. Dans le temps de sa fiere vertu, elle alloit en une maison de campagne, où elle passoit les plus tranquilles momens de sa vie. Et alors, quoiqu'elle y allast aussi souvent, elle n'y trouvoit pas le même plaisir. Ce fut dans ce temps-là qu'elle fit ces paroles que je chanterai, avec quelques autres que je vous dirai dans la suite:

La solitude,
N'a plus pour moy rien de charmant,
Cependant mon inquiétude,
Fait que je cherche incessamment
La solitude.

Elle n'avoit pas encore dit au jeune homme le progrès qu'il avoit fait dans son cœur, mais il le voyoit assez; & les paroles que je

viens de vous dire, qu'elle luy chanta plusieurs fois, acheverent de le persuader ; aussi il fut un peu plus hardi auprès d'elle qu'il ne l'avoit esté jusqu'alors. Et un soir se trouvant tous deux seuls, après s'estre dit de ces sortes de paroles, qui font entendre beaucoup plus de choses qu'elles n'en signifient, l'Amant luy baisa la main, & la Maistresse changea de couleur : l'un voulut continuer son chemin ; l'autre, qui n'estoit pas entierement interdite, l'en empêcha. Cependant comme l'Amant estoit vain, cette avanture luy donna occasion de faire le couplet que je vais chanter. Alors prenant son Théorbe, il commença ainsi :

Entre mes bras,
La Nymphe que j'adore,
Soûpiroit tout bas,
Et se pâmant disoit, hélas !
Faut-il mourir du feu qui me dévore.
Honneur trop cruel & trop sévére,
Cesse de parler, je ne t'écoute plus ;

L'amour fermant ſa bouche là-deſſus,
Me fit ſigne d'achever le myſtere.

Cette perſonne chanta juſqu'au ſoir, que la compagnie fut obligée de ſe ſéparer. Arlequin m'a avoüé depuis, que de ſa vie il n'avoit eu plus de plaiſir qu'en cette occaſion. Il avoit une paſſion extrême pour la Muſique, & ſouvent aux Opera de Lully, je l'ay vû attendri juſqu'aux larmes.

Un jour il me fit voir un homme de qualité, qui n'avoit épouſé ſa femme que parce qu'elle chantoit bien. Il me dit que dans une occaſion il fut ſi touché de ſa voix qu'il évanoüit. On ne douta pas de ſa tendreſſe, & l'avanture a eu la ſuite que vous voyez. Il l'épouſa quelque temps après, & ne s'en eſt jamais repenti.

Cet homme, luy dis-je, a des inclinations bien oppoſées à celles du D. D..... Il a une ſi grande horreur pour la Muſique, qu'il fuït auſſi-toſt

auſſi-toſt qu'il entend chanter, ou qu'il voit prendre un Inſtrument: & ces jours paſſez il voulut chaſſer ſon Valet-de-chambre, parce qu'il avoit eſté à un Concert. Je connois une femme, me dit-il, qui eſt à peu-près de même caractere. Elle n'a jamais voulu recevoir en préſent un Tableau de prix, parce que le Peintre y avoit peint un Luth parmi les choſes qu'il repréſentoit. Ces gens-là ne ſont point faits pour le commerce du monde; on trouve quelque choſe de féroce dans leur humeur, & d'ordinaire ils n'ont ni ame, ni ſentiment.

Ce que nous diſons, reprit-il, me fait ſouvenir d'une réponſe d'Atheas Roy de Scythie. Il avoit guerre avec un de ſes voiſins, qu'il défit dans une bataille; & parmi les priſonniers, on prit Iſménias, le plus excellent joüeur de flûtes de ſon temps. Après qu'il eut joüé

devant ce Prince pendant qu'il ſoupoit, ſes Officiers charmez de ce qu'ils venoient d'entendre, luy demanderent ce qu'il en penſoit: Je vous jure, leur répondit-il, que j'ay mille fois plus de plaiſir à ouïr hannir mon cheval. C'étoit un Scythe, luy dis-je; Je vous entends, reprit-il; mais je connois pluſieurs François qui ſont de ce caractere. Au moins, luy dis-je; je ſçay bien que les Abbez n'en ſont pas; au contraire, ils ſe font une application de ſçavoir tous les airs nouveaux pour faire leur cour aux Dames. Il eſt vray, me dit Arlequin, qu'ils ſont aujourd'huy les Héros de la galanterie: ils rempliſſent ſouvent noſtre Théatre, d'où ils font bien des mines aux Loges: ils donnent ſouvent une Comédie auſſi divertiſſante que la noſtre. Au reſte ce ſont des morceaux frians en amour, & n'en goûte pas qui veut. Il faut eſtre née

ſous une étoile bien fortunée pour mériter leur tendreſſe, & fixer leur fidélité. Il me ſemble, luy dis-je, que vous en faites en Vers un portrait aſſez naturel dans *la cauſe des femmes*. Si vous vous en ſouvenez, vous me ferez plaiſir de me les dire. Très-volontiers, me dit-il; les voici :

Aujourd'huy que le ſexe aiſément s'accommode,
De gens qui ſçavent badiner,
On ne doit pas trop s'étonner,
Si les Abbez ſont à la mode.

Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le temps d'aujourd'huy ?
C'eſt un ſur-tout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit coquet plein de luy,
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir ſa tabatiere,
Careſſer ſon petit collet,
Tourner ſon caſtor de maniere,
Qu'il faſſe toûjours le godet;
S'entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille;
A ſe mordre de temps en temps,
Par maniere de paſſe-temps,
Une lévre qu'il tâche à rendre plus vermeille;
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles;

Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles,
Pour avoir le plaisir de les pousser à bout.
En garde dans les Thuilleries,
Pour éviter un pied prest à croter le sien;
Faisant son Cours aux Comédies,
Où soûtenant à l'aise un doucereux maintien
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les ah ne luy coûtent rien.
Voilà d'un jeune Abbé la fidelle peinture,
Et le Portrait en mignature.

Quand Arlequin eut achevé; Je suis fort trompé, luy dis-je, ou je crois entrevoir l'Abbé de qui on parle: Il ne l'est plus. Justement, reprit Arlequin, il est marié. Sçavez-vous l'histoire de son mariage? Je l'ay sçûë, luy dis-je, dans le temps; mais je l'ay presque entierement oubliée. La voici, repliqua-t'il. Elle a quelque chose de singulier, & je vais vous la raconter en peu de mots: Avec l'habit d'Abbé, il aima Mademoiselle..... fille de condition, de qualité, de mérite, assez de bien, beaucoup d'esprit, & très-bien faite. Comme il luy fit entendre

que ſon petit collet ne tenoit à rien, & qu'il eſtoit aſſez riche pour s'établir dans le monde, elle le crut; peut-être auſſi que par un intéreſt de cœur, elle voulut trouver ſes propoſitions raiſonnables. Ils s'aimerent deux ou trois ans ſans autres broüilleries que celles qui venoient de l'amour & de la jalouſie. La mere de la Demoiſelle les voyoit s'aimer ſans rien dire. C'étoit une femme âgée d'environ cinquante-ſept ans, dévote d'une dévotion très-fine; mais elle eſtoit ſi laide, qu'on ne pouvoit ſoûtenir ſes regards. Les affaires de l'Abbé eſtant en eſtat, il l'a prit un jour en particulier, & luy demanda ſa fille en mariage. Monſieur, luy répondit-elle; pour ma fille, non; mais pour moy, très-volontiers, ſi le cœur vous le dit. Et pour le faire revenir de ſon étonnement, elle ajoûta qu'elle trouveroit le moyen de luy donner plus de deux cens

mille livres, s'il la vouloit épouſer. Jamais homme ne fut dans un plus grand embarras. D'un coſté, ſa Maiſtreſſe & ſon amour. De l'autre, une ſomme très-conſidérable. La Dame luy donna vingt-quatre heures pour y penſer; après quoy il falloit prendre parti. Il ne fit jamais une méditation plus ſérieuſe; & il ſe conſola en ſacrifiant ſa Maîtreſſe à deux cens mille francs, ne croyant pas que toutes les femmes du monde pûſſent entrer en comparaiſon avec une ſomme ſi conſidérable. Le lendemain il donna parole. La bonne Dame qui apparemment eſtoit preſſée, ſans perdre un moment, fit dreſſer un Contract, eut diſpenſe de toutes cérémonies, & trois jours après ils ſe marierent la nuit, à l'inſçeu de toute leur famille.

La Demoiſelle qui couchoit dans une chambre au-deſſous de celle de ſa mere, entendit du bruit,

mais elle n'y fit aucune réfléxion. Le lendemain à la pointe du jour, l'Abbé en habit de cavalier heurta à sa porte, & la pria de luy ouvrir. Elle surprise d'une visite si diligente, luy en demanda l'explication. Il eut la dureté de luy dire qu'il venoit luy apprendre que la nuit derniere il estoit devenu son beaupere ; & il luy parla si sérieusement, qu'elle pensa mourir de douleur. Une heure après, la nouvelle luy fut confirmée par sa mere. Elle prit si bien son parti, qu'en deux ou trois jours elle fut parfaitement guérie de sa passion. Elle se retira peu de temps après dans un couvent, & depuis elle ne le voulut voir de sa vie.

Ce fut dans ce temps-là, que pour se mocquer de luy, & pour le plaisanter sur son mariage, on luy envoya les Vers que je dis dans une Comédie sur le soin qu'on doit avoir des jolies femmes, pour l'ex-

horter à bien veiller ſur la ſienne, afin de la préſerver de toutes les entrepriſes des Amans. Vous ſçavez les Vers? Je les ai oubliez, luy répondis-je. Les voici, reprit-il:

Celle qui m'engage ſa foy,
Sera, ſi cela ſe peut, ſage;
Elle doit ſe faire une Loy,
De demeurer dans ſon ménage,
Ou de n'en ſortir qu'avec moy,
En dépit du contraire uſage.

Lorſque je vois venir des femmes ſans maris,
J'entends celles qui ſont du plus galant étage,
Qui ſouvent loin du gîte ont paſſé pluſieurs nuits,
Il me ſemble de voir un cheval de loüage,
Lorſqu'on le ramene au logis:
C'eſt un grand hazard s'il ne cloche;
Et s'il ne boite pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup ſûr quelque fer qui loche.

Dans ma famille il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun lévrier d'Opéra,
Symphoniſte, chanteur, ni ſuppoſt de Muſique,
Sur tout point de Maiſtre à dancer;
Ces faiſeurs d'entrechats ne font qu'embaraſſer.
Ces gens-là ſe font trop de feſte,
Et quelque ſoin que vous preniez,

Par

Par leurs leçons, la femme en porte mieux les pieds,
Et le mari, plus mal la tête.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais,
Il ne s'engaine d'une Agnès,
C'est une méchante cheville.
Il est souvent de ces sortes de filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais;
Dès qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les poulets.

Cette raillerie piquante outra furieusement la bonne Dame, qui ne pouvoit s'en consoler. Pour le mari, il ne prit pas la chose si fort à cœur; & il estoit assez bien payé pour souffrir toutes les plaisanteries que luy pouvoit attirer son engagement.

Dans le temps qu'il me parloit, nous vismes venir Monsieur..... qui passa sans le regarder, surpris de cela: D'où vient cette froideur, luy dis-je? Ne sçavez-vous pas, me répondit-il, qu'il m'a exhorté autrefois à quitter la Comédie, & qu'il est fâché de

ce que je n'ay pas ſuivi ſon ſentiment. Cependant je le luy avois promis ; mais il voulut me faire promettre pardevant Notaire, afin d'avoir en main dequoy me faire tenir ma parole. A propos, repris-je, n'avez-vous pas fait un écrit en maniere de Requeſte, où vous priez un Prince d'employer ſon crédit pour que cet ami & ſon Notaire vous laiſſe vivre & mourir en repos ? Oüy, dit-il, j'ay eſté aſſez fou pour cela. Je ne l'ay jamais lû, repris-je : je vous prie de me le réciter. A condition, me dit-il, que vous n'en parlerez à perſonne. Le voici : Après avoir dit que Monſieur....veut en toutes maniere exiger de moy une ſolemnelle abjuration en préſence d'un Notaire, ſans néanmoins me vouloir dire qu'elle eſt mon Héréſie & ma Secte, je continuë en diſant : J'ay lû, Monſeigneur, tout exprès l'Hiſtoire

des Héréſies de chaque Siécle, pour voir ſi je pourrois bien m'y rencontrer; & en effet, j'ay trouvé une Secte d'Hérétiques, qui ſe nommoient *les Turlupins*; mais il m'a eſté impoſſible d'en trouver une qui ſe nommât *les Arlequins*. Je tremble, Monſeigneur, & à tout moment je me tâte le poux, craignant de devenir malade, & de voir auſſi-toſt accourir à mon lit Monſieur de..... & ſon Notaire, pour me demander un Acte. Tout au moins, Monſeigneur, ſi c'eſtoit un Acte de Comédie, je ſerois ravi malgré mon mal, de prendre mon maſque & de divertir Monſieur de..... & ſon Notaire, afin qu'ils euſſent la bonté de me laiſſer mourir en repos. Mais comme il eſt ennemi mortel de la Comédie, il ne le voudroit pas entendre; & le Notaire eſtant borgne, je ſuis perſuadé qu'il aimeroit mieux gagner un

écu que de voir un plaisir à moitié. Toutes ces considérations, Monseigneur, me font prendre la liberté de me jetter à vos pieds avec ma nombreuse famille, composée de ma belle-mere, de ma femme, de sept enfans & demi, une nourrice, deux servantes, un chat & une petite chienne, qui depuis trois jours a mis au monde cinq petits innocens, qui n'ont jamais offensé Monsieur de..... ni son Notaire, pour luy ôter le pain de la main, en me faisant renoncer à ma Profession; & comme il persiste toûjours dans les mêmes sentimens, que je quitte la Comédie, je vous supplie très-humblement, Monseigneur, d'avoir la bonté de faire trouver pour mon repos quelque tempérament, afin que je puisse de gayeté de cœur vous servir toute ma vie par terre ou par eau, laissant très-volontiers les deux autres élémens

de l'air & du feu à ceux qui l'auront mérité avec juſtice, ou qui voudront bien y faire leur perſonnage. Cependant, Monſeigneur, en eſpérant toûjours en vos bontez & en vôtre protection, je prieray Dieu toute ma vie pour voſtre ſanté & proſpérité ; & puis après, vous me permettrez de prier pour la mienne, afin qu'il plaiſe au Ciel de me préſerver des mains de mes perſécuteurs, qui ſont Monſieur de..... & ſon Notaire.

Quand il eut achevé : Au moins ne parlez pas de cela, me dit-il, je vous en prie encore ; c'eſt une ſottiſe de ma jeuneſſe, que je voudrois avoir oubliée. Monſieur de..... vit cette Requeſte, & il fut bleſſé de ma plaiſanterie. Depuis ce temps-là il ne me voit plus. Je veux tâcher de me raccommoder avec luy. Je l'eſtime & je l'honore beaucoup. C'eſt

un homme d'une ſolide vertu, & tout le monde ſçait que ſa vie eſt très-conforme à ſes paroles.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ADreſſe d'un Peintre pour ſe vanger d'un Dévot. page 101

Allarme, en vers, à M. Moreau. 153

Allemand à l'Opera. 167.

Amant caché dans une armoire. 207.

Application d'un Paſſage de Séneque, 178.

Arlequin dans une Bibliotheque, 2. Sa réponſe à Cinthio, qui luy demande ſi ſon pere eſtoit marié 3. Sa réponſe à Speſſafer, qui luy demande un Gouvernement 4. Arlequin Général d'Armée. *ibid.* Il veut vendre ſa maiſon, & en montre un échantillon 5. Sa réponſe à Cinthio, qui luy demande s'il n'a qu'un pere, 6. Il plaide contre ſon Médecin. *ibid.* Il ne veut pas aller au cabaret, 7. Il va en habit de Théatre trouver un Poëte pour luy demander des vers, *ibid.* Il raille un Joüeur de Luth, 15. Ce qui luy arriva dans un voyage d'Eſpagne, 16. Il fait piece à un Fermier qu'on avoit mis coucher avec luy, 250. Il accorde un mari & ſa femme, 264.

Avarice, 13, 264

Aventure d'un Gaſcon avec un Danois, 10

Aventure arrivée à l'Opera, 46. D'une vieille & d'un homme de qualité, 52. D'un mari & de ſa femme, 55. De M. Prépetit & d'un Laquais, 90. 91. D'un Ours & des Pénitens en Italie, 126. D'un Commiſſaire & de ſa femme, 180. D'un Prince & d'un Juge qui le haranguoit, 192. D'une Dame & de ſon Curé, 215. 216. D'un Officier & de deux filles, 226. 227. D'une montre briſée, 245.

TABLE

D'une Maiſtreſſe & de ſon Amant, qu'elle enferma dans une armoire, 205, 206.
M. l'Abbé Baglioni, 74
M. de Balzac, 114
Barette envoyée à un Vicelégat, & de quelle maniere il la reçût, 104
M. de Benſerade, 187
Biens, néceſſaires pour mourir joyeuſement, 16
Bienfaits, 262
Boëte de Pandore, 7
Brailleur, 242
Broüillerie d'une fille avec ſa mere, parce qu'elle fait des vers, 141
Broüilleries favorables en amour, 205
Bruit d'une montre, pris pour celuy d'une ſouris, 248. 249
M. l'Abbé Butti, 73. 126
Cabinet de Peintures, 100
Caire, Ville; d'où vient appellée ainſi, 248
Carlandré, 72
Chanſons. 145. 146. 232. 244. 266. 267. 278. 279.
Chaſſe de Procureur, 8. 9
Chaſteté extraordinaire des filles de l'Iſle de Chio, 194
Chocolat délicieux en Eſpagne, 18
Chymiſte ignorant, 169
Cocher reveſtu d'une Chappe, 68
Cocher jureur, 222
Comparaiſon plaiſante, 73
Conduite réciproque d'un Pere avec ſon fils, 116
Conteſtation au ſujet d'une barbe, 24. 25
Contrarieté dans les eſprits, 108
Convention entre un Maiſtre & ſon valet, de s'enyvrer, 148
Déclaration d'amour, 114

Dédain d'une femme pour les Amans, 197
Déreglement de cœur, 64
Dévot veut chaſſer des Comédiens, 53
Madame la Comteſſe Dilles, 91
Dîner rendu ſans qu'il en coûte rien, 117
Diſpoſition d'un Yvrogne à la mort, 97
Diſputeur à gages, 111
Domeſtiques à pluſieurs fonctions, 118
Echantillon de maiſon, 3
Enfans de commande, *ibid.*
Enfans, pourquoy ſouhaitent la mort de leurs Peres, 115
Enfans vicieux d'un bon Pere, 122
Enteſtement de Nobleſſe, 19. 169. Ce qui arriva à un bel eſprit à cette occaſion, 20
Eſtrennes en vers de Colombine à Damon, 87, 88
Eſtrennes en vers d'une Maiſtreſſe à ſon Amant, 258.
Expreſſion outrée, 78
Femmes Italiennes, belles, 77
Femmes galantes ſurpriſes, 180
Femme galante feint de ſe repentir, 220
Femmes fidelles pendant ſept cens ans; 195.
Femme joueuſe jouë ſon Enterrement, 30
Femme joueuſe emportée, 196
M. de la Feüillade, 98, 99
Fierté eſpagnole, 18
Fierté ſoûmiſe, 276
Flaterie, 246
Folie d'un homme à ſon ami mourant, 156
Fortune de M. de Benſerade, 187
François railleurs, 75. Indiſcrets, 211
Froideur des maris, 61
Galanterie du Duc d'Albe, 23
Galanterie d'une Maiſtreſſe à ſon Amant, 174

TABLE

Gaſconnades, 12, 162, 163, 164, 165, 166, 175.
Gloire. Mauvaiſe gloire, 102
Gloutons, 16
Grace demandée pour un coupable, 107
M. de Guiſe le Balafré, 211
Habitude de jurer, 222, 224.
Harangueur incommode, 192.
Hiſtoire de l'avare Opimius, 13, 14. D'une Religieuſe enlevée, 32, 33. D'une Religieuſe mariée, 37, 38. D'un mari Amant de ſa femme, 55. D'un bon mari, 60. D'un Cocher en Chappe, 68. D'une machine faite pour aller en l'air, 94. D'un Prélat fait Cardinal, 103. D'un Commiſſaire & de ſa femme, 180. D'un Officier & d'une Oye, 225. D'un Amant introduit chez ſa Maiſtreſſe, 239. D'un Page & de ſa Maiſtreſſe, 260. Du Mariage d'un jeune Abbé avec une vieille Dame, 284.
Hôtes & Hôtelleries en Eſpagne, 16
Jalouſie, réveille l'amour, 198
Imagination plaiſante ſur les couleurs des viandes, 80
Inconſtance fixée, 112
Indiſcrétion, 109, 211
Joüeur de Luth, 15
Iſménias fameux joueur de Flute. 281
Italien croit avoir l'accent françois, 71
Italiens avares, 118, 247
Langue Italienne difficile à apprendre, 76
M. Laurenzani, 72
Légereté, 112, 114, 245
Lettre d'un Valet-de-chambre à ſa femme, 99
M. de Lully, 191
Maiſtre d'Hoſtel diſpute de la Théologie, 168
Manieres de parler embarraſſées, 78

Mari. Bon mari, 60, 185, 186
M. le Cardinal Mazarin, 183, 184
Medecin, 178
Mémoire heureuſe, 25, 26
Mérite récompenſé, 191
Mode de langage, 79.
Mots. Bons mots, 24, 26, 27, 29, 30, 73, 99, 232, 233, 242, 262, 264, 210. Bons mots des Comédies, 3, 4, 5, 6, 234, 235, 236, 237, 238.
Muſique. Amateur de la Muſique, 280, 282. Gens qui fuïent la Muſique, 281. Réponſe d'un Scythe à ce ſujet, 282.
Naïveté d'un valet, 64, 65. D'un Allemand à ſa Maiſtreſſe, 125. De deux Provinciales, 167, 174, 176. Autre ſujet des Propheties de Noſtradamus, 129
M. le Duc de Nemours, 8, 9.
Nobleſſe des Chanoines de Cologne, 19.
Nudité couverte, 101
Opera grec, 191
Ornemens du diſcours, 30
Ours mêlé avec des Pénitens, 126
Penſées de Balzac, 114, 246.
Penſée plaiſante d'un Gaſcon ſur les Inſtrumens de Muſique, 21
Penſée ſur la fragilité des femmes, 26
Petit homme, 241
Petiteſſe d'eſprit, 102
Philoſophe, 254.
M. Picot, 115
Pladoyer d'Arlequin ſur le Teſtament du Diable, 267, 268
Plaiſanterie de M. le Duc de Nemours, 8, 9
Plaiſanterie de M. de Vivonne, 28

TABLE

Plaiſir des Dames Eſpagnoles, 18
Portrait des Abbez en vers, 283
Préſence d'eſprit, 159
Printemps Saiſon des amours, 243
Proverbe, 130
Prudence d'un Eveſque, 32
Prudence des maris, 183
Qualitez d'eſprit oppoſées, 108
Raccommodement, 199, 202
Raffinement de molleſſe, 241
Regiſtre d'injures, 197
Rélation mal faite, 29
Rendez-vous favorable, 203
Réponſe d'un Cordonnier Eſpagnol à une Dame Françoiſe, 18
Réponſe plaiſante d'une jeune Demoiſelle, 17
Réponſe franche d'une Maiſtreſſe à ſon Amant, 124.
Réponſe plaiſante d'un Vaſſal à ſon Seigneur, 219
Réponſe en vers, 232
Reſſemblance, 178
Retenuë en amour, 124
Reſverie d'un Chymiſte ignorant, 169
Richeſſes tiennent lieu de Nobleſſe, 234
M. le Marquis de Rhodes, 64
Rondeau ſur une Guittare rompuë, 22
Rupture, 201
Secret pour faire un enfant ſans femme, 170
Secretaire renvoyé, 98
Sentimens d'Arlequin ſur l'avarice, 15. 264. Sur les biens, 16. Sur la bonne chere, *ibid.* Sur la Nobleſſe, 20, 122. 234. 254. Sur la Fortune, 234. Sur l'amour, 249. Sur la flatterie, 246. Sur les Bien-faits, 262.

Sur les injures, 264. Sur les malheurs; 265. Sur la Mort, *ibid.*
Sonnet, 61
Sonnet Italien, 214
Sotise réparée, 158
Statuë d'albaſtre nuë, 17
Taille bien faite, 74
Teſtament extraordinaire, 12
M. le Marquis de Tilladet, 168
Tour d'un Italien pour rendre un dîner ſans qu'il luy en coûte rien, 117
Trait plaiſant d'une fille de chambre, 161
Tranſports d'un Prélat en recevant la Barette de Cardinal, 104
Vanité de naiſſance, 254
Vers ſur une Guittare rompuë, 22
Vers tragiques tournez en Plaiſanterie, 27. De Damon à Olympe dans un Convent, 42. Vers envoyez à Loüiſon M..... le jour de ſa Feſte, 50. De Damon à la charmante Iſabelle, 82, 83. Vers de Col..... à Damon, 87, 88. Sur la vie ennuyeuſe qu'on mene à Bourbon, 61. Sur le dégouſt qu'on trouve dans le Mariage, 63. Sur un petit chien, 71. Sur la galle, 131. Sur l'amour, 136. Pour un Amant dont la Maiſtreſſe eſt infidelle, 145. Sur une Maîtreſſe qui ſe plaint de n'eſtre que la confidente de ſon Amant, 147. Sur la mort, 153, 266. D'une fille à ſon Directeur, 171. Sur une fortune promiſe, 173. Vers mis au bas d'un Portrait fait de mémoire, 205. Vers tendres, 244 266, 278, 279. Vers d'un Amant à ſa Maiſtreſſe le jour de ſa Fête, 256. Vers d'un Maiſtreſſe à ſon Amant pour eſtren-

nes, 258. Vers d'un Amant à sa Maistresse le jour de sa naissance, 259. Réponse, *ibid.* Sur les Abbez, 283. Sur le soin qu'on doit avoir des jolies femmes, 288
Vin donnné à un mourant, le fait revenir, 156
M. de Vivonne, 28
M. de Voiture, 159
Voyage en Espagne, 16.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
24	5	dit	dis
86	8	en voit	en avoit
90	14	fais	fait
134	12	vieille	vieilles
190	25	écrite	mérite
197	9	au mois	au moins
204	21	raconter	racontez

A01 1466903